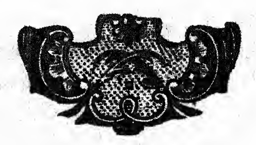
TRAITÉ
DE
L'EDUCATION
CORPORELLE
DES ENFANS EN BAS ÂGE,
OU
REFLEXIONS-PRATIQUES

ſur les moyens de procurer une meilleure conſtitution aux Citoyens.

Par M. DES-ESSARTZ, Docteur en Médecine.



A PARIS,

Chez JEAN-THOMAS HERISSANT, rue S. Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



A SON ALTESSE
SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLEANS,
PREMIER PRINCE DU SANG.



MONSEIGNEUR,

VOUS avez permis que j'eusse l'honneur de vous présenter ce premier Essai de mon zèle pour le bien de l'Humanité. Pour

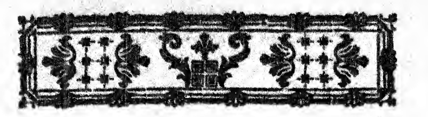
assurer le succès des projets de réforme que j'ose proposer, il s'agit, MONSEIGNEUR, *d'entretenir, s'il est possible, dans les Peres & les Meres une tendresse naturelle pour leurs Enfans: & quelle autorité plus respectable, quel motif plus propre à exciter leur émulation pourrois-je leur offrir, que le nom & l'exemple de* VOTRE ALTESSE?

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant serviteur DES-ESSARTZ.



DISCOURS PRELIMINAIRE.

LE petit Ouvrage que nous présentons au Public, & surtout aux peres & meres, a pour objet la conservation d'un grand nombre d'enfans, que la routine pernicieuse adoptée, & suivie dans leur éducation corporelle, enleve dès le berceau, ou afflige d'infirmités qui abrégent leur vie, & en rendent la courte durée triste & languissante. Il est sans doute peu d'objets plus intéressans, puisqu'il tend à assurer aux familles des héritiers de leur nom, de leurs richesses, de leurs dignités & de leurs vertus; à la Société des Membres dignes d'accroître ses avantages & ses douceurs,

& à l'Etat des Citoyens capables de soutenir sa gloire & sa prospérité.

On entend dire tous les jours que la Nature dégénere, & que bientôt épuisée elle touche à sa décadence. Les campagnes désertes n'ont plus de Cultivateurs, les grandes Villes voient tous les ans diminuer le nombre de leurs habitans, les Etats se dépeuplent. Mais est-ce à une prétendue décrépitude de la Nature que l'on doit s'en prendre de cette diminution de l'espece humaine ? Les productions de la terre sont-elles moins abondantes, moins salutaires qu'elles n'étoient autrefois ? L'air est-il différent, & les saisons sont-elles troublées au point qu'elles ne nous offrent plus ces vicissitudes de froid, de chaud, & de température, qui étoient la source de la fé-

condité de la terre, & du bonheur des hommes? La faculté réproductrice de ses semblables est-elle perdue ou même affoiblie? Nous ne le pensons pas, & nous sommes persuadés que jamais on ne fut moins autorisé à le croire. Cependant la dépopulation est réelle & évidente dans les grandes Villes. » A
» Paris tout le monde se marie;
» Domestiques, Gens à gages,
» Ouvriers, Viagers, Gens
» qui n'ont que des emplois ou
» des bienfaits du Roi, tout se
» met en ménage. Que devient
» leur génération? Je l'ignore.
» Mais frappez à toutes les por-
» tes, depuis le bas Peuple jus-
» qu'au plus grand, vous en-
» tendrez parler toutes les lan-
» gues; Espagnol, Anglois,
» Hollandois, Allemand, Ita-
» lien, &c; tous les Idiômes,
» Breton, Normand, Picard,

» Champenois, Provençal, & » surtout Gascon; & je mets » en fait que sur trente personnes vous n'en trouverez qu'une » qui soit née à Paris. Que sont-elles donc devenues? Sont-elles répandues dans les Provinces? J'en doute. Car s'il en est » deux dans chaque Province, » c'est tout; & il ne s'en trouve, » du moins en nombre, ni dans » les armées, ni à la mer, ni » établis Artisans ailleurs, » Négocians, & moins encore » Fermiers ou Laboureurs. » Puisqu'on ne trouve les Parisiens d'origine nulle part, il en faut conclure qu'ils meurent presque tous dès leur enfance; c'est pourquoi notre illustre Auteur bien informé prononce, » que la génération des grandes Villes est comme à pure » perte pour l'humanité. » (a)

(a) Traité de la Population, part. 1, p. 30 & suiv. Edition in 12.

Parmi les causes de cette dépopulation, il y en a beaucoup qui appartiennent aux mœurs & aux usages funestes que le luxe & la mollesse ont introduits. *L'Ami des hommes* les a presque toutes développées avec la sagacité d'un vrai Philosophe, puisqu'il n'est jamais qu'observateur, & avec les lumieres & les sentimens d'un Citoyen vivement affligé des maux de sa Patrie. C'est dans cet Ouvrage inestimable que les hommes, convaincus que la Nature, toujours la même, est encore prête à leur prodiguer ses richesses, reconnoîtront que l'accusation intentée contre elle, n'est qu'un misérable prétexte dont notre orgueil se sert pour nous déguiser que ce sont nos vices dans les mœurs & dans toute notre conduite, qui sont la vraie cause

du dépérissement de l'espéce humaine. Quelles Contrées furent jamais moins favorisées de la Nature dans le canton de terre, ou plutôt dans les montagnes escarpées où elles sont situées, que la Savoie & l'Auvergne ? Quelles Contrées cependant ont jamais été si fécondes ? Tous les ans elles envoient dans la Capitale & dans tout le Royaume des détachemens nombreux qui ne retournent point, ou ne retournent que très-tard, dans leur Patrie. Ces Contrées ne s'épuisent pas, la population y est à-peu-près toujours la même, les enfans y sont forts & robustes ; abandonnés pour ainsi dire à la seule nature, ils croissent & deviennent hommes tout d'un coup. La sobriété & le travail, voilà tout le secret qui rend ces Contrées si fécondes ;

c'étoit aussi celui qui multiplioit si fort les Grecs & les Gaulois, qu'ils étoient obligés d'envoyer chercher fortune ailleurs des milliers d'hommes, que leur territoire ne pouvoit plus ni nourrir, ni contenir.

Sans crainte d'être contredits, nous osons avancer qu'il est peu de climats si favorables à la population, que celui que nous habitons. Ce n'est point aussi la multiplication qui manque parmi nous, c'est la conservation & la durée de l'espece qui diminue de jour en jour. Tous les ans les Villages circonvoisins, ceux même qui sont éloignés de dix à vingt lieues de Paris, sont peuplés de nourrissons qu'y envoie cette Capitale, & de ce grand nombre à peine en revient-il un vingtiéme à la maison paternelle.

Harris rapporte (*b*) que le Curé d'une Paroiſſe ſituée à douze milles de Londres lui faiſoit des plaintes ameres ſur ce que pendant l'eſpace d'un an il avoit enterré tous les enfans qui étoient à la mamelle, excepté trois, quoique le nombre en fût grand, que ſa Paroiſſe fût étendue, très-peuplée & en bon air; peu de temps après il en enterra encore un égal nombre qui avoit pris la place des premiers, & que la cupidité des Nourrices avoit été mandier dans la Capitale. Combien de Curés des environs de Paris ſont fondés à faire les mêmes plaintes?

L'air cependant eſt plus pur à la Campagne que dans la Ville. Pourquoi donc les enfans y meurent-ils ſi promptement? C'eſt d'abord que le bon air ne

(*b*) *De morbis acutis Infantum, pag.* 18.

ſuffit pas pour entretenir la vie; en ſecond lieu, c'eſt que les enfans qu'on envoie en Nourrice portent ſouvent en eux un principe de foibleſſe & de maladie mortelle qu'ils ont puiſé avec la vie dans le ſein de leur mere ; enfin c'eſt qu'on néglige tous les ſoins que demande leur délicateſſe naturelle, pour leur aſſurer une ſanté ferme & durable ; & qu'on ſuit dans leur éducation une routine aveugle & meurtriere. Ce ſont ces abus, c'eſt cette négligence coupable que nous entreprenons de combattre. Plût à Dieu que la victoire fût auſſi certaine que le mal eſt dangereux !

Nous n'oſons ſonder le cœur des hommes pour y découvrir la ſource de cette négligence criminelle qu'ils ont pour leurs enfans : mais nous remarquons que l'oubli des devoirs les plus

ſacrés eſt ſi grand aujourd'hui, & que l'inhumanité la plus affreuſe, ſous le faux-nom de Philoſophie naturelle, fait tant d'efforts pour bannir tout ce qui a l'apparence de devoirs, que nous déſeſpérerions d'intéreſſer les peres & meres à la réforme que nous propoſons dans cet Ouvrage, ſi nous ne ſçavions qu'il n'eſt point de preſcription pour les droits de la Nature, & que tôt ou tard elle ſçait diſſiper les nuages épais ſous leſquels on veut l'étouffer. Nous trouvons dans l'Hiſtoire l'exemple de Peuples barbares, dont le culte & les loix abominables, dictées par la cruauté la plus atroce, armoient leurs bras pour ôter la vie à leurs propres enfans. La voix de la Nature, des principes plus épurés ſe ſont fait entendre enfin à ces Peuples; & ils

ont abjuré leurs coutumes meurtrieres. Pourquoi n'espérerions-nous pas que nos Citoyens plus instruits, & inhumains seulement par indolence, reconnoîtront enfin leur faute, & que, honteux d'avoir oublié qu'ils étoient peres, puisqu'ils en avoient négligé les devoirs, ils se hâteront de chercher & de suivre les moyens capables de prolonger leur propre existence dans celle de leurs enfans?

Que les animaux guidés par le seul instinct nous donnent tous les jours des leçons frappantes sur les devoirs de pere & de mere! Et que ces leçons doivent être humiliantes pour l'homme, qui se glorifie d'être le Roi de ces êtres sans raison, mais beaucoup plus justes, plus tendres & plus généreux que lui! Jettons les yeux sur les vo-

lailles qui peuplent nos basses-cours. Dès que le temps de la ponte arrive, on voit la poule se retirer dans un lieu tranquille, préparer le lit le plus mollet qu'elle peut pour y déposer l'espérance de sa nouvelle famille. La ponte finie, elle sçait que ses petits renfermés dans leur prison attendent d'elle une douce chaleur, qui prépare leur nourriture & les mette en état de se dévolopper. Sont-ils éclos, elle les ramasse sous ses ailes pour les préserver du froid, se place au-devant d'eux pour les garantir de la trop grande chaleur du Soleil. Elle les guide dans le choix de leur nourriture, les mene où ils en pourront trouver de proportionnée à leur foiblesse. Il n'y a point de dangers auxquels elle ne s'expose pour les défendre & les mettre en sûreté; au lieu de fuir, elle

attaque tous ceux qui en veulent à sa couvée. Cette tendresse est la même chez tous les animaux ; aucuns n'abandonnent leurs petits. Les uns se couchent & s'agénouillent pour mettre leurs mamelles à leur portée. les autres leur préparent & digerent en partie la nourriture qu'ils leur fourrent dans la bouche ; d'autres les instruisent à choisir, à ramasser & à avaler leurs alimens ; tous les entretiennent, les échauffent ;
» en un mot, ils remplissent tous
» les devoirs de véritables Nour-
» rices établies par le souverain
» Monarque & conservateur du
» Monde, pour servir ces jeunes
» & innocentes créatures jusqu'à
» ce qu'elles soient en état de
» s'en passer & de subsister par
» elles-mêmes. (*c*)

(*c*) Theologie philosophique de Derham.

Voilà ce que la Nature dicte aux animaux pour la conservation de leurs petits. Sans doute que les mêmes loix sont aussi pour les hommes, & avec d'autant plus de raison, que, comme le remarque Saint Cyprien, (*d*) » les enfans ont plus besoin de notre secours dans le » moment de leur naissance, » qu'en tout autre temps. Aussi » dès en venant au monde implorent-ils notre assistance » par leurs cris & par leurs larmes «. Dépourvus de tous secours par eux-mêmes, foibles & malades, ils attendent tout de leurs parens, des vêtemens pour les défendre contre les impressions nuisibles de l'air, une nourriture proportionnée à leurs forces, & capable de les soutenir, d'accroître leur foible corps. Si les hommes n'eussent

(*d*) *Ibid.*

jamais écouté que la voix de la Nature, ils auroient été aussi simples & aussi zélés dans les soins qu'ils prennent de leurs enfans, que les animaux le sont par rapport à leurs petits.

Mais sans vouloir humilier l'homme en le menant à l'école des animaux, rappellons-le à lui-même, & comparons-le avec ceux qui mettent leur plaisir à élever des oiseaux, à avoir de beaux chiens, des chevaux de belle encolure, & à embellir un parterre de ce qu'il y a de plus curieux en fleurs. Quels soins minutieux! Quelle attention scrupuleuse pour se procurer & conserver dans sa perfection l'espece chérie qui fait l'objet de leurs desirs! Quel est le pere qui apporte, nous ne disons pas les mêmes soins, les mêmes attentions, mais la moindre partie de ces soins & de ces attentions pour l'éducation de ses enfans? Cependant

quelle différence dans l'objet! Nous craindrions, & avec raison, de mériter l'indignation de nos Lecteurs, si nous osions en faire le parallele.

A peine l'enfant est-il né, qu'on le bannit de la maison paternelle. Abandonné à la premiere Nourrice qui est offerte, on s'inquiette fort peu s'il trouve dans cette Mercénaire la même tendresse & le même zele qu'il auroit dû trouver dans celle qui lui a donné le jour; si la nourriture qu'il en recevra est aussi bonne & aussi proportionnée à ses besoins, que celle que lui auroit donné sa mere. La Nourrice sçait son métier; cela suffit; l'enfant ne doit manquer de rien. Mais le remplit-elle ce metier avec toute l'intégrité & l'affection que lui impose son devoir? Les préceptes qu'elle a reçus de sa mere pour

bienélever son nourrisson, sont-ils tous également salutaires ? Ne se seroit-il pas glissé dans leur pratique des abus plus propres à estropier l'enfant, & à le faire périr, qu'à former son tendre corps, & à lui procurer une bonne santé ? C'est à quoi l'on ne pense pas. La coutume est de se reposer sur ces femmes des premiers soins qu'exige l'enfant, & la coutume dispense de tout examen.

Ces premiers soins sont néanmoins plus importans qu'on ne se l'imagine. Il ne s'agit pas seulement de donner tous les jours de la nourriture à l'enfant, il s'agit de lui former un tempérament qui le mette en état de soutenir les incommodités inévitables de la vie, & le garantisse des infirmités, compagnes ordinaires de la foiblesse & de la délicatesse, ou qui du

moins lui donne assez de force pour n'être point accablé tout d'un coup par les maladies auxquelles il ne peut se soustraire. L'air, principale source des maladies, est le même pour tous les hommes sous le même climat. Il n'est point de privilegié pour qui sa température soit toujours égale. Tous sont exposés à ses vicissitudes. Le Paysan cependant & le Militaire, élevés dès leur enfance dans la fatigue & l'austérité de leur profession, n'en ressentent presqu'aucun effet. Après un temps doux & trop tempéré pour la saison, survient-il tout d'un coup un froid piquant, accompagné de brouillards, on entend aussi-tôt les gens riches & accoutumés à une vie molle & oisive, se plaindre de rhumes, de fluxions, de maux de tête: les infirmités auxquelles ils sont sujets d'habitude, & qui

leur avoient accordé un peu de relâche, se renouvellent avec plus de violence qu'auparavant; tandis que le Paysan & le Militaire s'apperçoivent à peine du changement du temps. Pourquoi cela? C'est que ces derniers ont reçu dans leur enfance & leur jeunesse une éducation qui les a pourvus d'un excellent tempérament; leurs organes forts & robustes triomphent, par leur propre action, de tous les petits dérangemens de l'Economie animale, qui dans des corps plus foibles causent des maladies longues, opiniâtres, & souvent mortelles.

Si l'on veut avoir des enfans robustes & bien portans (eh qui ne le desireroit pas!) il faut donc commencer à leur former un bon tempérament dès leur naissance, par le choix de la nourriture qu'on leur donnera

par l'attention que l'on aura à les tenir toujours proprement, en bon air, & par les petits exercices qu'on leur fera prendre de bonne heure : il seroit même nécessaire de remonter plus haut, & de veiller non-seulement au régime & à la diete qu'observe la mere pendant sa grossesse, mais encore à sa constitution particuliere, à l'état habituel de sa santé. Le sage Réformateur de Lacédémone avoit porté son attention jusques-là, & avec raison. Il est inutile de prouver que les enfans doivent ordinairement leur constitution bonne ou mauvaise aux premiers principes dont leur corps est composé. C'est une vérité dont personne ne doute : quelques soins que l'on apporte après, il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de rectifier un tempérament formé de mauvais principes.

principes. L'éducation prudemment dirigée peut à la vérité en diminuer les mauvais effets, ce qui est beaucoup, mais non les détruire tout-à-fait.

Le Laboureur qui veut ensemencer son champ, a la précaution de le préparer, & de le mettre en état de fournir un bon suc au froment qu'il doit lui confier. Il examine avec soin ce froment, traie les grains les uns après les autres, instruit qu'il est par l'expérience que les fruits sont toujours semblables à leur principe. Pourquoi les hommes ne feroient-ils pas un examen aussi prudent dans leurs alliances? On en voit tous les jours de si disparates pour l'âge & le tempérament, que la propagation de l'espece est évidemment le dernier objet que l'on s'y propose, si même on y pense. Cessons donc de

nous étonner si nous voyons tant d'enfants contrefaits, valétudinaires, & ne traîner que quelques jours une vie languissante.

Nous n'avons en vue que le bonheur de la Société. Que ce motif nous serve d'excuse, si nous jettons un regard trop curieux sur la maniere de vivre de la plupart des Demoiselles & des Dames de condition. Rien certainement ne contribue plus à la dépopulation, que l'irrégularité qu'a adopté le beau sexe, & qui fait tous ses plaisirs. Il est aussi impossible qu'avec cette conduite les jeunes Dames aient une bonne santé, & mettent au monde des enfans sains & assez forts pour soutenir les incommodités de la vie, qu'il est impossible qu'un homme qui mange continuellement du poison, n'en soit pas incommo-

dé. Ecoutons M. le Marquis de Mirabeau, dont le pinceau toujours vrai & énergique termine ainsi le portrait de la vie des Dames. » L'assortiment de ce » joli carillon est nécessairement le mouvement perpétuel des courses, des soupers, » des veilles. Jamais de faim, » jamais de sommeil ; le tempérament s'allume, la poitri» ne s'échauffe ; & cette petite » lueur précoce n'attend qu'une » couche pour disparoître, & al» ler rejoindre quelque feu fol» let dont elle semble être sor» tie. Cette couche cependant » est ce qui donne un successeur » à une grande Maison, & voi» là le plus beau sang de France » dégénéré en asthmatique (*e*). » En exhortant les Dames à embrasser un genre de vie moins

(*e*) Traité de la Population, Part. II, pag. 306.

irrégulier, & plus conforme aux loix de la Nature, c'est à leur santé, à leur vie que nous les exhortons à sacrifier des plaisirs bruyans & dépourvus de toute vraie satisfaction, puisqu'ils ne sont jamais accompagnés du bonheur qui est l'ame de tous les plaisirs, la santé.

On nous reprochera peut-être que nous avons perdu notre temps à donner des préceptes sur le regime que devroient observer les jeunes Demoiselles dès leur plus tendre enfance, sur leurs habillemens, leurs exercices, & sur la conduite que nous avons tracée aux femmes enceintes, & les précautions qu'elles sont obligées de prendre; parce que le train de vie que l'on suit aujourd'hui est déjà une vieille habitude dont il est difficile de se défaire, & surtout parce qu'une réforme

exposeroit infailliblement au ridicule. Pour justifier notre entreprise, nous n'opposerons à tous les reproches que la sage réflexion de *Sennert* au commencement de son quatriéme Livre des Instituts de Médecine. » *Quelle que soit la négli-*
» *gence de la plupart des hommes*
» *pour la conservation de leur san-*
» *té dans un siécle aussi corrompu,*
» *quoique tous semblent mécon-*
» *noître le prix de ce bien ines-*
» *timable, avant qu'ils soient*
» *tombés malades, & qu'ils n'en*
» *sentent l'excellence que lorsqu'ils*
» *l'ont perdu; la prudence néan-*
» *moins nous avertit qu'il est bien*
» *plus avantageux d'employer*
» *quelques soins pour conserver ce*
» *trésor, que de s'exposer à tra-*
» *vailler avec beaucoup de peine,*
» *& souvent inutilement, à le ré-*
» *parer, lorsqu'il est dissipé.*

Il n'est personne qui ne con-

vienne de la vérité de ce principe : pourquoi donc eſt-il ſi peu de gens qui y conforment leur conduite ? Ce n'eſt pas la mode, voilà toute la raiſon qu'on peut alléguer : Car quant à la difficulté, il n'en eſt aucune réelle ; & nous ſommes perſuadés qu'il eſt plus pénible de ſe prêter à toutes les bizarreries de la mode & du caprice, que de ſuivre les préceptes que dicte la ſimple Nature.

Au reſte, ce n'eſt que dans le deſſein d'être utile à notre Patrie que nous avons raſſemblé les préceptes qui compoſent cet Ouvrage, dont la plupart ſont puiſés dans les écrits de Médecins illuſtres, auſſi recommandables par l'étendue de leurs connoiſſances, que par leur zèle infatigable à travailler au bonheur de l'humanité ; l'obſervation & le raiſonnement

appuyés sur l'expérience, nous ont fourni les autres. On reconnoîtra par les détails où nous sommes entrés, que nous n'avons rien négligé pour nous instruire de tout ce qui regarde l'éducation des enfans ; nous en avons visité un grand nombre à la ville & dans les campagnes ; & nous nous sommes appliqués à voir tout, persuadés que rien n'est indifférent dans les soins que l'on en prend pendant ces premiers temps. Comme ces préceptes sont pour tous les états, afin de nous mettre à la portée de tout le monde, nous avons, autant qu'il nous a été possible, évité les expressions sçavantes, & qui ne sont gueres connues que des gens de l'Art : nous nous sommes spécialement interdit toute explication systématique ; celles que nous nous sommes permises sont déduites de prin-

cipes ſimples & évidens. Nous avons cru qu'elles feroient plaiſir, parce que nous avons appris par expérience qu'en fait de préceptes de Médecine, comme de préceptes de morale, l'homme n'aime point à être forcé par l'autorité ; il veut que la raiſon l'éclaire, afin de le perſuader.

Toute la grace que nous demandons à nos Lecteurs, c'eſt qu'avant de lire, ils dépouillent, comme un préjugé, cette oppoſition décidée pour tout ce qui annonce quelque réforme. Notre intention eſt à la vérité de changer quelque choſe dans le plan ordinaire de l'Education corporelle des Enfans ; mais cette réforme eſt ſimple. Nous ne prétendons point bannir abſolument la méthode adoptée ; nous ne deſirons que de la ſimplifier, de la

perfectionner, en la purgeant de plusieurs abus qui privent les enfans des effets salutaires qu'ils devoient en attendre. Leur conservation & leur accroissement en force & en santé, est le seul objet de nos desirs. Puissent-ils être assez heureux pour trouver dans leurs pere & mere des cœurs qui s'y intéressent aussi sincerement & aussi ardemment que le nôtre !

On trouvera la distribution de cet Ouvrage dans la Table suivante.



DISTRIBUTION DE CE TRAITÉ.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.



TRAITÉ DE L'ÉDUCATION *CORPORELLE* DES ENFANS EN BAS AGE.

CHAPITRE PREMIER.

Des soins que doit prendre une femme grosse pour la conservation de son fruit.



UELQUES expériences, quelques recherches que les Sçavans aient faites depuis plus d'un siecle sur la formation premiere du fœtus ; si l'on veut parler de bonne foi, on conviendra que toutes les explications proposées jusqu'à ce jour, ne sont que de belles imaginations dont les Auteurs ingénieux ont tâché d'étayer le peu de solidité par une foule

La formation du fœtus est inconnue.

de ſemi-vraiſemblances & de raiſonnemens phyſiques. Que le fœtus ſoit renfermé tout entier dans l'œuf que Harvée & d'autres Anatomiſtes croient avoir vu dans ce qu'on appelle *les ovaires de la femme*, n'attendant que le moment où les eſprits ſpermatiques de l'homme viendroient le vivifier; que l'homme ait été un ver, qui faiſant la ſeule partie prolifique de la ſemence, ait été porté dans les trompes & de-là dans un œuf deſtiné à lui ſervir de retraite, & à favoriſer ſa nourriture & ſon accroiſſement; que les animaux, que Lewenoeck avoit apperçus dans le ſperme, ne ſoient pas de vrais animaux, mais, ſuivant M. de Buffon, de ſimples molécules organiques dans une agitation continuelle, formées dans les moules de chaque partie du corps des deux eſpeces; que ces molécules raſſemblées dans les parties de la génération, ſoient réunies au moment de leur mêlange, dans une juſte proportion par une certaine force attractive, dont les molécules ſexuelles ſont le centre, c'eſt ce que nous ne ſçavons pas, &

nous oſons aſſurer qu'on ne le ſçaura jamais.

Le grand œuvre de la conception a toujours été & ſera toujours un myſtere impénétrable aux hommes. Pour découvrir ſûrement l'opération & la marche de la nature, il faut la ſaiſir dans le temps même où elle opere, & examiner avec ſoin tous les dégrés & les détails de ſon opération; c'eſt la ſeule méthode qui nous ait procuré les découvertes phyſiques dont notre ſiecle ſe glorifie : & cette méthode eſt impratiquable dans l'objet préſent.

Ce que nous ſçavons d'une maniere inconteſtable, c'eſt que le fœtus ſe forme par l'union des deux ſexes dans le ſein de la mere, & que c'eſt d'elle qu'il reçoit ſa nourriture pendant neuf mois. Comment cette nourriture lui parvient-elle ? La prend-t-il par la bouche ? La reçoit-il des vaiſſeaux umbilicaux ? Ou ne pénetre-t-elle dans l'intérieur de ſon corps que par les pores & les vaiſſeaux abſorbans de la peau ? Ces différentes opinions ont leurs Partiſans : il ne nous appartient pas de décider entre les grands

hommes qui les défendent. Cette discussion n'est pas même nécessaire pour la vérité de ce que nous avons à dire. Il nous suffit de sçavoir, & tout le monde en convient, que l'enfant tire sa nourriture de sa mere; que la bonté de cette nourriture dépend des alimens qu'elle prend pendant sa grossesse, & qu'il n'est point de fautes dans le régime de celle-ci, dont l'enfant ne ressente les funestes impressions.

Le fœtus tire sa nourriture de sa mere.

L'objet que nous nous proposons de traiter dans ce petit Ouvrage, exige que nous ne négligions rien de ce qui peut avoir rapport à la santé & à la bonne constitution des enfans. Ils doivent à leur pere & à leur mere conjointement les premiers ligamens qui forment leur machine : mais c'est à leur mere seule qu'ils en doivent le développement, l'augmentation & la force. Elle seule peut contribuer à leur faire un bon tempérament, & à corriger, au moins en partie, les défauts que le pere pouvoit leur avoir transmis.

Malgré le grand nombre d'Auteurs illustres qui ont prescrit aux

meres le régime le plus efficace pour conserver leur santé, & assurer celle de leur fruit, il en est peu qui y apportent la moindre attention, & cela parce qu'il en est peu qui en sentent l'importance; & disons-le, à la honte d'un siécle aussi éclairé que le nôtre, parce qu'il en est peu qui soient instruites de toute l'étendue des devoirs de mere.

Les meres ne sont pas assez exactes dans leur régime.

Les deux préjugés que nous croyons s'opposer le plus aux soins & aux attentions, que la tendresse maternelle ne manqueroit pas de leur inspirer pour la conservation de leur fruit, sont deux erreurs répandues plus que jamais parmi nos Dames. La premiere, est que l'enfant n'a vie, ou, ce qui est la même chose dans leur façon de penser, que l'ame n'est unie au corps que vers le quatrieme ou le cinquieme mois: la seconde, est qu'une mere n'a rien à se reprocher sur la mort de son enfant dans son sein, si elle n'a fait aucun remede ni pris aucun breuvage dans le dessein de le faire périr. S'il meurt, c'est un malheur dont elle est fâchée, mais dont elle n'est pas responsable.

Préjugés qui les entretiennêt dans leur négligence.

L'envie de tranquilliser les meres, & de ne point augmenter l'état dangereux où elles se trouvent après une fausse-couche, a été sans doute le motif qui a donné naissance à ces deux erreurs : elles ont paru trop commodes, & d'un avantage trop personnel aux Dames, pour qu'elles eussent le courage de les combattre & de ne s'en point laisser séduire. Rien n'a plus servi à les accréditer que le zele peu réfléchi de certaines personnes de l'Art, qui font tous leurs efforts pour dissiper les justes craintes dont quelques meres encore sont allarmées. Lorsqu'elles ont fait une fausse-couche, ces personnes dont le témoignage a plus de poids, parce qu'elles sont censées plus instruites sur cette matiere, les assurent que ce n'étoit point un enfant formé, mais seulement un faux germe. Si cette dissimulation est un effet de la pitié qu'inspire l'état présent de la femme, elle est louable : la prudence qui doit diriger toutes nos démarches & nos discours, nous la prescrit ; mais quand elles sont rétablies, il ne faut point hésiter alors

à leur découvrir la vérité : l impreſſion qu'elle fera (*a*) ſera moins dangereuſe, mais elle pourra être aſſez vive pour les déterminer à prendre plus de précautions, & à ſe conduire avec plus de ménagement dans la ſuite.

Mais, dira-t-on, ſi la mere étoit perſuadée que l'enfant mort dans ſon ſein étoit un homme parfait, que ſon ame étoit unie à ſon corps, l'état de mort ſpirituelle où il eſt alors enſeveli excitant ſes regrets & ſa douleur, aigriroit ſon mal & pourroit la précipiter dans le tombeau ; c'eſt déja aſſez d'avoir perdu l'enfant, ſans tuer la mere par la douleur où la plongeroit une vérité inutile. Ce ſophiſme, pour être dans la bouche de tout le monde, n'en eſt pas plus fondé ; il ſuppoſe qu'il y auroit autant de fauſſes-couches que nous en voyons aujourd'hui, & c'eſt

(*a*) Nous ne prétendons pas nier les faux germes ni les moles, nous ſçavons qu'il s'en rencontre quelquefois ; mais ces irrégularités ſont bien rares, & ſouvent ce que l'on prend pour un faux germe, n'eſt que le cadavre informe & déja corrompu d'un vrai fœtus, mort depuis quelque temps. *Voyez Mauriceau, Maladies des femmes groſſes*, p. 112.

une ſuppoſition que nous nions hardiment. Qu'on réfléchiſſe ſur les cauſes les plus ordinaires des fauſſes-couches, & l'on conviendra que la plus grande partie, pour ne pas dire toutes (*b*), ſont occaſionnées par le peu de ménagemens, de ſoins & d'attentions que prennent ces merés dans leur régime de vie, & dans leur conduite pendant leur groſſeſſe. Frappées, comme elles le devroient être, des importantes vérités que nous entreprenons de rétablir, elles ſeroient plus exactes à éviter tout ce qui peut nuire à leur conſervation & à celle de leur fruit; elles ſe porteroient beaucoup mieux, auroient des groſſeſſes moins périlleuſes, & ſeroient délivrées d'un grand nombre d'incommodités; l'enfant recevroit une bonne nourriture, & naîtroit avec un tempérament qui le mettroit en état d'échapper aux dangers qui doivent bientôt l'aſſaillir de toutes parts.

Ce ſont ces avantages réels & ineſtimables qui nous ont déterminés à

(*b*) Voyez une autre cauſe des fauſſes-couches, *quelques pages plus loin.*

réfuter ces deux erreurs : notre zele pour le bonheur de l'humanité doit nous servir d'excuse si nous entamons une matiere si délicate, & qui au premier coup d'œil peut paroître étrangere à notre profession.

L'enfant a vie immédiatement après la côception.

Le sentiment le plus universellement reçu, est que l'ame est unie au corps dès que celui-ci est formé ; & c'est un dogme transmis jusqu'à nous par une tradition non interrompue, que l'ame est unie au corps dès le premier instant de son existence, & qu'elle ne reçoit son existence que dans le moment où elle est unie au corps. *Mens creando infunditur, infundendo creatur.* L'acte de la création de l'ame du côté de Dieu, est l'acte même par lequel il l'unit au corps. Le principe fondamental de la Religion, est que dans l'instant même où l'ame est unie au corps, elle est coupable du péché originel : or le moment auquel elle contracte cette tache, est celui de la conception : *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, & in peccatis concepit me mater mea.* Cette iniquité n'est pas l'iniquité de la mere, ce péché n'est

pas le péché de la mere, mais l'iniquité & le péché du fils. Soutenir le contraire, ce seroit soutenir une hérésie que l'Eglise a condamnée dans les Manichéens & dans d'autres Sectaires. Le sentiment de l'Eglise qui a toujours cité ce passage comme une preuve du péché originel, est donc que l'ame est unie au corps au moment même de la conception; & ce sentiment est parfaitement conforme à l'opinion des Philosophes, qui marquent l'instant de cette union à celui de la formation du corps, puisque l'instant de la conception est celui de la formation, comme il est facile de le prouver par les observations que les Physiciens ont faites sur la formation du fœtus.

Car en rassemblant ces observations nous reconnoîtrons que si l'œil ne peut appercevoir l'enfant tout-à-fait formé dès le premier jour de la conception, au moins en apperçoit-il assez dès le septieme & les suivans, pour nous autoriser à croire que l'enfant étoit parfaitement formé dès le premier jour, & que si, à l'aide du Microscope, on ne distin-

gue pas toutes les parties, c'eſt qu'elles ſont trop petites, trop confondues & ramaſſées ſous la forme d'une petite bulle; mais à meſure que ces parties reçoivent de la nourriture, elles ſe développent & deviennent viſibles.

Hippocrate dit avoir vu toutes les parties du corps formées dans un fœtus de ſept jours; voici ſes paroles: *Ac primùm* (c) *quidem ubi genitura ad uteros pervenerit, habet intra ſeptem dies quæcumque ex corpore ei accedere neceſſe eſt. Id verò*

(c) *Hippocratis coi de carnibus, Sect. III. p. 34. edente Soeſio.* Lorſque la ſemence eſt parvenue juſqu'à la matrice, & que la femme a conçu, le fœtus acquiert en ſept jours tout ce qui eſt néceſſaire pour former ſon corps. On ſera peut-être curieux de ſçavoir comment j'ai fait cette découverte; mais j'ai vu beaucoup de faits qui m'en ont inſtruit. Les femmes publiques qui ont ſouvent fait cette épreuve ſur elles-mêmes, ayant eu commerce avec un homme, reconnoiſſent quand elles ont conçu, & font périr auſſitôt leur fruit; ce qu'elles rejettent tombe comme une maſſe de chair. Si on met cette maſſe de chair dans l'eau & qu'on l'examine avec attention, on y reconnoîtra les membres du fœtus, la place des yeux, les oreilles, les bras, les doigts des mains & des pieds, les parties honteuſes, en un mot tout le corps bien diſtingué.

quomodo noverim fortasse quis mirabitur; verùm multa ad hunc modum vidi. Meretrices publicæ quæ in seipsis sæpius id expertæ sunt, ubi cum viro congressæ sunt, noscunt quando conceperunt, moxque conceptum intra se perdunt: quo postea jam perdito veluti caro excidet; eam in aquam conjectam si accuratiùs inspexeris, membra omnia habere deprehendes, & oculorum regiones, & aures & brachia. Quin & manuum digiti, & pedum, & pudendum, & reliquum totum corpus in conspicuo est.

Mauriceau, *dans son Livre des Maladies des femmes grosses*, p. 82, cite *Kerckring*, & *Severin Pinceau*, qui, dans des fœtus de quinze & vingt jours, avoient vu toutes les parties bien formées. » Ce qui fait » que j'ajoute plus de foi au senti» ment de ceux qui pensent que tou» tes les parties du corps sont entie» rement formées & figurées au sep» tiéme jour, & même plutôt, a» joute cet Auteur, c'est un petit » fœtus mâle de vingt-cinq ou tren» te jours qui n'est pas plus grand » que l'ongle du pouce, lequel je

» conserve par rareté en mon Cabi-
» net dans une petite phiole pleine
» d'esprit-de-vin, à cause que tou-
» tes les parties de son corps sont
» si parfaitement formées & figu-
» rées, qu'on les voit aussi distinc-
» tement que si c'étoit un fœtus de
» six mois. J'en ai encore un autre
» de sexe féminin environ du mê-
» me terme, qui, quoique plus pe-
» tit, est aussi-bien figuré que le
» premier «. Il joint à ces deux e-
xemples une planche où sont repré-
sentées les proportions du corps de
l'enfant, selon les différens temps de
la grossesse, depuis un jour jusqu'à
trois mois, *telles qu'il les a souvent vues de ses propres yeux.*

» Il y a grande apparence, dit M. De Buffon, qu'immédiate-
» ment après le mélange des deux
» liqueurs séminales, tout l'ouvra-
» ge de la génération est dans la ma-
» trice sous la forme d'un petit glo-
» be, puisqu'on sçait par les obser-
» vations des Anatomistes, que trois
» ou quatre jours après la concep-
» tion il y a dans la matrice une
» bulle ovale, qui a au moins six li-

Histoire Naturelle, chap. XI. Tom. 4. Edit. in-12.

» gnes sur son grand diametre, & » quatre lignes sur le petit. Cette » bulle est formée par une membrane extrêmement fine, qui renferme un liqueur limpide & assez » semblable à du blanc d'œuf. On » peut déja appercevoir dans cette » liqueur quelques petites fibres réunies qui sont les ébauches du fœtus. On voit ramper sur la surface » de la bulle un lacis de petites fibres qui occupe la moitié de la superficie de cet ovoïde, depuis » l'une des extrémité du grand axe, » jusqu'au milieu, c'est-à-dire jusqu'au cercle formé par la révolution du petit axe. Ce sont-là les » premiers vestiges du placenta. ... M. de Buffon rapporte ensuite les différens dégrés par lesquels l'enfant passe dans son développement.

De ces observations, de celles d'Aristote, de *Fabricius ab Aquapendente*, d'Harvée, sur la génération des animaux, de celles de Malpighi sur l'œuf fecondé de la poule, on doit conclure que l'enfant est formé en entier dès que les deux semences sont mêlées & combinées

par l'ordre d'une intelligence suprême. La nourriture que la mere commence dès cet instant à envoyer à cette masse, qui ne nous paroît informe que parce que nous ne pouvons encore en démêler les différentes parties, ne sert qu'à les augmenter, les développer, & les rendre enfin sensibles.

Cette opinion est si simple & si naturelle, que sans elle il est impossible de concevoir comment le corps du fœtus est formé : car s'il n'est pas complet, d'où pourra-t-il tirer ce qui lui manque ? ce n'est certainement pas du pere ; on a vu des femmes qui avoient conçu dans une seule cohabitation. D'ailleurs, dès le premier jour tout le produit de la conception est renfermé sous une membrane qui ne permet qu'aux liqueurs de la mere d'y pénétrer : or ces liqueurs ne sont certainement destinées qu'à développer les linéamens imperceptibles & ébauchés de tout le corps. » Il y a d'abord (*d*)

(*d*) *Tres primùm actiones sunt, quæ in ovo mri supposito apparent ; prima est pulli generatio, secunda ejusdem accretio, tertia nutri-*

» trois actions que l'on remarque
» dans l'œuf que couve l'oiseau ; la
» premiere est la génération du pe-
» tit, la seconde son accroissement,
» & la troisiéme s'appelle *nutrition* ;
» . . . La génération forme toutes les
» parties, l'accroissement & la nu-
» trition les développent & les forti-
» fient.

L'exemple du poulet renfermé dans l'œuf fecondé de la poule, & qui a toujours servi d'objet de comparaison & de moyen pour parvenir aux découvertes faites sur les fœtus, en est une preuve incontestable : la poule ne lui fournit plus rien du sien qui puisse former ses parties, elles sont complettes, elles n'ont plus besoin que de nourriture ; les liqueurs dans lesquelles nage le petit poulet doivent la lui fournir, & c'est la chaleur de la poule qui leur donne l'activité nécessaire pour pénétrer dans les parties infiniment petites du poulet : en un mot le poulet se voit dans

tio nuncupatur . . . Ex generatione omnes partes pulli resultant, ex accretione & nutritione accretum & nutritum pulli corpus... De formatione ovi & pulli, p. 41.

l'œuf avant qu'il ait été couvé, il existe en entier au milieu de la cicatricule, quand il sort de la poule; la chaleur que lui communique l'incubation ne fait que le développer. Toute la différence qui rend cette comparaison imparfaite, c'est que la membrane qui renferme le petit embrion, ne contient point sa nourriture, & qu'il la reçoit de sa mere à chaque instant; mais cette différence laisse subsister en son entier l'induction que nous en tirons sur la formation complette des parties essentielles du corps de l'enfant au moment de sa conception.

La raison qui a décidé plusieurs Philosophes à n'admettre qu'une formation successive, c'est que l'on n'apperçoit les parties que les unes après les autres; mais que peut-on en conclure? sinon que ces parties d'abord trop petites pour être visibles, commencent à se faire appercevoir à mesure que l'enfant reçoit de la nourriture, & non pas qu'elles n'existoient point auparavant? car jamais on ne fut en droit de nier l'existence d'une chose, parce qu'on ne la voit pas.

Après une autorité aussi respectable que celle de l'Eglise, appuyée du sentiment des Philosophes, & des observations des plus habiles Physiciens, ne pouvons-nous pas raisonnablement espérer que les meres abjureront l'erreur où elles sont que leur enfant n'a vie que vers le troisiéme ou le quatriéme mois, & que persuadées de l'excellence du dépôt qui leur est confié, au moment même où il leur est confié, elles ne négligeront aucun des soins que la raison & la nature leur prescrivent pour le conserver, & par tendresse pour lui & dans la crainte d'être homicides ?

La sécurité où elles sont par rapport à l'inobservance des préceptes qu'on leur donne, est la seconde erreur que nous nous proposons de réfuter.

Les meres s'exposent à être homicides en négligeât ce qu'elles doivent faire pour la conservation de leur fruit.

Pour ne point fatiguer nos Lecteurs dans l'examen d'une matiere aussi délicate, nous nous contenterons de leur rappeller ce principe de morale : *Un homme averti de donner à un malheureux les secours dont il a besoin pour conserver sa vie, & qui*

le pouvant le refuse, est devant Dieu & devant les hommes mêmes coupable de sa mort. Non pavisti, occidisti, dit Saint Augustin. La Justice séculiere à la vérité ne le poursuit pas comme homicide, mais il n'est personne qui ne le condamne dans le tribunal que la justice naturelle & l'humanité tiennent au fond de son cœur. L'application de ce principe nous paroît si effrayante, que nous n'osons la faire à la négligence des meres, qui non-seulement ne prennent pas les précautions que nous les avertissons de prendre, mais qui, sans aucun dessein, & entraînées par le torrent de l'exemple & de la mode, tiennent dans leur régime de vie une conduite capable de donner la mort à leur fruit : nous les prions seulement d'y faire quelques réflexions ; l'objet en est certainement digne, étant le présent le plus cher que la Providence puisse leur accorder.

Qu'elles ne se laissent point étourdir par l'exemple de plusieurs femmes qui, quoique ayant tenu la même conduite, sont cependant accou-

chées heureusement d'enfans qui ont vécu. Ces exemples sont trop rares pour servir d'excuse légitime, en comparaison de ceux qui prouvent la vérité de nos reproches ; & quand même ils seroient plus communs, ne suffit-il pas que le danger soit réel, pour que tout homme sensé l'évite? Nous y exhortons d'autant plus les meres, qu'elles en retireront elles-mêmes les premiers avantages, comme il sera aisé de s'en convaincre par ce que nous allons dire.

Mauvaise conduite des femmes grosses.

Une femme reconnoît-elle qu'elle est grosse, il faut qu'elle prenne toutes les précautions dont elle est capable pour ne se point blesser & pour conserver son fruit, qu'elle fuie avec une scrupuleuse attention tout ce qui pouroit alterer la frêle machine de son enfant, & qu'elle use de nourritures propres par leur quantité & leur qualité à en fortifier & développer toutes les parties. Telles sont les loix que prescrit la seule nature ; loix inviolablement observées par toutes les femelles des animaux. Combien cependant voyons-nous de meres qui, au commencement, au

milieu & jusqu'au dernier moment de leur grossesse, ne semblent se souvenir de leur état que dans les dégoûts & autres incommodités qui en sont inséparables. Délivrées de ces indispositions passageres, elles se livrent à tous les plaisirs que le luxe & le caprice ont inventés, sans penser ni à leur propre conservation, ni à celle du dépôt précieux dont elles sont responsables à Dieu, à l'Etat, à son pere & à elles-mêmes.

Bien plus; on s'étudie aujourd'hui à leur procurer sans relâche des dissipations dangereuses, sous prétexte que la mal-aise où elles se trouvent demande qu'elles soient dissipées. Il est vrai qu'on ne peut être trop attentif à écarter de leur esprit & de leurs yeux tout objet de chagrin, de crainte & de tristesse; mais n'y a-t-il que des moyens violens qui puissent procurer à l'esprit l'état de gaieté & de tranquillité si recommandé aux femmes grosses? ceux qu'elles emploient ne sont-ils pas plus propres à jetter le trouble & le désordre dans le corps & dans l'esprit?

Etroitement enfermées dans les

entraves d'un corps pour masquer le dérangement que la grossesse occasionne dans la finesse & la délicatesse de leur taille, on les voit, la gorge découverte, se promener dans les Jardins publics, exposées sans ménagement aux injures & aux vicissitudes de l'air, passer des nuits entieres au jeu & au milieu des plaisirs de la table, chanter, folatrer, & même danser avec fureur. Entêtées du préjugé qu'une femme grosse doit satisfaire tous ses caprices, si elle ne veut pas que son fruit en porte la peine, elles s'y abandonnent aveuglément; il n'est rien de si dépravé qui ne flatte alors leur imagination, & comme elles sont trop sûres de n'être point contredites, elles veulent être obéies à quelque prix que ce soit.

D'autres trop vivement affectées des dangers qu'elles courent pendant leur grossesse, se tiennent enfermées dans leur chambre, sans oser se donner le moindre mouvement, passent la plus grande partie des neuf mois dans leur lit, ou mollement étendues sur une chaise longue, ne prenant que des nourritures succulentes.

Ce tableau n'a heureuſement de reſſemblance qu'avec les Dames de qualité, & celles qu'une fortune trop aiſée livre aux plaiſirs, à la bonne chere & à l'indolence. Nos femmes de la campagne, moins rafinées, ne changent preſque rien à leur maniere de vivre, elles ont ce bonheur de ne le pouvoir pas. Ce n'eſt donc point pour ces dernieres que nous allons rappeller quelques-uns des principaux préceptes diététiques qui concernent leur état, La plûpart ne feront qu'indiqués, 1°. parce que ceux qui voudront s'en inſtruire plus au long, le pourront aiſément en conſultant les Auteurs qui en ont parlé *ex profeſſò*, tels que le Traité de Mauriceau déja cité, les Regles de la ſanté, traduites de l'Anglois de M. Cheyne, l'Eſſai ſur les alimens de M. Lorri, où la ſcience diététique eſt réduite à des principes ſimples & lumineux; &c. 2°. parce qu'il eſt très-difficile, co[illegible] le remarque le ſçavant Hon[illegible]e), de

Préceptes diététiques pour les femmes groſſes.

(*e*) *Scientia rerum homini ſalu[illegible]ium & inſalubrium non tam intellectu facilis eſt ut vulgò putatur : nullæ enim dantur res abſolutè & in ſe ſalutares, ſed certis relationibus & conditionibus corporum vires nituntur.*

donner des préceptes généraux qui puissent convenir à tout le monde; parce qu'il n'y a point de choses absolument salutaires, mais que tout est relatif à la constitution particuliere de chaque individu.

Nécessité de la pratique de ces préceptes.

Ces préceptes ne sont pas seulement des conseils qu'il est plus avantageux de suivre que de négliger; ce sont des loix que toutes les femmes devroient regarder comme sacrées, à l'exécution desquelles elles ne sont pas moins intéressées que leurs enfans, & qu'elles ne peuvent omettre sans s'exposer à être homicides.

Plusieurs sçavans Médecins frappés des périls auxquels une femme grosse est exposée, n'ont pas fait difficulté de mettre leur état au rang des maladies. Ils n'ignoroient pas que la grossesse en elle-même n'est point une maladie; mais sentant toute l'importance de la sagesse & de la modération qui doivent régler la conduite & la diete des femmes, ils ont voulu par cette qualification les avertir qu'elles ne doivent pas moins se ménager que si elles étoient réellement malades. Les femmes grosses

groſſes ne peuvent apporter trop de ſoins dans leur maniere de vivre, dit Ranchini (*f*), parce qu'il y va en même temps du ſalut des deux, & que les fautes qu'un ſeul commet, cauſent la peine de l'un & de l'autre.

1. Le boire & le manger.

Si la modération & le choix dans le boire & le manger ſont des préceptes indiſpenſables pour tout homme qui veut ſe conſerver en ſanté, ils ſont encore plus eſſentiels pour les femmes groſſes, puiſque leur état les expoſe à mille infirmités, qui, quoique foibles dans leur principe, ſont néanmoins capables de les conduire au tombeau, elles & leurs enfans. Après la conception il ſe fait en elles un changement qui doit cauſer quelque trouble dans l'œconomie; l'enfant reçoit une partie des liqueurs qui, dans un autre temps, ſuivent les routes ordinaires de la circulation, & ne ſont appliquées qu'à la nourriture de la mere.

(*f*) *In diæta gravidarum magna eſt adhibenda cura, cùm uno eodemque tenore duobus proſpiciendum ſit, & cùm unius error duplicem noxam inferre poſſit.* De morbis ante partum, p. 26.

L'extrême petitesse du fœtus, dans les premiers temps de son existence, n'exige qu'une petite quantité de sucs, mais ils doivent être doux & bien préparés par les organes de la mere. Elle doit donc alors apporter tous ses soins à n'user que d'alimens qui réunissent ces qualités, d'une facile digestion, & toujours proportionnés aux forces de son estomac; de bons bouillons, de la viande de boucherie, de la volaille faite; (car outre la fadeur des volailles trop jeunes, telles que les poulets au grain, à la Reine, & les pigeons à la cuiller, ces viandes qui n'ont encore acquis aucune consistance, ne contiennent qu'un mucilage visqueux & imparfait, qui remplit l'estomac de glaires, & ne fournit aucune nourriture.) Il faut qu'elle évite tout aliment âcre, salé, les ragoûts & sausses épicées, les liqueurs (g) & les vins violens; leur âcreté se communique à tous les sucs: & que ne doit-on pas en craindre pour le tendre em-

(g) M. Geoffroy a remarqué que l'usage immodéré du caffé produisoit très-souvent l'avortement. *Mat. Med. Tom.* 3. *p.* 308.

bryon auquel ils doivent ſervir de nourriture?

Le jeûne trop long-temps continué laiſſe les liqueurs dépourvues d'un mucilage propre à conſerver leur nature douce & ſalutaire; elles s'échauffent, deviennent âcres & putrides; dépravation très-préjudiciable à l'enfant.

Dans les premiers temps de la groſſeſſe, il n'a beſoin que de peu d'alimens : ainſi la mere ne doit pas augmenter beaucoup la quantité qu'elle en prend ordinairement, mais elle doit le faire à meſure que l'enfant croît, & qu'elle approche du terme de ſa délivrance; toujours cependant, comme nous l'avons déja dit, proportionnellement aux forces de ſon eſtomac, qui eſt alors plus gêné, plus comprimé par la diſtenſion de la matrice, & a par conſéquent moins de jeu : c'eſt pourquoi l'augmentation doit plutôt avoir pour objet la fréquence, que la quantité qu'elle prendra à chaque repas.

Sa boiſſon doit être légere, du vin trempé, c'eſt-à-dire un tiers de

vin sur deux tiers d'eau, pour celles qui boivent du vin : celles qui ne peuvent pas souffrir cette liqueur & ne boivent que de l'eau, devroient y faire infuser auparavant un peu de semence de coriandre, d'anis ou de fenouil ; les parties spiritueuses de ces graines fortifient l'estomac & aident la digestion. Quant à la quantité de cette boisson, elles ne doivent point en prendre trop à la fois, de peur d'affoiblir leur estomac, de se causer des vents, des coliques, & même le dévoiement, comme nous l'avons vu arriver plusieurs fois : il vaut mieux en tout temps boire peu à la fois, & plus souvent.

2, L'air. Si nous ne sommes pas les maîtres de nous mettre à l'abri de toutes les variations de l'air, au moins pouvons-nous nous garantir en partie des mauvais effets que ces variations produisent. L'air est froid ou chaud, sec ou humide, tranquille ou agité, pur ou chargé d'exhalaisons, de vapeurs épaisses & dangereuses ; non-seulement il pénetre dans nos poumons, les distend & s'y mêle peut-être avec le sang, mais il s'unit aussi

aux alimens dans notre bouche, descend avec eux dans notre estomac, & y porte ses qualités salutaires ou nuisibles. Celui qui n'agit que sur les parties extérieures de notre corps, ou distend & relâche les fibres par la chaleur, les rend moins propres à se contracter & à agir sur les fluides, puisqu'il diminue en elles l'élasticité qui fait leur force ; ou il les resserre, les condense par sa sécheresse, & en les réfroidissant, supprime la circulation dans les vaisseaux superficiels, & oblige le sang à se porter plus grande abondance dans l'intérieur. Si à sa qualité froide il joint l'humidité, il arrête la transpiration insensible, & retient dans le corps des humeurs qui surchargent les vaisseaux, produisent une pléthore & quelquefois une corruption dans les fluides, cause des fluxions, des toux, qui non-seulement fatiguent la mere & mettent sa vie en danger, mais incommodent beaucoup son enfant par les secousses du diaphragme & de tout le bas-ventre, secousses qui très-souvent entraînent l'avortement : chaud & humide, il n'a plus cette

élaſticité, principe des bons effets qu'il produit dans les poumons & dans l'eſtomac. Quels déſordres n'occaſionne-t-il pas dans notre machine, lorſqu'il eſt chargé de parties impures & empeſtées, puiſque c'eſt à ces parties que la plûpart des Auteurs attribuent la contagion des maladies épidémiques?

La mere n'eſt pas la ſeule qui ſe reſſente des mauvais effets que l'expérience & l'obſervation attribuent aux variations de l'air : ils s'étendent néceſſairement juſqu'à ſon fruit ; car la circulation ne peut être troublée ou interrompue, les digeſtions ne peuvent être dérangées, les liquides viciés par quelque cauſe que ce ſoit, que la nourriture de l'enfant ne ſoit ou ſuſpendue ou dépravée ; ajoutons à ces conſidérations que la mere n'eſt jamais plus ſuſceptible des impreſſions que peuvent faire les variations de l'atmoſphere, que pendant ſa groſſeſſe. L'équilibre entre les forces des fluides & des ſolides, dont l'égalité conſtante fait la ſanté, eſt ſi délicat alors, qu'un rien peut le détruire. Il eſt donc de la derniere

importance pour elles d'éviter, autant qu'il leur sera possible, toutes les impressions dangereuses de l'atmosphere, de s'interdire toute promenade quand il fait un air froid, venteux & humide, ou de n'y aller que bien couvertes. Elles doivent éviter tout air chargé de vapeurs d'une odeur fétide, & même agréable, mais trop forte. (Ce précepte regarde particulierement celles qui sont sujettes aux affections hystériques.)

Un air doux, tranquille, pur, ni trop chaud, ni trop froid, est celui qui convient parfaitement à leur état. Elles peuvent facilement se procurer cette précieuse uniformité dans l'atmosphere qui les environne. Il est peu de personnes qui en ignorent les moyens, & le détail que nous en ferions seroit au moins inutile.

Mais nous ne pouvons trop nous élever contre la pernicieuse coutume où sont presque toutes les Dames de qualité, & à leur imitation beaucoup de Bourgeoises, de passer la journée entiere dans une chambre exactement fermée, avec un feu si

violent, qu'en entrant chez elles on se sent comme suffoqué par l'excessive chaleur qui y regne. Toujours enfermées au milieu du même air, & d'un air fort dilaté, sans ressort & sans activité, il est impossible que leurs digestions se fassent avec aisance & promptitude, & plus impossible encore que le chyle soit travaillé, comme il le doit être, dans les poumons & dans le cours de la circulation. Ces vaisseaux ramollis par la chaleur, perdent toute la force nécessaire pour cette élaboration essentielle. Une chaleur si excessive desséche le corps, & dépouille les liqueurs de leur partie la plus fluide. Est-il donc étonnant après cela qu'elles ne mettent au monde que des enfans foibles, & qui perdent le jour presqu'au même moment qu'ils le reçoivent? Heureux, s'ils peuvent supporter jusqu'à ce moment le défaut de nourriture, ou résister à sa mauvaise qualité!

Le sommeil, la veille & l'exercice.

Egalement modérées dans la veille & dans le sommeil, elles doivent prendre un peu plus de repos, se

permettre des exercices doux & peu fatiguans, & s'interdire tout mouvement violent. Quelque molles que soient les voitures dont on se sert aujourd'hui, les inégalités des chemins sur les routes & dans les grandes Villes, occasionnent des secousses toujours dangereuses pour l'enfant. Les femmes grosses doivent donc, si elles en ont la liberté, n'aller que rarement en carrosse, & toujours lentement. Le cheval doit leur être absolument défendu, & à plus forte raison la danse. Il est aisé de concevoir que la violente agitation de cet exercice incommode l'enfant, dont l'état demande beaucoup de repos, & qu'elle force très-souvent l'ouverture de la matrice; nous en avons un exemple dans une Chanteuse, qui se délivra de sa grossesse en sautant (*h*). Chargées d'un poids incommode qui les gêne beaucoup dans leur marche, & d'ailleurs mal appuyées sur leurs chaussures, ayant souvent les jambes foibles & enflées, elles ne

(*h*) Hippocrat. *De naturâ pueri.*

peuvent être trop circonſpectes à ne marcher jamais ſur des parquets gliſſans. Pluſieurs ont déjà la ſage précaution d'empêcher qu'on ne frotte alors leurs appartemens ; il ne ſeroit pas moins néceſſaire qu'elles ſe ſerviſſent auſſi de chauſſures moins mignonnes & plus ſûres. L'uſage malheureuſement n'a point encore introduit cette réforme, & peut-être ne nous eſt-il pas permis de nous flatter que ſon avantage y détermine nos Dames. Il ſeroit bien malheureux qu'elles n'y fuſſent décidées que par de funeſtes épreuves.

4°. Les vêtemens.

La ſituation de l'enfant dans le ſein de ſa mere eſt ſi favorable à ſon accroiſſement, qu'il acquiert pendant neuf mois plus de groſſeur & de grandeur, qu'il n'en acquerra pendant le reſte de ſa vie, proportion gardée. Placé & comme ſuſpendu au milieu d'une liqueur tiéde, ſans eſſuyer aucune compreſſion des membranes qui l'enveloppent, tous ſes membres s'étendent & groſſiſſent également. L'Auteur ſuprême de la Nature a donné à la matrice, aux muſcles & à la peau

du bas-ventre, une souplesse élastique qui leur permet de se dilater à mesure que l'enfant augmente en grosseur, afin qu'il ne soit point gêné dans sa prison, & que rien ne rétarde l'uniformité de son accroissement.

Les meres sans doute devroient se prêter à l'exécution des loix de la nature, & ne porter que des habillemens lâches qui ne gênassent point l'extension de la matrice & du bas-ventre. Mais aveuglées par les préjugés ridicules de notre siécle, qui leur présentent comme un deshonneur ce qui fut toujours & est réellement leur premiere gloire, la plupart ne cherchent que les moyens de dérober leur fécondité aux yeux des hommes. Elles mettent pour cela des corps ou des corsets baleinés, armés par-devant de deux branches de baleine très-fortes, qu'elles appellent *des busques*.

Ces corps descendant fort bas resserrent tout le bas-ventre, refusent à la matrice l'espace nécessaire pour s'étendre, compriment & écrasent l'enfant.

Dangers des corps pour une femme grosse.

Outre l'impossibilité où cette compression le met de prendre son accroissement, il peut arriver que la pointe du corps ou des baleines porte sur quelqu'un de ses membres, sur la tête, sur le dos, ou que quelques parties de son corps soient plus comprimées que les autres. Ces parties délicates encore mucilagineuses, & aussi molles que de la cire, céderont aisément à la compression, seront enfoncées, courbées, prendront une tournure différente de celle qu'elles auroient dû prendre; les parties moins comprimées recevront plus de nourriture, grossiront davantage: & telle est ordinairement la cause des difformités que l'enfant apporte en naissant.

Combien ces meres n'ont-elles pas à souffrir elles-mêmes de la contrainte où le corps les retient? (Nous parlerons ailleurs des dangers & des maux que cause cette espéce d'habillement.) Nous nous contenterons de remarquer ici que ce corps augmente beaucoup la compression que l'enfant produit dans tous le bas-ventre, & la difficulté de

respirer qu'il fait naître par l'obstacle qu'il oppose à l'abaissement du diaphragme : car le bas-ventre ne pouvant céder dans sa partie antérieure aux efforts que fait la matrice pour s'étendre, tous ces efforts se portent vers les parties postérieures & supérieures. La capacité de la poitrine est rétrecie, les veines iliaques dans lesquelles la saphéne & la crurale viennent se décharger, sont écrasées par le poids de la matrice ; le sang qui avoit déjà beaucoup de peine à remonter des parties inférieures, s'y arrêtera de plus en plus, & formera des engorgemens, des bouffissures, des varices dans les jambes & les cuisses, qui au moins jetteront les Dames dans un nouveau mal-aise.

Le sang ne pouvant couler librement dans les vaisseaux de la peau qui sont écrasés par ce corps, se porte en plus grande abondance à la tête, dans la poitrine, dans le bas-ventre & la matrice elle-même. Cette pléthore forcée produit de violens maux de tête & de poitrine, des étouffemens, des défaillan-

ces, des coliques, & souvent l'avortement.

Instruites par le ressouvenir des maux que cette mauvaise habitude leur a déjà fait souffrir, & par l'exemple de celles qui en ont été les victimes, nous exhortons les femmes pour leur propre intérêt, & pour celui de leur fruit, à y renoncer absolument. Que tout leur corps & surtout le bas-ventre ne soit jamais gêné, que leurs habits les couvrent & les défendent des injures de l'air, sans apporter aucun obstacle à la distension de la matrice & à l'accroissement du fœtus.

5°. Les passions.

Avertir les me[illegible] qu'elles doivent mettre un frein à leurs passions, & éviter scrupuleusement tout ce qui peut les porter à la tristesse, à la colere & aux transports d'une joie excessive, ce seroit leur répéter des préceptes qu'elles entendent tous les jours, & dont elles connoissent parfaitement l'importance & la nécessité, étant les premieres affligées des maux & des désordres que ces passions occasionnent dans leur santé. Il est d'ailleurs des circonstances

imprévues dont toute leur prudence & nos préceptes ne peuvent les garantir. Les envies ridicules dont elles ſont tourmentées, ſont les ſeules paſſions dont nous croyons devoir dire quelque choſe.

Envies des femmes groſſes.

Qu'on ne confonde point ces envies ou appetits dépravés, avec les impreſſions vives, les terreurs ſoudaines que produiſent ſur la mere la vue ou le choc d'un objet inattendu & effrayant. Ces deux effets fauſſement attribués à la même cauſe, ſçavoir à l'imagination de la mere, ſont très-différens. Quelque impoſſibilité qu'il y ait de concevoir comment & par quel moyen ces frayeurs de la mere ſe tranſmettent juſqu'à ſon fruit, par quel méchaniſme & par quelle intelligence inconnue les parties de la mere qui ont été frappées, & celles qui ſont affectées dans l'objet qui cauſe la frayeur, ſont préciſément dans l'enfant les mêmes qui reçoivent l'impreſſion, & préciſément la même impreſſion; cependant les faits que l'on apporte en peuve ſont trop multipliés & aſſurés

par des personnes trop dignes de foi, pour les révoquer en doute. Avouons que nous ne connoissons rien à leur formation (*i*), & que nous ne pouvons y apporter reméde. Cet aveu ne doit point attrister notre vanité, puisque les plus grands hommes de ce siécle reconnoissent qu'il s'opere tous les jours dans nos corps des effets merveilleux, & qui surpassent notre foible intelligence. En plaignant les femmes & reconnoissant qu'elles ne sont point les maîtresses (*k*) d'empêcher les désordres qu'occasionnent ces frayeurs, nous sommes obligés de les avertir qu'elles devroient être plus circonspectes à éviter tout ce qui peut y donner lieu : peut-être sont-elles en droit d'attendre de la sagesse des Magistrats, & de leur zèle pour le bonheur de l'humanité, qu'ils pur-

(*i*) *Ergo subest hic aliquid quod cum Naturæ legibus nobis notis minimè convenit, neque tamen negari potest, nisi ab eo qui has leges omnes perfectè noverit....* Prælect. Academ. Boerhaav. T. v, part. 2. pag. 532.

(*k*) *Vis enim incognita est quæ à voluntate nequit produci aut probiberi, etiam mater vehementer conetur.* Boerhaav. ibid. p. 519.

gent les rues, les Places publiques & les Eglises, de quantité d'estropiés & autres objets difformes dont la vue inopinée est la source de ces désordres.

Nous ne parlerons ici que des envies ridicules. Quelque accréditée que soit l'opinion qu'ont adoptée presque toutes les femmes, que ces envies sont une espece d'ordre, d'instinct supérieur à leur volonté, qui les tyrannise malgré elles, & auquel elles ne peuvent se soustraire sans endommager leur fruit, nous osons les assurer que ces envies si opiniâtres ne sont que les fruits d'une imagination déreglée, un caprice, une fantaisie qui prend souvent sa source dans la mauvaise disposition de l'estomac, & tire toute sa force de la complaisance avec laquelle elles s'y arrêtent. Si nous examinons avec attention la naissance, les progrès, l'opiniâtreté & la bizarrerie de ces desirs déreglés, nous reconnoîtrons aisément qu'ils sont semblables en tout aux autres passions. Comme elles, foibles dans leur principe, ils s'insinuent

doucement dans leur imagination, la remuent, l'échauffent, ils cherchent à s'emparer du cœur. Si dan. ce premier instant la réflexion les écarte, ils se dissipent, & ne reviennent que foiblement faire une nouvelle tentative; mais si le cœur s'en laisse charmer, ils prennent en un instant un empire si tyrannique sur lui, qu'ils ne cessent de le tourmenter jusqu'à ce qu'ils soient satisfaits.

Nous avons connu plusieurs femmes qui, en garde contre ces mouvemens involontaires, se sont toujours fait une étude de les captiver. Une entr'autres très-respectable par sa piété & la candeur de ses mœurs, est convenue que pendant toute sa premiere grossesse elle en avoit été cruellement tourmentée; mais persuadée que ce n'étoit que des sensualités, elle s'est armée de courage pour les vaincre, elle en est venue à bout; & cette victoire l'en a totalement délivrée pour les autres qu'elle a eues depuis en assez grand nombre. D'autres moins attentives s'en étoient d'abord laissé

furprendre, & s'en font enfin rendu maîtreffes après beaucoup de peines & de violences effrayées par tout ce que l'on débite fur les mauvais effets de cette réfiftance, elles trembloient de voir leurs enfans en porter les marques ; mais elles ont eu la confolation de n'appercevoir fur eux aucune trace de leurs envies.

Qu'il vienne au monde des enfans couverts de tache, marqués de fignes différents, c'eft un fait inconteftable ; mais que ces enfans foient redevables de ces taches aux envies de leur mere, nous ofons prefque le nier, décidés par le raifonnement & l'obfervation.

Si les inquiétudes, les peines, la trifteffe que caufent ces appetits dépravés, en étoient la vraie caufe, toutes les fois qu'ils fe font fentir, l'enfant devroit en être marqué ; & par une conféquence contraire l'enfant ne devroit jamais en être marqué, fi fa mere n'avoit été tourmentée d'aucune envie. Cependant il eft très-commun de voir des enfans qui ne portent pas le moindre figne, quoique leurs meres aient été

vivement affectées de desirs ridicules, d'appetits dépravés ; & d'autres au contraire qui ont des signes bizarres, quoique leurs meres assurent n'avoir jamais eu aucune envie qui eût quelque rapport à ces signes.

Si c'est l'envie de la mere qui marque l'enfant, par quelle bizarrerie arrive-t-il que, tantôt il n'y a que la premiere envie qui marque, tantôt la premiere ne fait rien, mais l'impression est renversée à la seconde ou à la troisieme ? Qui est-ce qui arrête l'effet dans un temps, & qui est-ce qui le rend si prompt dans un autre ? Pourquoi cet effet se trouve-t-il sans ce que l'on regarde comme son unique & vraie cause ?

On voit très-souvent des enfans venir au monde avec une pellicule sur la tête, qui de nos jours est encore regardée comme un signe de bonheur, quoique ce ne soit qu'une portion de l'amnios qui se déchire au moment de l'accouchement, & reste attachée à la tête de l'enfant. On en voit d'autres qui naissent avec quatre doigts à une

main, & cinq à l'autre, d'autres ayant six doigts à chaque main : quelques-uns avoient le ventre ouvert; on en a vu sans levres, sans crâne & ayant le cerveau tout-à-fait découvert, &c. (*l*) Combien n'en a-t-on pas vu de monstrueux, ayant deux têtes sur un seul corps, ou deux corps avec une seule tête, sans que l'imagination y ait eu aucune part, sans envies du côté de la mere? Ces irrégularités sont des jeux de la Nature (*m*), ou l'effet d'un dérangement produit sur le corps de l'enfant encore renfermé dans le sein de sa mere, par quelque frottement, ou quelque percussion violente. Les taches, signes &

(*l*) *Prælect. Academ. ibid. p.* 526, &c.

(*m*) Nous entendons ici par jeux de la Nature une opération différente de celle que produisent les loix que nous reconnoissons présider à la formation & au développement de nos parties. Ces différences sont regardées par le vulgaire comme des défauts; mais le Philosophe instruit que la matiere reçoit telle forme qu'il plaît à son Ouvrier de lui donner, n'y voit qu'un arrangement de parties différent de celui qui est le plus commun; arrangement qui prouve la puissance de l'Ouvrier, par la variété de ses productions.

excroissances, ne pourroient elles pas aussi être un effet de la même cause, tout-à-fait indépendante des envies de la mere? Plusieurs exemples nous portent à le croire.

Dans le Journal de Médecine du mois d'Avril 1686, on lit l'histoire d'un enfant qui est venu à terme avec le derriere de la tête tout transparent, de sorte qu'on voyoit le cerveau au travers de la peau; il a vécu quatre ou cinq ans. Sa mere ne sçavoit point d'autre cause de cette transparence, sinon que passant par un lieu étroit elle s'étoit frotté le ventre contre quelque chose de fort dur. On y explique cette cause en supposant que le derriere de cette tête ayant été comprimé pendant qu'il étoit membraneux, demeura dans ce même état parce qu'il ne prit plus de nouriture.

Qu'il est fâcheux pour ceux qui attribuent tous ces effets à l'imagination, que la mere de cet enfant n'ait pas imaginé qu'elle avoit eu quelqu'envie, ou qu'elle avoit regardé avec complaisance quelque tête semblable! Mais, dira-t-on,

(& c'est-là le refuge ordinaire) il a pû fort bien se faire que cette femme ne se souvînt pas de ce qui l'avoit affecté pendant sa grossesse ; si elle ne s'en souvenoit pas, c'est une preuve qu'elle n'avoit pas été affectée bien vivement, & par conséquent que l'enfant n'auroit pas dû être marqué ; puisqu'il ne reçoit l'impression que des envies opiniâtres & des émotions violentes. En 1686 on ne reconnut pour cause de cet effet que la compression de l'enfant dans le sein de sa mere. L'explication en est assez naturelle. La compression peut détruire les petits vaisseaux qui portoient la nourriture à la peau & aux principes des os ; ces parties ne recevant plus de nourriture ne purent prendre d'accroissement, & le cerveau acquérant tous les jours une nouvelle grosseur, distendoit la peau, qui ayant conservé sa souplesse par l'humidité du lieu, devint plus mince & transparente à mesure qu'elle fut plus distendue. (*n*) Une compres-

(*n*) On trouve dans Ambroise Paré, pag. 661, la figure d'un enfant dont les mains

ſion ſemblable, ou plus forte dans un temps plus avancé, auroit pu occaſionner la rupture d'un vaiſſeau conſidérable. Le ſang extravaſé & imbibant les membranes, la peau & le tiſſu cellulaire, les auroit teint de ſa couleur, qui ſe conſervant & s'incorporant avec les fibres de ces parties, auroit formé une tache de vin, à-peu-près comme cela arrive dans les contuſions. Les autres liqueurs du corps de l'enfant ſorties de leurs vaiſſeaux par d'autres cauſes, & incorporées avec le tiſſu cellulaire ou la peau, produiront des taches d'une couleur différente : elles peuvent même former des excroiſſances bizarres ſur le corps de l'enfant, comme nous le voyons arriver tous les jours.

Parmi les exemples que nous pourrions

& les pieds étoient tortus pour avoir été trop preſſés au ventre de ſa mere. » Or quelquefois auſſi il advient par accident que » la matrice eſt aſſez ample naturellement ; » toutes fois la femme étant groſſe, pour » s'être tenue quaſi toujours aſſiſe pendant ſa groſſeſſe, & les mains croiſées, » ou s'être bandé & trop ſerré le ventre, fait » des enfans courbés, boſſus, contrefaits, » aucuns ayant les mains & les pieds tortus. »

pourrions citer de ces excroissances indépendantes de l'imagination de la mere, & bien dignes cependant par leur singularité de devoir leur naissance à une pareille cause; nous rapporterons l'histoire d'une petite fille de Waterson, nommée Anne Sackson. A l'âge de trois ans il lui sortit des cornes de plusieurs parties de son corps; la honte ayant obligé sa mere de la cacher aux yeux du Public, elle la nourrit en secret; mais son pere étant resté veuf, se déchargea de ce soin sur la Paroisse. Dans le temps où la relation fut envoyée à la Société Royale de Londres, elle avoit treize ou quatorze ans, & à peine cependant pouvoit-elle marcher. Elle étoit extraordinairement petite pour son âge, presque stupide, parlant d'une voix basse, & articulant mal ses paroles. Les cornes croissoient surtout aux jointures des membres, & elles étoient attachées à la peau comme des verruës, auxquelles elles ressembloient par leur base, l'autre extrémité étant plus dure & ressemblant à de la corne. Elle en avoit

une à l'extrémité de tous les doigts des pieds & des mains qui étoit longue de deux ou trois pouces, qui avoit une espece d'ongle à sa racine. Elle en avoit encore d'autres plus petites à toutes les jointures des doigts, & lorsque celles-ci tomboient, il en renaissoit d'autres à leur place. Elle avoit aussi au genou, au coude & généralement à toutes les jointures du corps autant de cornes, dont les plus remarquables étoient celles des coudes, qui étoient tournées & façonnées en forme de cornes de belier. Elle en avoit même aux fesses un grand nombre, mais l'habitude de s'asseoir les avoit rendu plates. Enfin elle en avoit aux aisselles, aux mammelles, auprès des deux oreilles; & cependant malgré une maladie si étrange elle dormoit & mangeoit bien, & s'acquittoit de toutes les fonctions naturelles comme une personne qui jouit d'une parfaite santé.

Si cette fille fût venue au monde avec ces infirmités, & que sa mere pendant sa grossesse eût examiné avec attention des beliers ou quel-

que tableau des métamorphoses d'Ovide, on n'eût pas manqué de rejetter sur son imagination la cause de ces excroissances singulieres : mais l'enfant n'en a été attaquée qu'à l'âge de trois ans. Nous ne prétendons pas en expliquer la naissance & la formation ; il nous suffit de remarquer que l'imagination de la mere n'y avoit aucune part, & que si notre corps est sujet à des irrégularités dans l'arangement, la nutrition & le développement de ses parties quand nous sommes hors du sein de notre mere, les causes qui les produiront peuvent également les produire quand nous y sommes encore renfermés.

Au reste, quoi qu'il en soit de la maniere dont ces taches & ces excroissances sont formées, il est certain que celles que l'on attribue aux envies, ne sont pas, au moins la plupart, une incommodité réelle pour l'enfant. Le plus grand mal qu'elles produisent, c'est l'inquiétude qu'elles donnent aux meres par les détours singuliers, les déguisements, les violences même qu'elles

se croient obligées de mettre en œuvre pour satisfaire leurs envies, à cause du ridicule & du mépris qui en est inséparable. Vivement occupées des moyens qu'elles pourront employer, desirant ardemment que l'on devine leurs desirs, pour n'avoir pas la honte de les manifester, outrées qu'on ne les prévienne pas; elles dédaignent & rejettent tout, même les mets qu'elles ont le plus aimé auparavant; elles n'ont de goût & d'appetit que pour celui qui fait l'objet de leur envie. L'enfant cependant ne reçoit aucune nouvelle nourriture, il ne prend point d'accroissement; la mere elle-même tombe dans une funeste langueur, qui l'affoiblit & lui cause souvent une maladie dangereuse.

Obtiennent-elles par surprise, ou parce qu'on les a prévenues, l'objet desiré, elles le dévorent avec une avidité que les peines qu'elles ont souffertes avant, rendent excusables, & elles n'y pensent plus.

Quelqu'absurde que soit leur fantaisie, quelqu'insipide & même quel-

que dégoûtant que soit l'objet qu'elles ont si ardemment desiré, il est vrai qu'elles en sont rarement incommodées; mais elles le sont certainement, & l'enfant encor plus, des inquiétudes, des dépits & des abstinences qui ont précédé la satisfaction. Nous avons vu une femme qui pendant toute sa grossesse avoit été en proie à des envies qui changeoient presque tous les jours d'objet; son mari, attentif à prévenir ses desirs, ne l'a jamais laissé desirer, que quand il lui étoit impossible d'arracher de sa bouche l'aveu de sa tristesse. Elle est enfin accouchée d'un enfant si foible & si maigre, qu'il est mort le jour même. Il y a sans doute plusieurs autres exemples semblables; nous citons celui-là parce que nous l'avons eu sous les yeux. L'état de tristesse, de langueur, où étoit continuellement la mere, qui ne mangeoit que quand elle avoit de quoi satisfaire ses envies, lui a ôté les moyens de fournir à son fruit une nourriture nécessaire. Il est donc plus que vraisemblable, nous pourrions dire très-certain, que

Dans quel sens les envies sont funestes aux enfans.

toutes ces envies qui ne tourmentent les femmes que parce qu'on leur a appris que c'étoit une chose invincible, & qu'en conséquence de cette persuasion elles ne font aucun effort pour les combattre, sont très-préjudiciables à l'enfant. D'ailleurs ce qu'elles ont desiré est quelquefois d'une nature si mauvaise qu'il seroit déraisonnable de le regarder comme une nourriture pour l'un & pour l'autre. Qui oseroit avancer, par exemple, que la laine, les araignées, &c. que l'on a vu manger à quelques-unes, leur aient fourni un suc capable de les nourrir.

Moyens de se délivrer de ces envies.

Puisque l'opiniâtreté des envies des femmes grosses est si dangereuse pour les enfans, que doivent-elles donc faire pour s'y soustraire? Nous l'avons déjà dit; ne point s'y livrer, les combattre dès le premier instant qu'elles se font sentir, à moins que l'objet n'en soit ni ridicule, ni pernicieux; & dans ce cas même nous pensons qu'elles feroient beaucoup plus sagement de ne s'y point abandonner du tout. Une envie satisfaite donne naissance à une

1°. Les combattre.

autre plus ſinguliere & plus extravagante : en chaſſant la premiere, on ſe fût délivré de cette ſeconde. Mais pour que les Dames puiſſent remporter cette victoire, il faut d'avance les perſuader qu'elles en ſont les maîtreſſes, & que ces envies ne ſont pas différentes des autres idées voluptueuſes, dont elles ont le courage de triompher, & qui deviendroient des paſſions violentes ſi elles s'en entretenoient avec autant de complaiſance que de leurs envies ; au lieu de leur répéter, comme on le fait tous les jours, de prendre garde que leur fruit ne ſoit marqué. Les craintes qu'on leur inſpire ſont très ſouvent l'aiguillon qui fait naître les envies, & le motif qui les détermine à s'en laiſſer maîtriſer ; car l'eſprit étant préoccupé, le cœur ſe laiſſe ſurprendre plus aiſément. Elles ſe délivreroient ainſi de beaucoup de peines, d'inquiétudes, qui rendent leur état de plus en plus déſagréable.

Mais préſentons-leur un ſecond remede non moins efficace, & qui eſt plus de notre reſſort. Nous avons

2°. Employer des remedes.

insinué plus haut que ces envies étoient souvent occasionnées par la mauvaise disposition de l'estomac. Les jeunes filles, en qui le flux menstruel a de la peine à paroître dans les premiers temps; & celles qui sont attaquées de pâles couleurs, éprouvent des appétits dépravés, absolument semblables par leur bizarrerie & leur opiniâtreté. Non seulement ces envies disparoissent dès que les regles commencent à couler, soit naturellement, soit hâtées par les bienfaits de l'Art, & dès que ces pâles couleurs sont dissipées; mais un doux vomitif, un purgatif, administrés à propos, les dissipent à l'instant. En effet, on a remarqué que l'imagination cessoit d'être travaillée dès que l'estomac étoit débarrassé des glaires ou de la pituite visqueuse, qui ne manque jamais de s'y trouver alors.

Les meres affligées de ce mal devroient donc, au lieu de s'y abandonner, avoir recours aux lumieres d'un Médecin qui reconnoissant, à l'aveu sincére qui lui sera fait des objets desirés, la nature de l'humeur viciée qui affecte l'estomac, y ap-

portera les remedes convenables.

Quoique notre dessein fût de n'entrer dans aucun détail sur la maniere dont cette maladie doit être traitée, les préceptes que donne à ce sujet Heister nous ont paru si lumineux, que nous avons cru obliger nos Lecteurs de les leur mettre sous les yeux. » Si les femmes tourmentées par un appétit dépravé, » desirent quelque objet terreux, » (comme de la craie, du plâtre) » c'est une preuve qu'il y a beaucoup » d'acides dans l'estomac, c'est pour- » quoi il faut leur donner des terreux, » mais les plus sûrs & les plus doux; » si au contraire elles desirent quel- » que acide, c'est un signe que l'esto- » mac est incommodé d'alkali, ou » d'une chaleur contre nature; ainsi » il faut leur conseiller & leur faire » prendre des acides, mais avec modé- » ration. Enfin si elles ne veulent que » des choses salées ou aromatiques, » on doit en conclure que l'estomac » est rempli de pituite; c'est pour- » quoi, après avoir fait précéder des » purgatifs doux & convenables, tels » que sont les pilules de *Beolier* &

» d'autres ſemblables, ou quelques » préparations de rhubarbe, ou bien » des eaux, des ſels amers laxatifs, » &c, ou même, ſuivant ces indica- » tions, un doux émétique ; on leur » fera prendre des ſels neutres, des » médicamens amers & aromatiques, » pour détruire ces crudités viſqueu- » ſes, preſcrivant en même temps le » régime exigé par l'eſpece d'incom- » modité (*o*). »

Nous ajouterons à ces préceptes de Heiſter, & toujours après ſa doctrine & celle de Boerhaave (*p*),

(*o*) *In appetitu depravato, ſi terrea appetunt, hoc acidum peccare in ventriculo indicat ; hinc terrea, attamen ſecuriora ſive blandiora, ſunt danda ; contrà ſi acida, alkali aut calor peccat, adeoque acida ipſis etiam modicè ſunt concedenda & ſuadenda. Denique ſi ſalſis aut aromaticis delectantur, pituitam in ventriculo abundare hæc ſignificant. Hinc præmiſſis lenibus & aptis purgantibus, qualia ſunt pilulæ Becherianæ aliaque ſimiles, vel rhabarbarina, vel aquæ aut ſalia amara laxantia, &c. vel etiam pro indicantium ratione, blando emetico, ſalia media, medicamenta amara & aromatica, ad cruditates has viſcidas deſtruendas ipſis ſunt exhibenda, obſervatâ ſimul aptâ victûs ratione.* Compend. Medicinæ Practicæ, pag. 384.

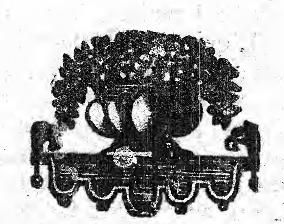
(*p*) *De morbis gravidarum.*

que ſouvent ces déſordres ſont joints & même occaſionnés par une pléthore, ſur-tout dans les tempéramens ſanguins. Il eſt à propos de faire, avant tout autre remède, une & quelquefois deux ſaignées.

N'ayant point entrepris de traiter des maladies des femmes groſſes, nous laiſſons aux Médecins ces détails de la curation, & les ordonnances. Un avis ſeulement que nous croyons ne devoir pas omettre pour le bien de la mere & de l'enfant, c'eſt que dans cet état il n'eſt point de maladie, ſi petite qu'elle paroiſſe d'abord, qui ne puiſſe devenir très-ſérieuſe ; les meres doivent donc, laiſſant là tous les diſcours, conſeils & recettes, au moins ſuperſtitieuſes & inutiles, des bonnes femmes, avoir recours à ceux qui par état ſe ſont conſacrés au pénible exercice de prévenir, ſoulager & guérir les infirmités auxquelles eſt condamnée la nature humaine.

En ſuivant ces conſeils, que le deſir ſeul d'alléger ces déſagrémens de leur groſſeſſe, & de pourvoir à la ſanté de leur fruit, nous

ſuggere, ſur le régime qui leur eſt plus convenable, leur habillement, leur prudence à ſe mettre à l'abri des variations de l'air, les ſoins qu'elles doivent prendre pour ſe délivrer des dégoûts, des envies & des autres incommodités qui les tourmentent, nous oſons nous flatter qu'elles reconnoîtront qu'il ne tenoit qu'à elles d'éviter un grand nombre d'accidens fâcheux.



CHAPITRE SECOND.

Des soins qu'exige l'enfant nouveau né.

ARTICLE PREMIER.

Etat de ses solides & de ses fluides.

L'ENFANT qui, dans les premiers jours de sa conception, égaloit à peine la grosseur d'un grain de millet, se développe peu à peu dans les premiers mois, & reçoit enfin un accroissement si prodigieux, qu'au bout de neuf, terme ordinaire de sa captivité, il pése douze livres & quelquefois quatorze; sa longueur est de vingt-un pouces. Il n'est redevable d'une augmentation si prompte, qu'à la bonté de la nourriture que lui fournit sa mere, & à sa situation au milieu d'une liqueur tiede, qui entretient ses membres dans une souplesse propre à faciliter leur développement. Sorti de sa prison, il perd ce dou-

ble avantage ; il eſt forcé de changer ſa maniere de vivre. L'air ſe précipite dans les poumons, qui jusqu'alors avoient été affaiſſés, il les diſtend & ouvre une route libre au ſang que le cœur y envoie. Les ſenſations commencent à lui faire éprouver des douleurs qui l'avertiſſent de ſes beſoins. Il ne reçoit plus cette nourriture que ſa mere lui faiſoit paſſer à chaque inſtant, & qui lui étoit d'autant plus ſalutaire, qu'elle étoit proportionnée à la foibleſſe de ſon corps. Sa bouche & ſon eſtomac ne faiſoient alors aucunes fonctions (q), & ce n'eſt plus que par leur moyen qu'il peut ſe nourrir.

L'expérience apprend que rien n'eſt plus pernicieux que le changement ſubit dans la maniere de vivre : les corps mêmes les plus robuſtes en reſſentent de funeſtes altérations. A quel danger eſt donc expoſé le corps délicat de l'enfant dans ce changement critique, & quelles précautions ne doit-on

(q) C'eſt au moins l'opinion la plus univerſellement reçue ; & la moins contraire aux obſervations.

pas prendre pour l'en préferver ?

Tout annonce l'extrême délicateſſe de ſes parties au moment de ſa naiſſance. L'épiderme qui revêt ſon corps eſt ſi mince, qu'il laiſſe appercevoir les vaiſſeaux ſans nombre qui forment le tiſſu de la peau, & lui donnent une couleur d'un rouge fort vif. Toutes les fibres ſont lâches, molles & œdémateuſes ; les membranes ont ſi peu de conſiſtance, que frottées l'une contre l'autre, ou preſſées entre les doigts, elles ſe déchirent très-aiſément. Ses muſcles ſont fort petits, foibles & hors d'état de ſoutenir & de mouvoir le corps. Non-ſeulement les os ſont auſſi très-petits, mais ils ont ſi peu de ſolidité & ils ſont ſi tendres, qu'il eſt facile de les plier, & de leur faire prendre telle figure que l'on veut. Leurs extrémimités, qu'on appelle en général *Apophyſes*, ne ſont alors que des épiphyſes molles & cartilagineuſes. Si on compare la tête d'un enfant avec la tête d'un adulte, on reconnoîtra que dans le premier elle eſt beaucoup plus groſſe proportionnellement au reſte du

corps. En effet, la proportion de sa tête au reste de son corps est égale à celle de 1 à 3, au lieu que dans un adulte elle est égale à celle de 1 à 8. Le cerveau n'est pas entierement recouvert par les os du crâne; mais il y a à la partie supérieure un espace qui a la figure d'un losange, & qui n'est fermé que par une membrane : cette ouverture s'appelle *la Fontanelle.* Dans quelques enfans on distingue aisément un mouvement de palpitation en cette partie; & dans tous on peut y sentir le battement des arteres du cerveau.

Les parties glanduleuses sont beaucoup plus grosses dans l'enfant qui vient de naître, que quelques mois après sa naissance : le foie & le pancréas très-distendus, occupent une grande partie du bas-ventre; les glandes mézentériques sont gonflées. La partie supérieure de la poitrine contient une glande qu'on nomme le *Thymus*, fort grosse alors, qui diminue de jour en jour, & qui disparoît enfin dans l'adulte. Les mammelles, soit que l'enfant soit un garçon, soit que ce soit une

fille, sont tendues, élevées, & remplies d'une liqueur blanchâtre, semblable au lait qui se porte aux mammelles de la mere les premiers jours de son accouchement.

Les glandes de la membrane qui tapisse les cavités du nez, sont remplies d'une humeur visqueuse, que l'enfant rejette en abondance les premiers jours, soit par le nez, soit par la bouche; celle-ci est continuellement arrosée de la salive qu'y versent les parotides, les maxillaires & les autres glandes salivaires. Puisque la sécrétion est si abondante dans les glandes que nous appercevons, ne pouvons-nous pas légitimement présumer qu'elle est égale dans celles qui nous sont cachées? Oui sans doute, & Boheraave nous apprend (r) que si on ouvre un enfant mort au moment de sa naissance, ou quelques instans après, on trouve son estomac tapissé d'une humeur visqueuse, assez ressemblante à du blanc d'œuf. Une humeur semblable, mais plus épaisse & noirâtre,

(r) *Prælectiones Academicæ*, T. V, *part*. 2, *pag*. 535.

tapisse une partie du canal intestinal. La vessie fort dilatée contient beaucoup d'urine sans aucune âcreté, douce & aqueuse. Ces qualités, que l'on a remarquées dans l'urine des enfans nouveaux-nés, lui sont communes avec toutes les autres liqueurs que les glandes ont séparées jusqu'alors, car la bile même est rougeâtre, visqueuse, sans aucune amertume, & par conséquent sans force.

La foiblesse des solides, & la viscosité contre nature des fluides, ne sont pas les seuls objets qui méritent notre attention. Les maux auxquels cet état des solides & des fluides expose l'enfant, sont très-grands, mais ils ne se font appercevoir que lentement, au lieu que ceux auxquels la sensibilité extrême des fibres les expose, se font sentir & plus promptement & plus violemment.

Les premieres parties bien formées qu'on a découvertes par les observations microscopiques, faites sur les poulets contenus dans l'œuf, & sur les fœtus sortis de la matrice les premiers jours de la conception, sont le cerveau & la moële de l'épine, dont

les filets nerveux s'étendent & forment petit à petit les viſceres & tous les membres. Cette expoſition des nerfs dans toutes les parties du corps donne lieu à Boerhaave de conclure qu'il n'eſt pas hors de vraiſemblance de croire que toutes les parties ſolides du corps ſont formées primordialement des nerfs. La nourriture s'inſinue entre les élémens de ces premiers filamens preſque imperceptibles, les étend, diminue leur proportion à l'égard du reſte du corps ; ce qui eſt cauſe que la ſenſibilité eſt beaucoup moindre dans les enfans à meſure qu'ils s'éloignent du jour de leur naiſſance.

La moindre irritation produite dans ces filets nerveux, doit porter le trouble dans une machine auſſi délicate, & dont toutes les parties ont un rapport très-intime, & une correſpondance très-étroite, déſignée & connue ſous le nom de *ſympathie*. N'eſt-ce pas pour mettre l'enfant à l'abri de ces irritations dangereuſes, que l'Auteur de la Nature n'a pour ainſi dire qu'ébauché les organes de la vue, de l'ouie

& de l'odorat ? L'humeur aqueuse de l'œil est trouble, opaque ; la cornée est très-épaisse, ridée : cette disposition empêche que les rayons lumineux, trop vifs pour les fibres délicates de l'enfant, ne tombent sur la rétine, & n'y fassent des impressions nuisibles. Les nouveaux nés ne sont aveugles qu'afin de laisser à l'œil le temps de prendre la figure & la force nécessaires pour bien voir. Ce qui arrive environ un mois après leur naissance.

On ne trouve en eux aucun conduit auditif externe ; (*s*) la membrane du tambour fort lâche & épaisse, est au niveau des os pierreux. Par cette structure le nombre des rayons sonores, qui viendront tomber dessus, sera moins grand ; & leur action amortie par la mollesse de la membrane, sera beaucoup moins vive.

(*s*) *In homine modò nato vix ullus meatus auditorius est, sed in loco meatûs, membrana fungosa, crassissima, tympani meningem obducit, ne tenerrimum cerebum à sono lædatur, uti in oculo humor aquæus puerorum modò natorum ideò turbidus factus est, ne à nimiâ luce convellantur. Prælect. Academica*, T. *VI*. p. 239.

Le mucus ou l'humeur visqueuse qui tapisse la membrane de Schneéder, n'empêche-t-elle pas que les particules odorantes que l'air apporte dans le nez, ne picotent & n'irritent cette membrane ? La trachée-artere & les bronches sont enduites d'une humeur semblable, pour empêcher que le contact de l'air qui s'y précipite, & des parties qu'il y transporte, ne cause une irritation douloureuse sur les fibres de ces conduits & de tout le poumon.

La bonté & la sagesse du Créateur, dans la disposition des organes & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né, sont une leçon frappante, qui nous avertit que nous ne pouvons prendre trop de précautions pour les défendre de tout ce qui peut troubler la structure & la disposition naturelle de leurs solides, y exciter des mouvemens violens, capables d'en détruire l'harmonie & l'ordonnance, & de donner la mort à l'enfant. Dans cette vue, examinons d'abord les premiers soins qu'exige l'enfant après sa naissance.

ARTICLE II.

Ce qu'on doit faire à l'Enfant le premier jour de sa naissance.

Ligature du cordon ombilical.

Quoique l'Accoucheur ou la Sage-Femme aient apporté toute l'attention & toute l'adresse que requiert leur art, dans l'arrangement du cordon ombilical, il arrive quelquefois que les vaisseaux qui forment ce cordon, trop gonflés dans le moment de l'opération, diminuent de grosseur quelque temps après : la ligature alors devient trop lâche, & le sang peut sortir : malheureusement il y a plus d'un exemple d'enfans morts de cet accident. Il est donc de la derniere conséquence de recommander aux Gardes & aux Nourrices de regarder de temps en temps si le sang ne s'écoule point de ces vaisseaux malgré la ligature. Si ce malheur arrivoit, il faudroit sur le champ faire une autre ligature; & comme il est souvent difficile d'avoir à l'heure même un Accoucheur ou une Sage-Femme, il fe

oit à propos que celui ou celle qui délivré l'Accouchée, montrât à la arde ou à la Nourrice comment ette ligature doit être faite, afin ue dans un cas pressant elle pût faire elle-même.

L'enfant apporte en naissant plusieurs excrémens dont les uns sont u dedans de son corps, comme urine contenue dans la vessie, *le meconium* dans les intestins, une ituite visqueuse dans l'estomac, & ne humeur gluante & blanchâtre u dehors, qui quelquefois est si tenace, surtout dans les jointures & les plis, qu'on a beaucoup de peine à l'enlever. Ces excrémens seroient nuisibles à l'enfant, si on négligeoit de l'en délivrer.

Nettoiement des enfans.

Pour enlever cette crasse blanchâtre collée à la peau, on a parmi nous la sage précaution de laver tout le corps de l'enfant avec du vin tiéde. Dans quelques Provinces on lave le tronc & les extrémités avec de l'eau dans laquelle on a fait bouillir quelques aromates, & la tête avec du vin chaud. Quand cet excrément est si tenace qu'on a peine

à le détacher, il faut se servir d' peu de beurre frais (*t*) que l'on f fondre dans du vin chaud, ou l'huile d'amandes douces. Dans qu ques Provinces on se sert d'eau pu mais elle n'est pas assez active p dissoudre cette espece de *gluten*.

Les Voyageurs rapportent quel Negresses lavent à plusieurs repri leurs enfans nouveaux-nés da de l'eau froide ; les Lapones l couchent dans de la neige, & l y laissent fort long-temps ; apr quoi elles les trempent dans un ba chaud. Ces Peuples croient par l procurer à leurs enfans une constit tion plus robuste. Accoutumés regarder comme excellent tout c qui est éloigné de nous, nous at tribuons aussi à ces bains froids l force de ces Peuples, la bonté d leur tempérament. Nous avon même entendu plusieurs personne souhaiter qu'on adoptât parmi nou

(*t*) Le beurre & l'huile ont la propriété de dissoudre les matieres grasses & visqueu ses, & de les détacher des parties auxquelle elles étoient adhérentes. L'Ouvrier qui emploie le goudron, se décrasse les main avec de l'huile & du beurre.

leurs usages à ce sujet. Ce souhait est louable sans doute par la pureté de son motif, mais nous osons assurer que l'exécution en seroit très-pernicieuse. Le traitement que l'on doit faire non-seulement aux enfans, mais à tous les hommes, doit être proportionné à la nature de leur constitution premiere, à la température du climat où ils se trouvent, & aux nourritures qu'il leur est permis de prendre : ce principe est incontestable ; faisons-en l'application.

Qui oseroit assurer que la constitution de nos enfans est aussi robuste que celle des enfans Negres & Lapons ? Les enfans ne doivent-ils pas, au moins presque tous, leur constitution aux auteurs de leurs jours, à la maniere dont la mere s'est nourrie pendant sa grossesse ? La différence entre nos Paysannes & nos Dames de condition est énorme : que sera-ce donc si on les compare avec les femmes Negresses & Lapones ? Quelle disproportion entre la force de ces dernieres, la mollesse & la foiblesse des premieres ! Elle influe beaucoup sur la

conſtitution des enfans, rend les uns capables de ſoutenir des traitemens qui ſeroient mortels pour les autres. Les impreſſions de l'air ſont ſi puiſſantes ſur notre corps, le froid & le chaud y produiſent des changemens ſi grands, que l'homme né ſous la zone torride, & celui qui a été élevé dans les régions polaires, ſont d'une conſtitution toute différente. Croit-on que nos enfans digéreroient la même nourriture que l'on donne aux enfans Negres? Que diroit même un Bourgeois, s'il voyoit ſon enfant manger tout ce que mangent les enfans de nos Payſans, qui ne s'en portent pas moins bien, s'il le voyoit, comme eux, courir dans le milieu de la rue revêtu d'une ſimple chemiſe, ſouvent nuds pieds & dans un temps froid? Ne croiroi-t-il pas que ſon enfant, incapable de digérer une telle nourriture, de ſoutenir un exercice ſi violent & un air ſi froid, va mourir, ou du moins être très-dangereuſement malade? Il eſt conſtant que la conſtitution, non-ſeulement des enfans, mais même des hommes faits, varie

suivant la différente température du climat qu'ils habitent. Dans les régions où le ciel est toujours serein, & les saisons égales & constantes, les hommes sont mieux faits, & d'un tempérament plus robuste ; mais dans les Pays où les saisons varient, où l'irrégularité du chaud, du froid, du temps serein & humide, est la plus grande, les tempéramens ne sont pas moins différens que la forme du corps & la figure du visage. On ne peut donc rien conclure des enfans Negres & Lapons pour les nôtres, ni même de l'enfant d'une Paysanne à celui d'une Bourgeoise.

D'ailleurs, le but que l'on se propose en lavant les enfans, est de nettoyer leur corps : or rien de plus propre à cet effet que le vin chaud, ou l'eau aromatisée. Cette liqueur emportera l'excrément, fortifiera les fibres de la peau, leur donnera plus de ressort ; l'humidité qui rendoit ces fibres gonflées & comme œdémateuses, se dissipera plus aisément, la circulation sera plus vive.

Il est même très-probable que la vertu du vin ne se fait pas seulement

sentir à la peau; la partie la plus spiritueuse s'introduit dans les vaisseaux absorbans, passe jusqu'au cœur & au cerveau, & ranime l'enfant qui a beaucoup souffert au moment de sa naissance, & qui a besoin de ce restaurant.

L'eau froide n'a pas la même vertu que le vin. Elle n'enlevera que difficilement l'humeur visqueuse de la peau; sa qualité froide produira une constriction subite dans les fibres, sans les fortifier; la transpiration si utile & si nécessaire aux nouveaux-nés sera arrêtée, ou du moins diminuée; ce qui ne leur sera que funeste.

Conservons donc l'usage où nous sommes de les laver avec du vin chaud seulement, ou dans lequel on aura fait fondre un peu de beurre frais. Que la personne chargée de cette fonction ait l'attention de n'en point laisser tomber dans les yeux; la partie acide du vin y produiroit une inflammation & une douleur vive: il faut nettoyer les yeux, ou avec de la salive, pourvu que la personne qui la fournit soit saine, ou avec de l'eau tiede, ou même seu-

lement avec un linge ſec & doux.

Hoffman (*u*) recommande cette maniere de les laver, ſpécialement pour ceux qui ſont très-foibles; ce que l'on reconnoît lorſqu'ils ne pouſſent que des cris à demi-formés, que leur reſpiration eſt petite & difficile, qu'ils ont le corps maigre & ſans force. Si la mere eſt d'une conſtitution foible, délicate & maladive; ſi pendant ſa groſſeſſe elle a été tourmentée d'inquiétudes, de chagrins; ſi elle n'a pris que peu, ou de mauvaiſes nourritures; ſi elle a eu un accouchement laborieux, pendant lequel l'enfant aura beaucoup ſouffert; enfin ſi l'enfant n'eſt point né à terme, il faut alors, outre le vin chaud, lui frotter la poitrine, l'épine du dos & la tête avec quelques eaux analeptiques, comme de l'eau de Méliſſe ſimple.

Nous croyons qu'il ne faudroit pas ſe contenter de laver les enfans une ou deux fois, comme on le fait parmi nous; mais qu'il ſeroit très-avantageux de les laver de temps en temps, comme faiſoient les An-

(*u*) T. 3. p. 472.

ciens. Non-seulement cela les entretiendroit dans une plus grande propreté, mais ils en deviendroient plus forts & plus robustes. Il suffiroit d'employer pour cela de l'eau un peu tiéde simple, ou dans laquelle on aura fait bouillir une petite poignée d'aromats, comme du thym, de la menthe.

Expulsion du méconium & des autres excrémens.

Quant aux excrémens qui sont au dedans du corps, la nature elle-même travaillera à s'en délivrer; on doit seulement se proposer de seconder ses efforts. A chaque inspiration la poitrine se dilate, le diaphragme presse l'estomac & les intestins, & pousse en dehors les muscles du bas-ventre. Ces muscles réagissant par leur ressort & leur action naturelle, repoussent & compriment en différens sens l'estomac & les intestins. Ces compressions alternatives répetées à chaque instant, détachent les humeurs glaireuses de l'estomac, le méconium des intestins, excite le mouvement péristalique de tout le canal, qui se décharge enfin de ces excrémens. Si l'enfant ne les rend pas le premier jour, nous devons

employer les moyens propres à en faciliter l'excrétion ; quelques médicamens doux, comme le syrop de roses, de capillaire, avec de l'huile d'amandes douces tirée sans feu, ou le syrop de chicorée composé avec de la rhubarbe : car croupissant plus long-temps dans le ventre, ils deviendroient aigres, irriteroient le genre nerveux, fort délicat dans des sujets si tendres, causeroient des tranchées, des convulsions, capables d'arracher la vie à ces infortunés au moment qu'ils commenceroient à en jouir. On reconnoît que le méconium est sorti, quand les excrémens ne sont plus noirs, mais blanchâtres : cette derniere couleur indique que l'enfant ne rend plus que la partie la plus grossiere du lait.

Quoique plusieurs Auteurs recommandent expressément de ne point donner à tetter à l'enfant avant qu'il ait rendu tout le méconium, il paroît par ce que je viens de dire qu'il n'est possible de s'en assurer, qu'après qu'il a pris un peu de nourriture. La précaution sage & indis-

pensable qu'il faut prendre, c'est d'attendre dix ou douze heures au moins après leur naissance (*x*); alors on pourra leur donner à tetter, pourvu néanmoins qu'ils soient déjà nettoyés d'une partie de cet excrément & de la pituite glaireuse qui tapisse l'estomac, l'œsophage & la bouche même; car il est constant que le lait mêlé avec ces liqueurs se coaguleroit avec ces liqueurs, & sa décomposition seroit une véritable indigestion.

Pour aider & hâter l'évacuation de cette pituite visqueuse, on a coutume de donner à l'enfant un peu de vin tiéde avec du sucre. Cette liqueur divise, incise les glaires, les détache des parois, les rend plus coulantes. L'enfant quelque temps après en rejette par la bouche une partie, sur-tout celles qui étoient amassées dans l'œsophage. Si celles de l'estomac ne sortent point par la bouche, elles sortent avec le méconium. On doit alors avoir soin de coucher l'enfant sur le côté, afin que l'inclinaison de sa bouche favo-

(*x*) V. Chap. 7.

rise l'écoulement ; sans cela il feroit à craindre que dans le moment de l'inspiration il n'en tombât une partie dans la trachée-artere, ce qui pourroit le suffoquer.

Les glaires abondantes que l'enfant rejette alors viennent aussi des glandes salivaires, où la salive ayant séjourné long-temps, s'étoit épaissie. Le vin chaud & le sucre piquotant un peu ces glandes & les parties voisines, occasionnent leur dégorgement, & les mettent en état de séparer du sang une nouvelle salive plus pure, & telle qu'elle doit être pour commencer une bonne digestion. De plus, ce vin est un cordial qui fortifie les fibres de l'estomac, & les dispose à digérer la nourriture que doit prendre l'enfant.

Ordinairement dès que l'enfant est approché du feu, la chaleur, de quelque maniere qu'elle agisse sur la vessie, en provoque l'évacuation. Si cela n'arrivoit pas, la femme chargée d'arranger l'enfant lui frottera & lui pressera doucement le ventre avec sa main, en allant de

haut en bas, & le long de la partie intérieure des cu[illegible]es. Au cas que ces moyens ne réussissent pas, il faudra appeller un Chirurgien, & faire visiter l'enfant, afin qu'il voie s'il n'y a point quel[illegible]que vice de conformation. Si toutes les parties sont bien conformées, on appliquera un cataplasme de lait, de mie de pain & d'oignons bien cuits sur l'hypogastre : on pourra même faire avaler à l'enfan[illegible] une cuillerée de jus d'oignons ; nous en avons vu de très-bons effets.

ARTICLE III.

De la mani[illegible] l'emmaillotter les Enfans.

Nous supplions les Lecteurs de faire une attention part[illegible]uliere à cet objet. Si les préjugés leur ont fait regarder cette partie du traitement des enfans comme peu essentielle, & devant être entierement abandonnée aux Nourrices, nous espérons que frappés de l'importance & de la solidité des principes établis dans cet

Article, ils reconnoîtront leur erreur, & se hâteront de la réparer : les moyens en sont très faciles. Tâchons d'abord de faire sentir les inconvéniens de la méthode ordinaire.

Après avoir nettoyé l'enfant des immondices externes qu'il a apportées du sein de sa mere, & affermi la ligature de l'ombilic, on lui met de petits morceaux de linge fort doux sous les aisselles, & sous les parties naturelles, si c'est un garçon. On l'étend ensuite sur ses langes, composés ordinairement de deux especes de serviettes, (la premiere plus fine, & la seconde d'une toile plus grosse), & d'une petite couverture de laine, ou d'une étoffe équivalente. On a soin aussi de mettre sous ses reins & entre ses jambes des linges, que vulgairement on appelle *couches*, destinés à recevoir les excrémens. C'est dans ces langes que l'enfant doit être comme enseveli; on étend ses petits bras à côté de son corps, que l'on recouvre de ces trois enveloppes, croisées les unes après les autres sur la poitrine Méthode ordinaire.

& fur le ventre. Quelques Nourrices les ferrent le plus fort qu'il leur eft poffible ; elles approchent les petites jambes de l'enfant l'une de l'autre dans une fituation parallele, & les enferment étroitement dans les langes, dont elles replient la partie inférieure & excédente auffi haut que fa longueur peut le permettre. Ils font donc ainfi embraffés doublement de tous cotés, & affujettis dans la fituation la plus génante. Les enveloppes, quoique bien arrêtees avec des épingles, ne font pas encore affez fortes au gré des Nourrices ; dans la crainte que les enfans ne les rompent, elles les fortifient d'une bande de gros linge, large de quatre doigts, & qui, au moins cinq ou fix fois plus longue que le corps de l'enfant, le ferre étroitement depuis la plante des pieds jufqu'aux épaules. Au bout d'un mois ou fix femaines, on leur met une petite chemife & une efpece de petite camifole, dont l'ouverture eft par derriere, & qui ne defcend que jufques au deffous de la poitrine. Alors on leur laiffe les bras libres

pendant le jour, & on ne les enferme dans le maillot que pendant la nuit, & quand ils sont plus forts on ne leur gêne plus les bras.

Quelques Nourrices, avant que de coëffer l'enfant, ont la précaution sage de couvrir la fontanelle avec un linge plié en quatre, qui est assujetti par le béguin. A ce béguin pend une courroie, ou bride, que l'on fait passer par-dessous le menton de l'enfant, & que l'on attache de l'autre côté, pour tenir le béguin dans une situation ferme. On met par-dessus un bonnet de coton, que couvre une autre coëffure, destinée plus à l'ornement qu'à l'utilité. Le tour, dans les premiers jours, est recouvert d'une têtiere qui s'attache au maillot de chaque côté au haut des épaules, & qui retient la tête des enfans dans une situation droite & toujours la même.

Voilà ce que pratiquent presque toutes les Nourrices, au moins celles qui se piquent de bien arranger leurs enfans. Quel appareil! Que de liens & d'entraves! A peine sortis de leur prison, nous les resser- Dangers de cette méthode.

tons dans un esclavage mille fois plus dur que le premier. Ce seroit peu néamoins que de leur ôter dans ces premiers temps le mouvement libre des parties de leur corps, si la gêne où nous les tenons n'influoit point pour l'avenir sur la liberté des mouvemens & la bonne conformation de ces mêmes parties : l'expérience journaliere justifie nos soupçons à cet égard.

Combien voyons-nous d'enfans revenir de Nourrice tout contrefaits, quoique nés de parens très-bien conformes? Combien de peres affligés de voir l'héritier d'un grand nom, tortu, bossu, ou hors d'état d'être présenté dans le monde par la figure bizarre de ses jambes? Quelle est la source de ces difformités, survenues pendant que l'enfant étoit entre les mains de sa Nourrice? Plusieurs Auteurs très-célebres les ont attribuées à la mauvaise constitution des peres & meres, à un virus vénérien, qui ayant dégénéré, contribue à produire le rachitis. Cette cause peut influer sur quelques-uns, mais il ne seroit pas rai-

fonnable de croire qu'elle influe fur tous. Nous connoiffons des enfans très-défigurés, & dont les peres & meres très-fains ne peuvent être foupçonnés d'une maladie fembla-ble. La conftitution des peres & meres, la difpofition au rachitis, le rachitis même ne font pas les feu-les caufes de la difformité des en-fans. Pourquoi aller chercher dans une maladie très-rare la caufe d'un accident très-commun ? Pour peu qu'on veuille faire attention à la maniere dont on arrange les enfans dans leurs langes, nous ne doutons point qu'on ne regarde cet affem-blage de liens qui les gênent, com-me la caufe de ces infirmités.

En effet, rappellons-nous que rien n'eft plus tendre & plus délicat que le corps d'un enfant, que fes os mêmes fort mous font fufceptibles de changer de figure, de direction, fi on les comprime un peu forte-ment. Seroit il donc étonnant que le peu de foin de la Nourrice à en bien arranger les membres, joint à la violence avec laquelle on les ferre, leur fît prendre une mauvaife

tournure? Quand même la Nourrice apporteroit tous ses soins à disposer les jambes & les autres parties dans la situation la plus naturelle, nous soutenons que la forte compression des langes & des bandes peut être très-nuisible à l'enfant, & pour le présent, & pour l'avenir.

10. Quoique les parties du corps dans un adulte soient beaucoup plus solides que dans un enfant, il n'en est point cependant qui ne ressente un mal-aise, une gêne, quand il est trop serré dans ses habits. Plusieurs Médecins ont déja montré avec la plus grande évidence combien la malheureuse coutume de faire porter des corps aux enfans, & aux jeunes demoiselles, peut leur être pernicieuse. Les liens dont on serre les enfans ne doivent-ils pas produire sur leur tendre machine des effets plus sensibles & plus dangereux? Les vaisseaux qui se distribuent à la peau & aux muscles, rétrecis, écrasés par cette forte compression, ne peuvent recevoir qu'une très-petite quantité de sang: & ce

qu'ils en reçoivent ne coule que difficilement. Or quand la circulation eſt diminuée ou retardée dans les parties extérieures, elle eſt plus vive, plus abondante dans les intérieures. Ce ſang doit donc ſe porter plus rapidement & en plus grande quantité aux viſceres du bas-ventre, aux poumons & à la tête. Il n'y a perſonne, pour peu qu'elle ſoit inſtruite de l'économie animale, qui ne ſente combien cette inégalité de circulation peut produire de maux très-funeſtes; il nous ſuffira d'en faire remarquer quelques-uns des plus légers.

Les Nourrices obſervent que les enfans urinent beaucoup dans les premiers temps, que leur nez coule ſans ceſſe, & que leurs glandes parotides & maxillaires ſe gonflent; il ſe forme une eſpece de gale à leur tête, ce qu'elles appellent *la gourme des enfans*. Ces excrétions abondantes & contre nature ſont certainement un effet & une ſuite de la compreſſion de la peau dans le maillot; car cette forte compreſſion doit reſſerrer & fermer les ori-

fices des petits vaisseaux excrétoires; l'insensible transpiration, si nécessaire à la santé, est arrêtée. Or toutes les fois que cette excrétion est supprimée ou diminuée, les autres augmentent à proportion; & par une suite de cette vérité, confirmée tous les jours par l'expérience, l'humeur qui auroit dû sortir par les pores de la peau, se porte aux reins, & augmente la quantité de l'urine. La même surabondance d'humeurs augmente le *mucus* du nez, gonfle les glandes de la tête; & comme cette partie n'est pas aussi comprimée que le reste du corps, l'humeur s'y amasse en si grande quantité, que ne pouvant se faire jour à travers les vaisseaux excrétoires, elle s'épaissit, & forme cette espece de gale que nous regardons comme une maladie. On voit par ce court détail combien est dangereuse la forte compression, non-seulement pour les parties extérieures, mais encore pour les intérieures.

2°. Entre toutes les parties intérieures, celle qui mérite le plus d'attention est la poitrine, puis-

qu'elle contient des viſceres abſolument eſſentiels à la vie. Il y a des Nourrices qui ſerrent ſi fort les langes ſur cette partie, qu'à peine l'enfant peut-il reſpirer; mais quand même cette compreſſion ne ſeroit pas auſſi exceſſive, n'eſt-il pas évident que la plus foible même ne peut qu'être nuiſible, en empêchant l'élévement de la poitrine au moment de l'inſpiration? (Elévation qui néanmoins devroit être plus grande que quand l'enfant eſt délivré de ſon maillot, puiſque le bas-ventre étant comprimé & retenu par les langes, ne permet point au diaphragme d'y deſcendre; ainſi toute l'action de l'air trouvant un point d'appui dans la réſiſtance du diaphragme, devroit ſe porter ſur les côtes & les élever davantage, pour fournir l'eſpace néceſſaire à la diſtenſion des véſicules pulmonaires). Mais les côtes ſont elles-mêmes retenues par la conſtriction de la bande & des langes. L'air entre donc dans le poumon en moindre quantité: les véſicules pulmonaires ſont moins diſtendues, & par conſéquent le ſang contenu dans les

petits vaisseaux du poumon moins travaillé, moins perfectionné. La nourriture & l'accroissement de l'enfant dépendent du changement & du dégré de perfection que le sang reçoit dans le poumon ; ne nous étonnons donc plus si la plupart des enfans profitent si peu dans les premiers temps de leur éducation, puisque c'est dans ces premiers temps que les liens dont on les enveloppe s'opposent à leur accroissement.

3°. Mais quand même cet accroissement se feroit, la mauvaise préparation du chyle ne peut fournir qu'un mauvais suc nourricier, source de plusieurs maladies.

4°. L'inégalité de pression que souffrent les parties, doit être regardée comme une des causes de leur difformité. Il suffit d'avoir vu une fois emmaillotter des enfans, pour reconnoître qu'il y a des parties beaucoup plus serrées que les autres : telles sont, par exemple, celles où la Nourrice attache les épingles. C'est un principe constant que les liqueurs se portent en plus grande abondance là où la pression

eſt moindre. Le ſang & les humeurs vont donc s'amaſſer dans ces endroits moins comprimés, y produire des gonflemens, des tumeurs & des nodoſités, qui durciſſent peu à peu & défigurent l'enfant. » La conſtric» tion trop forte de la poitrine par les » langes, dit Hoffman, rend les en» fans boſſus, atrophiés, les fait vo» mir, & leur occaſionne ſouvent des » deſcentes « (y). Ne pourroit-on pas auſſi attribuer à cette forte compreſſion la reſpiration courte & gênée que l'on remarque dans certaines perſonnes, qui ont d'ailleurs la poitrine très-bien conſtituée? La néceſſité de reſpirer plus ſouvent, à cauſe de la petite quantité d'air qui entroit à chaque fois dans la poitrine, ſera paſſée en habitude : une habitude contraire, comme lorſqu'on apprend la muſique, & qu'on eſt obligé de filer lentement ſa voix, peut corriger ce défaut; mais ſans cela on conſerve toute ſa vie cette

(y) *Ex nimia pectoris per faſciam conſtrictione, gibbi fiunt, & tabem incurrunt, vel ſaltem vomunt & hernioſi evadunt.* Frederic. Hoffm. T. III. p. 473.

difficulté dans la respiration.

5°. Quand l'enfant commence à se soutenir sur ses jambes, il porte toujours ses pieds en dedans ; ses genoux frottent l'un contre l'autre, & plusieurs conservent long-temps cette tournure disgracieuse. Cette position des jambes n'est certainement point naturelle ; car tous ceux qui ont vu accommoder des enfans les premiers jours de leur naissance, sçavent qu'alors ils tournent volontiers leurs pieds en dehors. D'où vient donc cette position contre nature ? Il est aisé d'en appercevoir la cause dans le soin dangereux que prennent les Nourrices, en emmaillottant leurs enfans, d'approcher & de serrer étroitement leurs petites jambes l'une contre l'autre : les ligamens très-souples se prêtent à cette situation gênée ; & comme ils prennent tous les jours de nouvelles forces, ils contractent tellement cette tournure, qu'il faut ensuite beaucoup de soins & de peines pour la leur faire perdre : souvent même on n'y parvient pas.

6°. L'enfant extrêmement gêné

dans ses entraves, fait effort pour s'en délivrer ; il retire ses jambes avec toute la force dont il est capable. Les muscles fléchisseurs & extenseurs agissent tour à tour, se tendent pour mouvoir l'os sur son articulation ; mais les liens empêchent le mouvement de la jambe, sans empêcher le gonflement des muscles. La jambe, sans pouvoir ni se fléchir ni s'étendre, sera donc fortement tirée vers son articulation avec la cuisse, qui lui servira alors de point d'appui. Dans ce cas n'y a-t-il pas lieu de craindre que les extrémités des os, qui, molles à cet âge & purement cartilagineuses, forment les jointures, ne soient applaties, écrasées par cette action ? Ce qui ne peut arriver que les parties arrangées par l'Ouvrier de toute la machine, pour se mouvoir aisément les unes sur les autres, ne perdent cette facilité par le changement de leur figure, ne se gonflent & ne produisent des grosseurs. Les efforts que fait alors l'enfant pour se procurer la liberté sont une des principales causes des entorses, de la courbure ou de l'in-

clinaiſon difforme de ſes jambes. L'expérience nous apprend que ces accidens ſont produits en très-peu de temps, par les mouvemens convulſifs qu'occaſionne la douleur des dents. Pourquoi des efforts non moins violens, continués pendant pluſieurs heures, répetés tous les jours, ne produiroient-ils pas les mêmes effets? Qui oſeroit même aſſurer que la violente conſtriction des enfa' ^dans le maillot, ne produit pas les convulſions qui attaquent & font périr quelquefois les enfans, ſans qu'on puiſſe ſoupçonner que la cauſe vienne, ni des dents, ni des vers, ni d'indigeſtion? Nous en avons vu en qui les convulſions diminuoient de violence, & ceſſoient même tout à fait, au moment où on les délivroit de leur maillot.

7°. Croit-on que les enfans, dont la peau eſt ſi délicate, ne ſont pas incommodés par l'acrimonie de leurs excrémens, dans leſquels ils croupiſſent ſouvent pendant pluſieurs heures? Qu'on ne diſe point que c'eſt la faute de la Nourrice,

&

& non du maillot. Car souvent l'enfant se salit quelques minutes après qu'il a été arrangé dans les langes, & couché dans son berceau ; la Nourrice ne peut s'en appercevoir qu'en le visitant ; assujettissement trop grand pour la plupart, dont la moindre occupation est l'éducation de leurs nourrissons. Quand elles les sont accomodés, elles les laissent au moins quatre ou cinq heures dans leur berceau sans les visiter, & quand même elles s'appercevroient qu'ils se sont salis, elles les laissent croupir dans l'ordure jusqu'à l'heure à laquelle elles ont coutume de les *remuer*. L'embarras de défaire & de remettre ensuite toutes ces enveloppes, est certainement la cause de leur négligence. Les enfans souffrent des douleurs qui, malgré la différence de notre constitution, nous paroîtroient insupportables. Leurs cris annoncent leurs souffrances, & si malheureusement ils sont entre les mains d'une Nourrice dure dont le cœur soit incapable de pitié, comme il y en a, les efforts violens qu'ils font leur causent des descentes dangereuses.

Cet exposé des principaux dangers qu'entraîne la méthode ordinaire d'emmaillotter les enfans, doit nous attendrir sur le sort de ces infortunés. Quand même ils n'auroient pas à craindre d'aussi grands maux de leur maillot, ne seroit-ce pas assez pour nous faire abandonner une méthode aussi cruelle, que de pressentir les douleurs qu'elle leur peut causer ? Gênés dans leurs entraves ils sont presque toujours tristes, & partagent leur existence entre le sommeil & les pleurs. Ce n'est que par des carresses, & des grimaces outrées, ou quelque bijou brillant, qu'on parvient à les égayer, ou plutôt à les distraire. Mais qu'on les délivre de leurs langes; que leurs Nourrices les étendent devant le feu sans aucune enveloppe, ou simplement recouverts d'une serviette, alors les larmes cessent, la sérénité se répand sur leur visage, la joie brille dans leurs yeux ; ils remuent, ils agitent leurs petites jambes, & leurs bras de côté & d'autre; & semblent alors vouloir par leurs carresses supplier leur Nourrice de

ne les plus remettre à la torture.

Réformes & changemens nécessaires dans la maniere d'emmailloter.

Qu'on ne croie pas néanmoins que notre intention est de bannir absolument l'usage du maillot. Nous convenons qu'il est nécessaire dans les premiers temps de tenir l'enfant dans une situation assurée, de peur qu'en se tournant de côté & d'autre il ne se blesse. Mais ne pourroit-on pas diminuer la contrainte où on le retient, & le délivrer de tous les maux auxquels ce maillot l'expose? Nous le croyons, nous allons en proposer les moyens.

Le plus grand inconvénient de la méthode ordinaire, est de trop serrer les enfans dans leur maillot, & de leur ôter ainsi tout moyen de changer la situation de leurs petits membres, lorsqu'elle les incommode; il est aisé d'y remédier en tenant les liens plus lâches. Que les quatre ou cinq premiers jours on les emmaillotte comme on a coutume de faire, avec la précaution néanmoins de ne pas serrer si fort les langes, & de placer les bras & les jambes dans la situation la plus convenable, à la bonne heure: Mais à

mesure que l'enfant prendra des forces, & dès le douziéme jour on peut en le couchant n'attacher ses langes qu'au-dessous des bras, & les croiser sur le reste du corps sans les attacher. La forme du berceau où l'enfant est couché, les couvertures que l'on étend sur lui & que l'on engage de chaque côté, suffisent certainement pour l'empêcher de se découvrir. Lors même qu'on le tiendra levé, on doit se contenter d'attacher ses langes un peu lâches sur le bas-ventre, aux genoux, & de relever l'extrémité sur les jambes, afin de ne point laisser les pieds exposés à l'air. Ses bras seront recouverts par la petite camisolle qu'on a coutume de lui mettre.

Les Nourrices se servent d'épingles pour attacher les langes. Or ces épingles peuvent se détacher ou se tourner de maniere que la pointe pique l'enfant. Cela arrive très-souvent : pour éviter cet accident, qu'au lieu d'épingles on se serve de rubans de fil pour retenir ces langes; que ce ruban soit attaché au lange même, afin qu'il ne monte ni ne

descende ; & qu'il soit assez long pour faire le tour du corps, & rejoindre son autre extrémité, avec laquelle on fera une rosette, ayant la précaution de la faire sur la partie antérieure du corps, afin qu'étant couché, le nœud ne le blesse point. Il faudra mettre de semblables rubans au bas du maillot pour l'assujettir, lorsqu'on le releve pardessus les jambes. La Nourrice devroit aussi avoir le soin de ne point trop serrer ces rubans, & de les prendre larges, afin qu'ils n'incommodent pas l'enfant.

Nous croyons qu'il est très-important de rejetter tout-à-fait l'usage de cette bande dont on enveloppe l'enfant dans son maillot : nous avons déjà fait voir à combien d'accidens sa contriction violente expose son corps foible & délicat, & nous sommes persuadés que, non-seulement elle est très-pernicieuse, mais encore qu'elle est inutile. En effet, quels avantages les Nourrices prétendent-elles en tirer ? Elle sert, disent-elles, à affermir le corps de l'enfant, à empêcher qu'il ne

prenne de mauvaises postures, & qu'il ne contracte quelque difformité. Ces avantages sont grands sans doute ; mais malheureusement ils ne sont pas réels, & on peut les obtenir par des moyens beaucoup plus simples, & exempts de tout danger.

Le soutien que cette bande prête au corps de l'enfant est un soutien purement étranger, & qui lui est plus préjudiciable qu'avantageux. La force réelle dépend de son accroissement égal dans toutes les parties de son corps : or il est constant que la forte constriction produite par cette bande s'oppose à la circulation du sang, comme nous l'avons prouvé plus haut, & dès lors à l'accroissement des parties extérieures ; le sang se porte en plus grande abondance aux parties internes & aux parties externes moins comprimées, ce qui donne lieu à plusieurs infirmités auxquelles les enfans sont sujets.

La grande utilité de cette bande, disent encore les Nourrices, est de fortifier les reins de l'enfant ; tout son corps étant affermi, il y a moins

à craindre qu'il ne se renverse quand nous le tenons sur nos bras. Nous répondons à cette objection qui paroit spécieuse, 1°. qu'il arrive rarement que les Nourrices portent ainsi leurs nourrissons les premiers jours: elle est donc inutile alors; 2°. quand même elles les porteroient, ne pourroient-elles pas les tenir de maniere que tout leur corps fût appuyé? Oui, sans doute, & plusieurs même prennent cette précaution. Mais combien d'autres la négligent par ignorance, ou plus souvent parce qu'elles ne portent pas leurs enfans elles-mêmes, & les confient à des gens trop foibles pour les soutenir & pour être maitres de leurs mouvemens? Or dans ce cas l'appui que donne la bande ne suffit pas pour arrêter les efforts de l'enfant. Tous ceux qui ont été à portée de voir des petits enfans entre les mains des Nourrices, conviendront de la vérité de ce que je dis. Loin que cette bande empêche les enfans de contracter quelque difformité, on peut la regarder comme une des principales causes de celles qui les affligent;

d'où nous concluons qu'il en faut bannir absolument l'usage.

De la forme du béguin & de la maniere de l'assujettir.

Quant à la maniere dont on accommode la tête, il n'y a rien à réformer, si ce n'est cette bride que l'on fait passer par-dessous le menton pour assujettir le béguin. Elle écorche très-souvent la peau au-dessous du menton; elle comprime les glandes maxillaires, & même les parotides, & y occasionne un engorgement & un gonflement. Le seul avantage que l'on en retire, est de retenir le béguin & le reste de la coëffure sur la tête. Ne pourroit-on pas se procurer les mêmes avantages sans cela? Nous croyons que les bonnets inventés ces années dernieres, & connus sous le nom de *Cabriolets*, nous en fourniroient les moyens. Au lieu de faire les bonnets échancrés par derriere, il faudroit les faire de maniere qu'ils pussent se plisser ou se croiser au-dessous de l'occiput; on attacheroit aux deux angles des rubans fort larges, qui, après avoir fait le tour de la tête, sans la serrer, se noueroient par derriere; ces rubans retiendroient le

béguin. On pourroit faire de même des bonnets de laine; par ce moyen on éviteroit l'uſage des épingles, qui très-ſouvent piquent les enfans.

Avantage de cette réforme.

La réforme que nous prétendons introduire dans la maniere d'emmaillotter les enfans, ſe réduit à moins ſerrer les langes dont on les enveloppe, à changer la forme & l'attache du béguin, à ſubſtituer des rubans de fil aux épingles, & à bannir abſolument l'uſage d'une bande auſſi incommode pour la Nourrice, que préjudiciable à l'enfant. Jamais réforme ne fut plus ſimple, plus aiſée, & en même temps plus avantageuſe. Le corps étant moins comprimé, la circulation ſe fera plus librement dans toutes les parties; toutes recevront un accroiſſement égal; la tranſpiration inſenſible ne ſera plus arrêtée par la compreſſion des petits vaiſſeaux excrétoires de la peau; l'enfant aura la facilité de remuer un peu ſes membres, qui en prendront certainement plus de force. Il n'y a pas lieu de craindre que cette liberté de mouvement lui ſoit pernicieuſe, &

que ses jambes contractent aucune mauvaise tournure ; la contrainte du maillot est la cause la plus ordinaire de ces difformités.

Pour s'en convaincre, que l'on jette les yeux sur les enfans de nos Paysans, & sur-tout sur ceux des Provinces où on laisse les enfans en liberté dans leur maillot; que l'on lise ce que les Voyageurs nous disent de la structure droite & réguliere du corps des Sauvages. Pourquoi y a-t-il parmi eux si peu d'enfans affligés de difformités? La différence vient sans doute de ce que leur foible corps n'est point gêné & estropié par les entraves d'un maillot (z). N'est-ce pas aussi par la même raison que parmi nous les bras sont beaucoup

(z) Dans le Royaume de Congo, l'usage du Peuple est de coucher les enfans nuds sur la terre, pour les endurcir & les rendre plus agiles; en effet ils se remuent & se traînent sur leurs mains & leurs genoux dès les premiers mois. Aussi-tôt qu'ils sont capables de se soutenir sur leurs jambes, on leur attache une sonnette au cou, dans la seule vue de les retrouver facilement, lorsqu'ils s'égarent, car alors on les laisse courir partout où ils veulent.

Cette méthode d'élever les enfans est commune à presque tous les Peuples d'Afrique.

plus rarement eſtropiés que les jambes? On ne tient ces premiers que peu de temps enfermés dans le maillot.

Les avantages que procure notre réforme ne ſont pas moins pour la Nourrice que pour l'enfant. N'enveloppant plus ſon enfant dans des liens auſſi multipliés, il lui ſera plus facile de le *remuer* & de le changer lorſqu'il ſe ſera ſali. Cette facilité l'engagera ſans doute à le faire plus ſouvent, & à ne point le laiſſer croupir dans ſon ordure. Qu'elle n'allegue point pour ſa défenſe que l'enfant étant ainſi en liberté, ſe ſalira beaucoup plus que s'il étoit étroitement enfermé dans ſes langes : l'expérience dément cette frivole excuſe. Pluſieurs nous ont avoué que l'enfant ſe ſaliſſoit autant dans ſon maillot, que quand il étoit couché en liberté dans ſon berceau. Mais quand même elle le feroit, l'embarras qu'elle aura alors peut-il ſe comparer à celui que lui donnent tous les liens, toutes les enveloppes du maillot, lorſqu'elle eſt obligée de les défaire & de les remet-

tre ? Embarras que lui épargnera la méthode que nous proposons. Pour derniere raison, l'enfant n'étant que foiblement enveloppé dans ses langes, la Nourrice reconnoîtra plus aisément lorsqu'il se sera sali, & cet avantage est précieux à toutes celles qui aiment leurs Nourrissons.

Malgré tous les avantages que procureroient les changemens que nous proposons, & le peu d'embarras qu'ils exigent, nous n'osons nous flatter qu'ils soient suivis sans contradiction. Les Nourrices, servilement attachées aux pratiques qu'elles ont apprises de leurs meres, croiroient commettre un crime, si elles y faisoient le plus léger changement; & les peres & meres, pleins d'une confiance aveugle pour leurs Nourrices, les laissent les maîtresses de suivre leur misérable routine. Eclairés sur les dangers auxquels elles exposent leurs enfans, s'ils les aiment véritablement, c'est à eux à veiller à ce qu'on ne les mette plus à la torture; qu'ils fassent eux-mêmes aux langes & au béguin les corrections que nous avons indiquées:

& qu'après avoir montré à la Nourrice la maniere dont ils veulent que leurs enfans soient accommodés, ils aient le soin de les visiter de temps en temps, & d'y tenir la main. C'est un devoir sacré pour ceux qui s'intéressent à la santé, à la vie, & à la bonne conformation de leurs enfans.

ARTICLE IV.

Du berceau & du coucher des enfans.

Il seroit difficile de construire pour les enfans une couchette qui réunît plus d'avantages que le berceau dont on se sert communément. L'enfant étendu dans cette espéce de petit tombeau, y est couché commodément, sûrement & chaudement à raison de sa forme : & comme il est d'un volume proportionné à la grandeur & à la grosseur de l'enfant, on le peut transporter & placer par-tout où l'on veut ; le jour, dans un endroit sombre & propre à exciter & à entretenir le sommeil, & la nuit la Nourrice peut le placer à côté de son lit, afin d'être plus à portée de donner sur le champ à

Avantages du berceau.

l'enfant les ſecours dont il a beſoin. Ordinairement il eſt ſuſpendu avec deux anneaux à deux montans de bois, ce qui donne la facilité de l'agiter d'un mouvement d'oſcillation, ou, pour m'expliquer plus clairement, de bercer l'enfant; facilité dont la plupart des Nourrices abuſent au grand détriment du Nourriſſon, dans la vue de l'endormir plus promptement; & c'eſt un des abus du berceau que nous nous propoſons de combattre.

De la maniere de bercer les enfans.

Si l'enfant ne s'endort pas auſſitôt qu'il eſt couché, ou s'il s'éveille à une heure incommode au gré de la Nourrice, elle agite le berceau, juſqu'à ce qu'enfin elle l'ait forcé au ſommeil. Le ſuccès la perſuade que la méthode eſt excellente. Cette erreur eſt pardonnable à des eſprits groſſiers, eſclaves de la routine, & accoutumés à ne voir que les effets les plus frappans, ſans en démêler les cauſes: mais éclairés par les lumieres de la Phyſique & de l'obſervation, nous reconnoîtrons facilement que cette maniere de bercer les enfans

leur eſt très-préjudiciable. Etabliſſons quelques principes avoués de tout le monde.

Quand nous n'avons ni envie ni beſoin de dormir, ou quand quelques objets occupant l'âme trop fortement, la forcent à la veille, il n'y a pas de moyens violens qui puiſſent procurer le ſommeil ; ils ſont contre nature, & le ſommeil qu'ils procurent n'eſt jamais auſſi ſalutaire que celui qui vient naturellement. Nous verrons dans l'article ſuivant que la conſtitution de l'enfant le porte à un ſommeil preſque continuel. Une autre cauſe l'y ſollicite encore, c'eſt la ſituation dans le berceau ; d'où il eſt naturel de conclure, que s'il ne dort point auſſitôt qu'il eſt couché, c'eſt qu'il n'en a ni envie ni beſoin ; ou c'eſt qu'il eſt tourmenté par quelque incommodité, comme d'être trop ſerré dans ſes langes, de croupir dans ſes excrémens, d'avoir faim, d'avoir trop chaud ou trop froid, en un mot d'être affecté de quelque douleur. Cela poſé, le ſommeil qu'on lui procure en le berçant ne peut être

L'enfant eſt de ſa nature porté au ſommeil.

Pourquoi il ne dort pas.

bon ; & la Nourrice réussiroit plus promptement & plus sûrement en lui donnant ce qui lui est nécessaire, & en remédiant au mal qui le tient éveillé malgré lui. Ayant ce qu'il demande, il s'endormira sur le champ & sans qu'on le berce ; l'expérience le prouve.

Nature & dangers du sommeil que procure la maniere de bercer les enfans.

D'ailleurs, le sommeil de l'enfant après cette violente agitation, est moins un véritable sommeil qu'un étourdissement semblable à celui que l'on fait naître à une poule, en la tournant, après lui avoir mis la tête sous l'aile. M. l'Abbé Nolet prouve que ce mouvement porte le trouble dans la circulation. Le sang & les liqueurs s'arrêtent dans la tête, compriment le cerveau, & y produisent, par cette pression, une légere apoplexie, plutôt qu'un vrai sommeil. L'extrême délicatesse des vaisseaux de la tête ne nous autorise-t-elle pas à craindre que le sang amassé & forcé de séjourner dans ces petits vaisseaux, ne cause même par la suite un dérangement sensible dans l'économie animale ? Nous laissons à juger du

nombre & de la nature des accidens qui en peuvent résulter, à ceux qui connoissent la structure du corps humain, les loix de la circulation, l'intime correspondance & l'extrême délicatesse des ressorts qui composent notre machine.

Cette crainte seroit légitime, nous dira quelqu'un, si l'on berçoit l'enfant long-temps & avec violence; mais un mouvement doux, un léger balancement ne peuvent produire des effets si pernicieux...... Nous répondrons, 1°. que ce balancement, quelque doux qu'il soit, ne produira qu'un sommeil forcé, & souvent même de peu de durée, jusqu'à ce que l'étourdissement soit passé, & que les esprits animaux aient repris leur cours réglé. Alors il faut bercer, ou, pour parler plus exactement, étourdir l'enfant tout de nouveau.

2°. L'enfant accoutumé à s'endormir par ce moyen, ne peut plus fermer les yeux sans cela. Le léger mouvement qu'on donnoit d'abord au berceau, ne fait plus aucune impression sur lui: il faut, pour l'en-

dormir, le bercer violemment, & quelquefois pendant un temps fort long. Les Nourrices abandonnent ce soin à de petits enfans, qui, impatiens d'aller jouer, emploient toutes leurs forces pour réussir promptement. Ils agitent le berceau avec tant de violence & de précipitation, qu'on ne peut le voir sans craindre à chaque instant qu'il ne soit renversé sans dessus dessous. Or nous demandons aux Défenseurs de la maniere de bercer les enfans, s'ils consentiroient à être secoués ainsi dans leur lit, & s'ils ne seroient pas bientôt étourdis d'un pareil mouvement. Ce que nous disons ici du berceau, doit s'entendre à plus forte raison de la manne, qui n'étant point suspendue, doit recevoir un mouvement beaucoup plus rude, & secouer l'enfant avec une violence beaucoup plus dangereuse.

Nous pensons donc qu'il est de la derniere importance d'empêcher les Nourrices de bercer ainsi leurs enfans. Qu'elles leur donnent à teter quand ils en ont besoin; qu'elles

les visitent & les tiennent toujours proprement, & nous leur promettons, d'après l'expérience, qu'ils dormiront profondément, & autant que leur santé l'exigera, ce qui doit être la mesure de leur sommeil.

Combien de temps l'enfant doit être couché.

Venons à un autre abus du berceau. Sous prétexte que l'enfant y est le plus commodément qu'il soit possible, il y a des Nourrices qui le laissent couché presque toute la journée; par là elles n'en sont point embarrassées, & peuvent vaquer librement à leurs affaires, mais l'enfant n'en est pas mieux. La chaleur du lit, l'inaction du corps l'affoiblissent de plus en plus. Le mouvement est nécessaire pour fortifier les membres; l'enfant dans son berceau ne peut remuer que foiblement ses bras & sa tête; les autres parties emprisonnées dans les langes, restent foibles, sans force & sans soutien : mais délivré de ses entraves, l'enfant agite tour à tour ou presque en même temps tous ses membres : la circulation se fait mieux, la trop grande humidité se dissipe, les fibres deviennent plus solides & plus com-

pactes; les muscles exercent leurs actions : les jointures s'accoutument à la mobilité qui leur est nécessaire; en un mot, toutes les parties prennent de la vigueur. Ainsi on doit veiller à ce que les Nourrices lèvent leurs Nourrissons plusieurs fois le jour, & les tiennent levés pendant quelque temps.

Comment il doit être couché.

Si néanmoins de bonnes raisons forcent la Nourrice de laisser l'enfant dans son berceau, quoiqu'éveillé, elle doit lui rendre sa situation aussi douce & aussi commode qu'il est possible, en lui soulevant un peu la tête & la poitrine avec un oreiller. Dans cette posture, il verra avec plus de facilité les objets dont la vue l'occupe & l'égaye ; il aura plus de liberté pour tourner la tête, remuer ses jambes & ses bras ; mouvement qui, comme nous l'avons déjà dit, contribuera beaucoup à le fortifier. En cas qu'il se salisse, la pente du corps facilitera la descente des excrémens, qui ne s'étendant point sous les reins & les cuisses de l'enfant, l'incommoderont moins.

Non-seulement il faut tenir la

te de l'enfant élevée lorsqu'il
veillé, mais encore avoir ce soin
lorsqu'on le couche, afin que la salive
trop abondante puisse s'écouler
d'elle-même, & ne cause point
de toux en s'amassant en trop grande
quantité dans la bouche. La respiration
en sera aussi beaucoup plus
libre, aussi-bien que la circulation : le
sang reviendra plus facilement de la
tête au cœur. Mais en élevant ainsi
la tête, il faut prendre garde que l'élévation
ne doit pas se borner à cette
partie, ensorte que le col & le reste
du corps soient étendus à plat, car
alors la posture seroit génante, &
les muscles du col fatigueroient
trop : il faut que l'oreiller qui soutient
la tête s'étende aussi sous les
épaules, & forme une élévation graduée.

Pour faciliter l'écoulement de la
salive, on a coutume de coucher
l'enfant sur le côté : la méthode est
bonne, mais elle dégenere en abus
entre les mains des Nourrices. Quand
une fois elles ont adopté un côté,
elles n'en changent jamais ; & l'enfant
contracte pour sa vie la mau-

vaise habitude de ne pouvoir dormir que sur ce côté. La compression que souffrent les parties sur lesquelles le corps est appuyé, arrête la circulation ; elle n'y est ni aussi libre, ni aussi égale que dans les autres parties ; le séjour du sang qui ne peut refluer par les veines, les engourdit. Cette incommodité, que nous éprouvons souvent dans cette position, est peu de chose pour nous, mais elle peut être beaucoup pour l'enfant, dont le corps délicat se ressent des moindres altérations dans l'économie animale. Les inconvéniens de cette mauvaise habitude sont bien plus sensibles dans l'état de maladie : lorsqu'un Malade est forcé de garder le lit long-temps, combien ne souffre-t-il pas de ne pouvoir dormir que sur un côté, sur-tout si ce côté est le siége de la maladie ? Il ne seroit point exposé à ce nouveau tourment, si de bonne heure il eût été accoutumé à dormir indifféremment sur le côté droit, sur le côté gauche, & sur le dos. Que les Nourrices aient donc l'attention de coucher l'enfant tantôt sur un

côté, tantôt sur l'autre, & même quelquefois sur le dos, mais moins souvent.

Ordinairement on recouvre le berceau d'une serge verte, qui garantit l'enfant du froid & de la lumiere. Cette précaution est fort sage; nous avertirons seulement à ce sujet les Nourrices, & celles qui sont chargées de coucher les enfans, de prendre garde à ce que cette couverture soit raisonnablement élevée au-dessus d'eux. Trop près de leur tête, & embrassant trop exactement le berceau, elle retient autour d'eux une atmosphere trop chaude, chargée des vapeurs de la transpiration & de la respiration, & privée du ressort qui fait sa salubrité & son efficacité. Il faut que le cerceau qui soutient cette couverture, ait au moins un pied & demi de hauteur au-dessus de la tête de l'enfant, & que la couverture n'embrasse pas tellement le berceau, qu'il ne puisse s'y introduire un peu de l'air extérieur, qui rafraîchira l'intérieur, & le rendra plus propre à la respiration.

Couverture que l'on étend sur le berceau.

En quel lieu on doit placer le berceau.

Enfin une derniere attention qu les Nourrices doivent avoir, c'e de choisir pour le berceau un li convenable; l'endroit le plus sec & le plus tranquille de la maison, e celui qu'il faut préférer. Persuadée de la vérité de ce précepte, les Nourrices placent, au moins la plupart, le berceau de l'enfant dans la ruelle de leur lit, à l'abri de la lumiere. Il y est à la vérité très-commodément pour s'endormir, mais cet endroit est fort étroit, & sépar pour ainsi dire du reste de la chambre par les rideaux du lit, l'air n'y circule qu'avec peine; il n'y e point renouvellé à chaque instant ainsi que l'exige la perfection de la respiration. L'enfant doit toujours être placé dans un air libre, éloigné cependant des portes & des fenêtres. parce qu'il en vient à chaque instant un vent froid, qui ne lui seroit pas moins funeste qu'un air chaud & chargé de vapeurs; il doit aussi être fixé de maniere que ses yeux, encore foibles, ne soient point incommodés de la lumiere. Au moment de la naissance cet organe est absolument

absolument hors d'état d'en recevoir les impressions ; la cornée fort épaisse, ridée & opaque, ne peut donner un passage libre aux rayons lumineux ; l'humeur aqueuse est en trop petite quantité pour faire souffrir à ces rayons la réfraction nécessaire : ce n'est guères qu'au bout d'un mois que l'œil a acquis sa perfection, encore conserve-t-il pendant long-temps une sphéricité qui le met en état de rompre les rayons les plus forts & les plus divergens. A raison de cette structure de l'œil, l'enfant n'apperçoit que les objets qui en sont voisins, & ceux qui lui renvoient une grande quantité de rayons, qui demandent une forte réfraction. Tout objet brillant, toute lumiere vive attire ses regards, lui plait. Charmé de pouvoir faire usage de ses sens, il emploie tout ce qu'il a de forces pour se tourner du côté où est l'objet, s'il n'est placé vis-à-vis de lui. Incapable de tourner son corps à sa fantaisie, ses yeux seuls agissent ; les muscles, dociles à l'ordre de sa volonté, portent la prunelle vers le lieu d'où

vient la lumiere : la violence qu'ils font alors au globe de l'œil, lui fait prendre une direction fausse ; la Nourrice ne s'en apperçoit pas dans les commencemens, mais la mauvaise habitude se fortifiant tous les jours, l'enfant enfin devient louche, incommodité incurable si l'on ne s'y oppose dans ces premiers temps, où les fibres encore souples, sont disposées à prendre plus aisément les directions qu'on veut leur donner. Pour prévenir ce défaut de la vue, il faut placer le berceau de maniere que les pieds de l'enfant soient tournés vers la lumiere, ou vers les objets dont la vue l'amuse, ensorte qu'il puisse les voir sans être obligé de forcer son regard.

Il ne faut point coucher les enfans dans un grand lit.

Nous n'avons point parlé de la pernicieuse coutume qu'ont quelques Nourrices de coucher les enfans dans leur lit avec elles. Les fréquens malheurs qui en résultoient, ont déterminé le Clergé à en faire un cas réservé, & à refuser l'absolution à celles qui couchent leurs enfans à côté d'elles avant l'âge de trois ans. La crainte de la Censure

Eccléfiaftique a enfin prefqu'entiérement aboli cette coutume. On ne met plus les enfans dans un grand lit que pendant le jour, afin de donner le temps à leur paillaffe de fécher. Il feroit cependant beaucoup mieux d'avoir plufieurs paillaffes ; l'une ferviroit tandis que l'autre fécheroit, & l'enfant feroit couché plus commodément, plus fûrement, & plus chaudement dans fon berceau que dans un grand lit.

Les enfans ne doivent jamais coucher avec des perfonnes avancées en âge, &c.

La raifon qui a fait défendre aux Nourrices de coucher leurs enfans à côté d'elles, a été la crainte qu'en fe retournant pendant leur fommeil, elles ne les écrafaffent & ne les étouffaffent ; mais il eft encore d'autres raifons, fondées également fur l'expérience, & qui nous engagent à defirer que l'on étende cette défenfe, non-feulement jufqu'à l'âge de trois ans, mais jufqu'à ce que le tempérament foit tout-à-fait formé, c'eft-à-dire jufqu'à vingt-cinq ans : ce font les dangers de la cohabitation de deux perfonnes d'un âge & d'une conftitution différens.

Nous ne parlons point de la co-

habitation avec des personnes attaquées de quelques maladies contagieuses ; tout le monde en connoit le danger, & s'empresse de les éviter. Nous parlons seulement des maux qui suivent ordinairement la cohabitation avec des personnes avancées en âge, ou foibles, & sujettes à quelques incommodités, comme rhumatismes, fluxions, pleurésies, &c.

Si la cohabitation est avantageuse, ce n'est que pour les vieillards, & ceux qui se portent mal. De tout temps les Médecins ont essayé de ranimer les corps épuisés & mourans de langueur, en les faisant coucher avec d'autres, jeunes & d'une bonne santé. Ils faisoient ainsi passer dans ces corps usés les parties subtiles qui s'exhaloient des corps sains & vigoureux. C'étoit pour réchauffer & ranimer le corps languissant & cassé du Roi David, que l'on faisoit coucher deux jeunes filles avec lui. Capivaccius voulant guérir l'héritier unique d'une famille illustre, qui apparemment étoit attaqué de quelque maladie de langueur, non seulement lui fit prendre le lait de

femme, mais le fit coucher entre deux jeunes Nourrices fraîches & jouissant d'une santé parfaite. (*a*)

Les corps usés par la vieillesse, ou épuisés par les maladies, semblables à ces plantes parasytes qui absorbent tout le suc de celles auxquelles elles s'attachent, se rétablissent, se rajeunissent & se revivifient aux dépens de la jeune compagne qu'ils ont à leur côté. Celle-ci auparavant fraiche, vive & robuste, perd peu à peu ses couleurs, devient languissante, & périt enfin si elle ne prend le sage parti de faire lit à part.

Quelle que soit la cause de ce dépérissement d'un côté, & de cette amelioration de l'autre, soit qu'on l'attribue, comme fait M. Millin de la Courveault dans sa Thèse soutenue en 1753 (*b*), à une certaine affinité qui fait que le corps épuisé desire & attire à lui les sucs vitaux qui se trouvent en abondance dans le

(*a*) *Van-Swieten Comment. in Aphoris. Boerhaavii.* T. 1. *p.* 38.

(*b*) *An junioribus ex senioribus cohabitatio, detrimentum ?*

corps voisin; soit qu'on l'attribue à d'autres principes méchaniques, il est certain que le côté de la jeune personne tourné vers le vieillard, ressent le premier les mauvais effets de la cohabitation. Nous avons remarqué dans plusieurs jeunes enfans de l'un & de l'autre sexe, accoutumés à coucher avec leurs grands-peres ou grandes-meres, ou avec leurs gouvernantes, que la partie de leur corps qui approchoit le plus de ceux avec lesquels ils couchoient, étoit plus foible, moins colorée, & plus maigre. M. Millin de la Courveault rapporte l'histoire d'une jeune fille de quinze ans, qui couchoit avec sa mere, parce que la pauvreté ne leur permettoit pas d'avoir deux lits. Le côté tourné vers sa mere fut attaqué d'une humeur œdémateuse, & perdit presque toute sensibilité. M. Chomel, illustre Médecin de la Faculté de Paris, vit la Malade; il lui ordonna de coucher dans un lit séparé, & dissipa tous les symptômes avec des remedes convenables. Mais deux ans après la fille ayant recommencé

à coucher avec ſa mere, retomba dans la même maladie (*c*). Dans la même Thèſe il eſt fait mention d'un Arrêt du Parlement de Bourdeaux, contre une femme qui payoit de jeunes filles pour coucher avec elle, & les faiſoit périr de maigreur. (*d*)

Nous croyons que ces exemples & ceux que chaque Lecteur peut connoître en particulier, de jeunes femmes qui ont trouvé une mort lente dans le lit de leurs vieux époux, ou au moins des infirmités dont elles n'avoient jamais reſſenti & dont elles ne devoient jamais reſſentir aucune atteinte ; nous croyons, dis-je,

(*c*) *Noſtram propoſitionem confirmat hiſtoria puellæ cujuſdam quindecim annos natæ, quæ paupertatis cauſâ cum matre decumbens, tumore œdematoſo & partis ſtupore tentata fuit, quo latere matrem reſpiciebat. Lecti ſocietatem diſſuaſit clariſſimus hujuſce Facultatis Doctor M. Chomel, & convenientibus remediis ægrotantem ſanavit. Sed duobus elapſis annis, cum matre iterum decumbens puella, iiſdem iterum tentata fuit ſymptomatibus.*

(*d*) *Nec ita pridem graviſſimis pœnis in quamdam mulierem animadverſit ſuprema Aquitaniorum Curia, quæ puellas in lecti ſocietatem pretio adſcitas macie conficeret.* Paragraphe 4. de la Thèſe déja citée.

que ces exemples suffisent pour convaincre les peres & meres combien il est important de ne jamais laisser coucher leurs enfans avec des personnes avancées en âge, ou maladives. Ces mêmes exemples devroient aussi faire faire de sérieuses réflexions sur les mariages qui sont disparats pour l'âge & le tempérament.

Ces réflexions sur le berceau & le coucher des enfans nous menent naturellement à dire quelque chose sur leur sommeil. A mesure que nous avancerons, l'on reconnoîtra que rien n'est indifférent dans la maniere de les lever, & que les objets qui paroissent les moins dignes d'attention, sont ceux qui en méritent le plus, comme ayant été plus négligés.

ARTICLE V.

Du Sommeil des Enfans.

Pourquoi l'enfant a toujours envie de dormir.

Parmi les causes qui nous excitent & même nous forcent au sommeil, il y en a deux qui agissent puis-

fément sur les enfans : le mêlange souvent repeté d'un nouveau chyle avec le sang, & la parfaite tranquillité de leur ame. Aussi voyons-nous qu'ils partagent presque tout le temps de leur existence, au moins dans les premiers mois, entre la nourriture & le sommeil. Destinés à vivre au milieu d'un air dont les variations aussi fréquentes que dangereuses, altéreroient bientôt l'harmonie de leur foible machine, entourés de corps dont le choc peut facilement déranger les parties trop délicates du leur, obligés de prendre une nourriture qui, de plus en plus solide, éluderoit les efforts des instrumens de la digestion, & seroit dès-lors plutôt un poison qu'une nourriture, ils ne peuvent être garantis de ces effets pernicieux, qu'en acquérant promptement assez de forces pour résister à tous ces dangers. Or il n'est point d'autre moyen pour acquérir ces forces, qu'une bonne & prompte nutrition de toutes ces parties ; cette nutrition suppose une parfaite digestion des alimens, & c'est ce double bien-

fait que le ſommeil procure à l'enfant.

Avantages du ſommeil.

C'eſt un principe inconteſtable en Phyſiologie, & démontré par l'expérience, que l'état du ſommeil eſt le plus favorable à la bonne digeſtion. Le changement que les alimens reçoivent dans l'eſtomac, dans les inteſtins & dans le cours de la circulation, eſt un effet purement méchanique. Quoique indépendant de la volonté de l'ame, il reçoit néanmoins des altérations ſenſibles, à proportion des différens états de cette ſubſtance ſpirituelle; l'expérience ne le prouve que trop: or pendant le ſommeil l'empire de l'ame ſur le corps, les mouvemens & les altérations qui ſont une ſuite de cet empire, ceſſent. Les agens corporels abandonnés à eux-mêmes emploient ſans trouble, & d'une maniere uniforme, toutes les forces qu'ils tiennent de leur conſtitution. Les alimens digerés & convertis en chyle, ſont portés par une circulation douce & égale dans toutes les parties du corps, dont ils augmentent les dimenſions & affermiſſent le tiſſu.

Ce mélange presque continuel du chyle avec le sang surchargeroit bientôt les vaisseaux, & étoufferoit la circulation. L'Auteur de la Nature y a pourvu, car la transpiration insensible doit délivrer les vaisseaux des parties inutiles & qui gênent leur mouvement oscillatoire. Des expériences suivies pendant un très-long temps par Sanctorius, Médecin Italien, répetées & confirmées par plusieurs Sçavans en France & en Angleterre, ont prouvé que de toutes les excrétions, celle-ci est la plus abondante & la plus essentielle, & que ses moindres vices sont d'une conséquence extrême pour la santé; enfin que pendant un sommeil tranquille, comme celui des enfans, cette excrétion est telle que la Nature la desire. (*e*)

Gardons-nous néanmoins d'en conclure que l'on doit employer tous les moyens de procurer aux enfans un état si favorable. Ce seroit aller contre l'intention de la Na-

(*e*) *Somnus placidus adeò favet perspirationi, ut septem horis quinquaginta unciæ circiter perspirabilis in robustis sæpe exhalent.* Sanctor. de Somno. Aph. 1.

ture, & convertir l'aliment en poison. L'enfant a reçu des sens qui, quoique encore informes & à demi-ébauchés, doivent dans la suite lui servir de guide & de boussole. Dans l'état de foiblesse où il est en naissant, il ne pouvoit en faire usage, il n'en avoit pas besoin. A mesure qu'il s'accroît & se fortifie, ses besoins augmentent, ses sens se développent, s'aiguisent, sa langue se délie. Il discerne ce qui lui est nécessaire, il le prend lui-même ou l'indique à ceux qui doivent le lui donner; il fuit ce qui le blesse, ou manifeste son aversion pour ce qu'il regarde comme nuisible & désagréable. Ce choix entre tant d'objets différens qui se présentent à ses yeux, ne peut se faire sans un souvenir, sans un raisonnement. Ce souvenir, ce raisonnement supposent une affection de l'ame, & cette affection ne peut exister que les sens n'aient été ébranlés par les objets exterieurs. Le d gré d'affection de l'ame dépend du degré d'impression faite sur les sens, & ce degré d'impression dépend lui-même,

du degré de perfection & de délicatesse des organes. Tâchons de procurer aux sens des enfans ce degré de sensibilité qui fait leur perfection ; qu'ils ne soient ni trop délicats, trop susceptibles des impressions externes, ni trop mousses, trop durs à être ébranlés. Or pour y parvenir il faut éviter deux excès diametralement opposés, & qui malheureusement n'ont que trop de Partisans.

Plusieurs croient qu'il ne faut laisser dormir les enfans que peu, c'est-à-dire la moitié du temps que la plupart des Nourrices leur permettent ; & la raison qui les détermine à donner ce précepte, c'est que la veille rend les sens plus exquis, plus alertes, & l'esprit plus vif. D'autres au contraire pensent qu'on ne peut les laisser dormir trop long-temps : abus des deux côtés, & préjugé également pernicieux.

Il ne faut laisser dormir l'enfant ni trop, ni trop peu.

Si vous laissez dormir l'enfant trop long-temps, les liqueurs mues également à la vérité, mais lentement, s'épaississent ; le corps devient pésant, sans forces ; les organes

des ſens deviennent épais, & preſque dépourvûs de ſenſibilité ; & par une ſuite de l'union & du commerce intime du corps & de l'ame, l'eſprit eſt lourd, tardif, ſans pénétration, ſans conception. Ce portrait n'eſt point imaginé ; c'eſt celui de preſque tous les enfans, & de toutes les perſonnes qui dorment beaucoup & négligent l'exercice. Au contraire, ſi vous empêchez l'enfant de dormir le temps qu'exige la foibleſſe de ſa nature, vous empêchez ſon accroiſſement, ſa force. Ses ſens, qu'on ne s'y trompe pas, n'en ſeront pas plus exquis, mais plus délicats, & plus ſuſceptibles d'altération ; ce qui eſt un vrai défaut. D'ailleurs, quel tempérament, quelle conſtitution forme un pareil régime ? Nous en appellons à l'expérience. Apprenons donc aux Nourrices qu'elles doivent tenir un juſte milieu, ne point laiſſer dormir les enfans ni trop, ni trop peu ; & comme on ne peut prendre trop de précautions dans le traitement qu'exigent ces créatures délicates, entrons en quelque détail.

10. Le temps auquel la Nourrice doit coucher l'enfant, est environ un quart-d'heure après lui avoir donné à tetter, ou quelqu'autre nourriture. Le nouveau chyle se mêlant avec le sang, dispose l'enfant au sommeil ; souvent il s'endort alors sur les bras ou les genoux de sa Nourrice. Plusieurs suivent cette méthode ; mais plusieurs aussi l'évitent avec soin : leur intérêt personnel est le seul motif qui les détermine. Elles craignent, disent-elles, que si le Nourrisson dort pendant la journée, il ne puisse plus dormir pendant la nuit ; crainte frivole, & démentie par l'expérience. Si l'enfant s'éveille & crie pendant la nuit, ce n'est point qu'il soit las de dormir ; au contraire, plus il dort, plus il a envie de dormir, (il n'est personne de nous qui ne l'éprouve) ; mais ce sont ses besoins ou la douleur qui interrompent son sommeil. Privé trop long-temps de nourriture, son petit estomac souffre, ou bien croupissant dans son ordure, ou blessé par quelqu'autre cause, ou enfin ayant trop chaud ou trop froid, il

Quand on doit coucher l'enfant.

avertit de son incommodité, & demande du soulagement. Voilà les causes réelles qui éveillent presque tous les enfans pendant la nuit. Qu'on pourvoie à leurs besoins, on verra aussi-tôt leurs pleurs s'arrêter, & ils se rendormiront profondément. Les Nourrices le sçavent mieux que nous; mais elles seroient fâchées de se le persuader, parce qu'elles seroient obligées d'y remédier, ce qui troubleroit leur repos.

Mauvaise pratique des Nourrices pour empêcher l'enfant de s'endormir.

Voyons cependant ce qu'elles font pour empêcher les enfans de dormir, après qu'ils ont pris leur repas. Elles les secouent violemment, les font danser sur leurs genoux, les élevent fort haut, les faisant pirouetter entre leurs mains, & les laissant retomber lourdement sur leurs genoux. Voilà ce qu'elles pratiquent toutes; & ce qui doit étonner encore plus, c'est que les peres & meres applaudissent à ce jeu pernicieux. Nous sommes certainement plus lourds que les enfans : quel est cependant celui d'entre-nous qui pourroit résister à un balottement si violent? Est-il possible que la

digeſtion ſe faſſe comme il faut avec de telles ſecouſſes, qui troublent la circulation & le mouvement naturel de toutes les liqueurs ? N'y a-t-il pas lieu de craindre que les pieds, encore trop foibles pour ſoutenir le poids du corps, ne ſoient endommagés lorſque la Nourrice laiſſe ainſi retomber les enfans ſur ſes genoux ? Oui ſans doute, il y a à craindre, non-ſeulement pour les pieds, mais encore pour les genoux & pour les hanches, qui ſe reſſentent de la ſecouſſe. Les têtes des os de la jambe & de la cuiſſe ſont pouſſées violemment contre les cavités dans leſquelles elles s'articulent ; ces têtes & ces cavités molles & cartilagineuſes céderont & s'élargiront dans le choc mutuel, comme deux boules d'argile qui tombent l'une ſur l'autre. Les mauvais effets de cet amuſement ne ſont pas ſenſibles tout d'un coup ; mais ils le ſont par la ſuite, & doivent être mis au nombre des cauſes de la difformité des extrémités inférieures.

Quoique ce balottement amuſe les enfans par les diſtractions qu'il leur cauſe, on en voit pluſieurs

pleurer au milieu des ris de la Nourrice, & ne cesser leurs cris que lorsqu'on les a couchés pour prendre le repos dont la nature a besoin alors. Mais ceux mêmes que ces moyens forcés empêchent de dormir, n'en sont pas plus tranquilles la nuit, si leurs excrémens ou quelqu'autre cause les incommodent; preuve que l'enfant, porté de sa nature à dormir, dort d'autant plus qu'il a déja plus dormi, & ne s'éveille que parce qu'il y est contraint par ses besoins. Il faut que la Nourrice y satisfasse : les cris redoublés de l'enfant, jusqu'à ce qu'il ait ce qu'il demande, l'y obligent, si elle veut jouir d'un peu de repos; & si elle entendoit ses propres intérêts, elle le feroit sur le champ, sans recourir à des expédiens dangereux pour le calmer, comme de l'agiter dans son berceau.

Combien de temps l'enfant doit dormir.

2°. Quant au temps qu'il faut accorder au sommeil de l'enfant, on doit mettre une grande différence entre le jour & la nuit. La nuit est particulierement destinée au repos; au moins c'est le vœu de la nature: ainsi pendant la nuit il faut lai-

fet l'enfant en regler lui-même la durée. S'il se réveille, il faut tâcher de le rendormir en pourvoyant à ses besoins qui l'éveillent; mais pour le jour, il feroit à propos de l'éveiller de temps en temps. Il n'est pas possible de déterminer au juste pendant combien d'heures on doit le laisser dormir; cela dépendra de son état: car il y a des temps, des circonstances où il a plus besoin de dormir que dans d'autres; & la variété de ses besoins & de sa nourriture, soit dans la qualité, soit dans la quantité, ne permet pas de régler son sommeil sur le mouvement d'une horloge. Mais quand, en l'éveillant avec les précautions requises, on voit qu'il n'a point l'air absorbé, dormeur, ou de mauvaise humeur, on peut conclure qu'il a assez dormi; sinon il faut le laisser dormir encore quelque temps. Quand il sera éveillé, on le promenera dans la chambre, & même à l'air, si la saison le permet; car on ne doit les exposer ni au grand soleil, ni au serein, ni au vent, ni à la pluie. En général, nous croyons que quand il

ne dormiroit que la moitié de la journée, ce seroit assez. Au reste, quelque temps qu'on lui abandonne, il est nécessaire d'en diminuer petit à petit la longueur à mesure qu'il deviendra plus fort, jusqu'à ce qu'enfin on ne lui permette plus qu'une courte méridienne dans le jour.

Précautions pour l'éveiller.

Nous avons dit qu'il falloit éveiller les enfans avec précaution. Peu de Nourrices ont cette attention, elle est cependant aussi avantageuse pour la Nourrice que pour le Nourrisson. Le passage subit d'un état à un autre est dangereux. Nous ne sommes jamais plus gais & plus lestes après le sommeil, que quand nous nous éveillons nous-mêmes, ce qui se fait toujours par degrés. Qu'on nous éveille brusquement & en sursaut, nous sommes pendant un assez long temps étonnés, lourds, pesans, n'entendant qu'avec peine ce qu'on nous dit, à moins que ce ne soit quelque objet important, & qui nous intéresse d'une maniere particuliere. Les choses étant ainsi pour nous, est-il étonnant que les enfans soient tristes, chagrins, &

qu'ils pleurent quand on les éveill brusquement. Mais ce mal n'est pa le seul que cause un semblable ré veil. Nous avons dit que pendant le sommeil la digestion se faisoit le plus parfaitement qu'il fût possible, que la circulation étoit douce & égale. Or l'expérience nous apprend qu'un réveil subit trouble & dérange tous les mouvemens de notre machine. Par conséquent en réveillant ainsi l'enfant, on interrompt, on arrête l'action douce des instrumens de la digestion sur les alimens; tout reste en suspens, & ne reprend qu'avec peine son cours naturel. L'ordre de l'économie animale est troublé, la frayeur arrête la circulation dans les parties extérieures, le sang reflue vers les parties internes. Qui peut douter que ce trouble ne soit très-préjudiciable à l'enfant?

Les Nourrices doivent donc quand elles éveillent leurs Nourrissons, le faire doucement & par degrés. Que d'abord elles agitent lentement leur lit, qu'elles frottent & carressen leurs petites mains, afin d'exciter

un chatouillement, une titillation douce qui les dispose à la gaieté; qu'au moment où ils ouvrent les yeux, elles leur présentent un visage riant; ils ne manqueront pas alors de leur sourire; ils étendront leurs petits bras pour demander à sortir de leur tombeau; ils seront gais & riants. Outre l'avantage que cette précaution procure à l'enfant, sa gaieté ne sera-t-elle pas aussi plus agréable pour la Nourrice?



CHAPITRE III.

De la Nourriture des Enfans.

LES pertes abondantes & continuelles que l'homme fait, soit par la transpiration, soit par les autres excrétions, l'obligent de prendre de temps en temps des nourritures capables de les réparer, & d'entretenir ses solides & les fluides dans le juste équilibre qui fait le principe & la base de sa santé. L'enfant est obligé d'en prendre non-seulement pour réparer les pertes qu'il fait, mais encore pour fournir à l'accroissement des différentes parties de son corps. Or c'est du choix de cet aliment, de sa qualité & de sa quantité, que dépendent l'accroissement, la santé & la vie des enfans. Cette partie essentielle de leur éducation mérite assurément la plus sérieuse attention. Pour ne rien omettre de ce qui peut appartenir à un objet aussi intéres-

fant, & y répandre le plus de lumiere qu'il nous sera possible, nous diviserons ce Chapitre en sept Articles.

Division de ce Chapitre.

Dans le premier, nous prouverons que le lait est la nourriture la plus convenable à l'enfant.

Dans le second, que le lait de femme est préférable au lait des animaux.

Dans le troisiéme, que celui de la mere est préférable à celui d'une Nourrice étrangere.

Dans le quatriéme, nous examinerons quelle doit être la qualité du lait de la Nourrice, & ce qu'elle doit faire pour en avoir un analogue à l'état de l'enfant.

Le cinquiéme contiendra quelques préceptes sur le temps auquel la Nourrice doit donner à tetter à l'enfant, & sur la quantité du lait qu'elle doit lui laisser prendre à chaque fois.

Dans le sixiéme, nous examinerons quand on doit donner de la bouillie à l'enfant, & comment cette bouillie doit être faite.

Enfin le sevrage sera la matiere du septiéme Article.

ARTICLE

ARTICLE PREMIER.

Le lait est la meilleure nourriture que l'on puisse donner à l'enfant nouveau né.

Principes pour le choix de la nourriture.

Les alimens quels qu'ils soient, ne peuvent fournir à notre corps une nourriture salutaire qu'autant qu'ils auront préalablement souffert dans les organes de la digestion des changemens qui les mettent en état de faire partie de notre propre substance. Ces changemens consistent dans une altération telle que l'aliment divisé en parties les plus petites qu'il soit possible, & mêlé avec les liqueurs que la nature prépare & verse à cet effet dans les organes destinés à la digestion, puisse être introduit dans les vaisseaux lactés, de là porté dans le sang, & ne faire plus qu'un même fluide avec lui. Or les premiers agens que la nature a disposés pour opérer ces changemens salutaires dans l'enfant, sont un mouvement, une action de l'estomac & des intestins, propor-

tionnés à la difficulté que l'aliment oppose à sa division, une quantité de sucs ou liqueurs animales suffisante pour l'opérer, & convertir, pour ainsi dire, sa nature en une nouvelle, analogue à celle de notre corps. Que l'estomac & les intestins aient donc toute la force qui leur est nécessaire pour agir sur les alimens; que les liqueurs animales, la salive, le suc gastrique, la bile, le suc pancréatique, l'humeur intestinale, aient en quantité & en qualité les conditions que l'aliment requiert; que l'aliment lui-même soit simple, doux, composé de parties aisément séparables, & qui aient déja quelque affinité avec les humeurs de notre corps, la digestion se fera aisément, promptement & sûrement. Mais si quelqu'un de ces agens manque ou est trop foible, si l'aliment est trop épais, trop visqueux, d'une nature propre à irriter, à troubler les fonctions ou à les détruire; loin d'être salutaire, il deviendra un fardeau incommode, & quelquefois même un poison funeste.

Quelle est la nourriture qui convient le mieux à l'enfant.

Guidés par ces principes incontestables, voyons quelle est la nourriture qui convient le mieux à l'enfant dans les premiers jours de sa naissance. Comme il n'a point encore de dents, il ne peut user d'aucune des nourritures qui exigent la mastication. Tous les organes de la digestion d'autant plus tendres, foibles & délicats, que l'enfant est plus voisin de ce premier instant, ne permettent pas d'en attendre une action forte & vigoureuse. Les liqueurs animales sont ou en trop petite quantité, ou trop peu actives, pour forcer l'aliment de prendre leur caractere & leur nature. L'aliment que l'on donnera à l'enfant, doit donc être tel qu'il exige peu de travail, peu d'action de la part des solides & des fluides. Il n'en est point qui possède plus certainement cet avantage que le lait. Travaillé & formé dans le corps de l'animal, il a déjà commencé à recevoir un caractere qui l'approche beaucoup des liqueurs de l'enfant. C'est un chyle plus parfait que celui qui, extrait des alimens de

la mere, a passé dans ses vaisseaux lactés, puisqu'il est lui-même un extrait de ce premier chyle qui, délayé par une grande quantité de la liqueur lymphatique dans les glandes du mésentère & dans le canal thorachique, mêlé & confondu avec le sang, a reçu dans les poumons, le cœur & les arteres, un nouveau degré d'élaboration & de perfection, & qu'enfin il a été séparé de ce sang par un organe dont la structure délicate ne lui permet d'en recevoir que la partie la plus douce & la plus nourrissante.

Analyse du lait. L'examen des principes qui entrent dans la composition du lait, les vertus de chacun de ces principes en particulier, & de tous réunis, prouvent évidemment que de toutes les nourritures il est & la meilleure & la plus sûre.

Qu'on laisse du lait nouvellement tiré, en repos dans une terrine de grès, & exposé à une chaleur tempérée, il s'amassera à la surface une matiere épaisse d'un blanc un peu jaune : c'est ce qu'on appelle *la crême* ou *la partie butyreuse* ; on l'est

leve doucement avec une cuiller. Aprés deux ou trois jours le lait écrémé se coagule en une masse molle, qu'on nomme *lait caillé*. Cette masse molle se divise elle-même en deux substances, l'une plus épaisse que le lait caillé, & qui devient à la longue aussi dure qu'une pierre, elle forme le fromage; l'autre liquide, limpide, d'une couleur un peu bleue, d'une saveur aigrelette, s'appelle *serum* ou *petit-lait*. Si on fait cuire ce *serum* jusqu'à ce qu'il se forme une pellicule à la surface, & que retiré du feu on place le vase dans un endroit frais, il dépose au fond du vase un sel blanc, qui jaunit bientôt à l'air: les cristaux sont très-doux; ils ne sont ni acides ni alkalis: ils ne fermentent avec aucun sel, sont dissolubles dans l'eau, & ne tombent pas facilement en déliquium. C'est un sel neutre qu'on nomme *le sel essentiel du lait*.

Ces parties dont le lait est composé ont des vertus différentes; la crême ou partie butyreuse est émolliente, adoucissante, épaississante &

Vertus du lait & de ses différens principes.

nourrissante. La partie caséeuse, plus difficile à dissoudre, possède à un plus haut degré la vertu d'épaissir; elle est même un peu astringente & constipante : la partie séreuse humecte, délaie, rafraîchit, relâche, & est un peu apéritive à cause du sel qu'elle contient.

Il doit être préféré aux bouillons de viande.

A raison de ces principes & de leurs vertus, le lait non-seulement nourrit, mais il est émollient, adoucissant & relâchant; qualités précieuses pour le corps tendre & délicat de l'enfant, & que l'on ne trouve point dans les jus & bouillons de viandes d'animaux, que quelques personnes ont voulu substituer au lait. Ces jus & bouillons ont trop de consistance, & exigent pour être digérés plus de forces dans les organes de la digestion qu'on ne se l'imagine communément : dans un estomac trop foible ils dégénèrent en glaires alkalescentes & putrides, qui répandent bientôt leur contagion dans tout le corps. Et c'est par cette raison que les Médecins les retranchent tout-à-fait, ou ne les permettent que maigres, foibles & coupés,

aux Malades dont l'estomac est dérangé ou très-affoibli. Attendons que l'estomac des enfans devenu plus robuste soit en état de digérer les nourritures solides, & contentons-nous du lait dans les commencemens, puisque c'est la liqueur la plus proportionnée à leur foiblesse, & qu'elle est déjà toute disposée à s'insinuer dans les vaisseaux lactés, & à former un chyle excellent.

En un mot cet aliment est d'autant plus propre à favoriser l'accroissement, qu'il contient plus de parties nutritives. Le chyle a toujours été reconnu pour la partie des alimens éminemment nutritive, & la seule capable de réparer les pertes inséparables de la vie. Nous avons prouvé, & il est avoué de tout le monde, que le lait est un vrai chyle, doux, composé de parties presque déjà parfaitement assimilées à celles de notre corps, d'une fluidité qui n'exige plus qu'un foible travail de la part des instrumens de la digestion, pour s'insinuer dans les vaisseaux lactés. Les régnes animal & vege- Seconde raison de préférence.

tal ne fourniſſent certainement aucune nourriture qui réuniſſe des avantages auſſi précieux & auſſi bien proportionés à la foibleſſe des organes de l'enfant. Il n'en eſt point qui favoriſe ſon accroiſſement auſſi promptement ni auſſi ſûrement. L'uſage de cette liqueur, comme premier aliment des enfans, adopté par toute les Nations, & auſſi ancien que le monde, eſt une preuve ſi convaincante de ſon utilité & de ſa prééminence ſur toute autre nourriture, qu'elle nous diſpenſe de nous étendre davantage ſur ſes bons effets.

Le lait ne ſe coagule pas dans l'eſtomac de l'enfant en ſanté.

Quelques perſonnes ont penſé que cette liqueur ſe coaguloit dans l'eſtomac de l'enfant, & que cette coagulation étoit même néceſſaire pour exciter le jeu & l'action de l'eſtomac & des inteſtins (*g*). Cette idée nous paroît au moins haſardée. Trois choſes peuvent occaſionner la coagulation du lait; 1°. ſon mélange avec des acides & des alkalis; 2°. un repos parfait, joint à une

(*g*) Eſſai ſur l'Education médicinale des Enfans, par M. Brouſet, Tom. I, p. 141.

chaleur tempérée ; 3°. une chaleur très-grande & continuée pendant quelque temps. Aucune de ces causes ne se trouve dans l'enfant. Les humeurs qui se mêlent au lait dans la bouche & l'estomac, ne contiennent ni acide ni alkali, si nous en croyons le célebre Boerhaave & tous les Chymistes modernes les plus instruits dans l'art de découvrir la Nature. L'Anatomie nous apprend que l'estomac est un muscle creux, dont les fibres se contractent & se dilatent successivement ; il est outre cela pressé alternativement par le diaphragme & les muscles du bas-ventre dans la respiration. Le lait n'y sera donc point dans ce repos nécessaire pour qu'une chaleur tempérée y occasionne sa coagulation. La chaleur de ce viscere n'est pas d'ailleurs assez grande pour produire dans un instant sa coagulation, ou plutôt sa corruption (*h*) ; car la chaleur nécessaire pour opérer cette décomposition doit égaler ou même

(*h*) Le lait coagulé par une chaleur excessive a une odeur fétide, insupportable ; preuve de corruption.

surpasser celle de l'eau bouillante, qui est de 210 degrés au Thermometre de Farenheit ; au lieu que la chaleur la plus grande que l'on ait remarquée dans les enfans, n'est que de 92 degrés. Reste donc à dire qu'il y a dans l'estomac un levain, qui y est déposé exprès pour cet effet. C'est aussi ce que l'on suppose, & on le croit fourni par le premier lait que l'enfant a pris, & qui s'est coagulé.

Mais on pourroit demander quel a été le principe qui a fait coaguler ce premier lait, & qui en a fait un levain capable de coaguler le second. Nous doutons que l'on puisse avec fondement en accuser l'humeur glaireuse & visqueuse qui tapisse dès les premiers jours l'estomac & les intestins. Cette humeur, au moins celle qu'on l'a trouvée dans les enfans morts, n'a donné aucun signe d'acidité ni d'alkalicité ; qualités néanmoins nécessaires pour produire l'espece de coagulation dont nous parlons. Si c'est la foiblesse de l'estomac qui donne lieu à cette coagulation, qu'on peut alors appeller sponta-

née, ce n'est plus un secours que la Nature réserve & destine pour la parfaite digestion du lait; c'est à plus juste titre une dépravation, source de plusieurs maladies, suivant la doctrine de tous les plus célebres Médecins qui ont écrit des bons & mauvais effets du lait. D'ailleurs, si cette coagulation est absolument necessaire pour la parfaite digestion, pourquoi ne le seroit-elle pas dans les animaux aussi-bien que dans les enfans? Or l'ouverture des jeunes animaux qui tettent encore leur mere, si l'on en excepte la classe de ceux qui ruminent, l'ouverture des chiens auxquels on a fait boire du lait, ne découvre dans leur estomac aucun reste de lait coagulé; on trouve le lait presque tout entier dans les vaisseaux lactés, le réservoir du chyle, le canal thorachique, ou même déjà dans le sang.

Ne sommes-nous donc pas plus autorisés à croire que cette liqueur douce, résultante de la nourriture de l'animal, qui en a été extraite comme la partie la plus douce, & la plus propre à se convertir en sa

propre substance, ne souffre dans l'estomac de l'enfant en santé qu'un mêlange avec l'humeur gastrique ; mêlange que favorisent les petites contractions & les pressions alternatives de ce viscere ? Dans l'intestin duodenum la bile & le suc pancréatique l'atténuent encore plus qu'elle ne l'étoit. Enfin la portion la plus ténue s'insinue dans les vaisseaux lactés, & ce n'est que la plus grosse, relativement aux orifices très-étroits de ces vaisseaux, qui est précipitée dans les gros intestins, & qui est rejettée au-dehors, après avoir été légerement délayée par les liqueurs que la nature y sépare pour en faciliter l'expulsion. La séparation des parties tenues & grossieres, ou fromageuses, se fait dans les intestins grêles, & non pas dans l'estomac : lorsqu'elle se fait dans ce viscere, elle y est produite par un principe de maladie qu'elle fomente, & étend de plus en plus, comme nous espérons le prouver dans la suite. Elle n'est donc pas un des moyens nécessaires à la Nature pour la parfaite digestion du lait.

ARTICLE II.

Le lait de la Femme est préférable à celui des Animaux.

On a remarqué que le lait qui contient le plus de *ferum*, & le moins de parties caséeuses, est le meilleur. La raison en est simple. La liqueur est d'autant plus salutaire, qu'elle se digére plus aisément. La partie la plus difficile à digérer, est sans contredit la partie caséeuse ; c'est elle qui reste dans le corps de l'enfant, lorsqu'il est incommodé, s'y durcit, corrompt, & produit presque toutes les maladies dont il est souvent la victime. Quand le *ferum* est en grande quantité, il la tient en dissolution, l'entraîne avec lui dans les intestins, & empêche sa coagulation.

Quel est le meilleur lait.

Si l'on consulte l'examen du lait de femme, & de celui des différens animaux, fait par tous les Médecins, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, où l'art de décomposer a été poussé à son plus haut point de per-

Le lait de femme est meilleur que celui des animaux.

fection, on reconnoîtra que le lait de la femme eſt celui qui contient le plus de *ſerum*, & le moins de parties caſéeuſes; encore cette partie eſt tendre, molle, & ne forme point un *coagulum* dur & ferme, comme dans les autres laits.

Le lait ayant toujours paſſé pour une nourriture très-aiſée à digérer, & dès-lors ſalutaire dans un grand nombre de maladies où les forces ſont épuiſées, comme la phthiſie, l'éthiſie, les fiévres lentes, &c. on s'eſt appliqué à connoître la propriété & la vertu du lait de chaque animal. Ce n'eſt point par un préjugé, mais c'eſt d'après des expériences déciſives qu'on a donné la préférence au lait de femme, & aſſigné au lait des animaux les rangs ſuivants :

1°. Le lait d'âneſſe & de jument, contenant plus de *ſerum*, & moins de parties caſéeuſes.

2°. Le lait de chevre qui, à cauſe de la proportion de ſes principes, tient le milieu entre le lait d'âneſſe & le lait de vache.

3°. Le lait de vache, plus buti-

reux, plus caféeux, & contenant moins de *ferum*.

4°. Enfin le lait de brebis, qui est encore plus caféeux.

Premiere objection, & réponse.

Pour décréditer la préférence accordée au lait de femme, qu'on ne nous oppose point l'exemple de quelques Paysans forts & vigoureux, qui néanmoins n'avoient jamais pris d'autre lait que celui des animaux : ces exemples rares, & celui même des Moscovites & des Irlandois, où l'usage du lait de femme est exactement inconnu ; ces exemples, dis-je, ne font d'aucune force pour détruire une vérité prouvée par l'usage presque universel depuis la création, & confirmée par la raison. La disproportion étonnante qui se remarque par les moins expérimentés, entre la constitution des enfans de nos Paysans, & des enfans des Bourgeois, ou de Gens de qualité, & entre la constitution des enfans du Nord, & celle des enfans nés sous la zone torride, ne permet en bonne logique aucune induction générale. Les enfans de nos Villageoises, dont les fibres sont fortes, & for-

mées d'un suc plus doux & plus nourrissant, pourront peut-être digérer du lait de vache; mais ce même lait excédera sûrement les forces des solides & des fluides de l'enfant d'une Bourgeoise, ou d'une Dame de qualité, dont les fibres plus lâches ont moins de ressort & d'action. Nous voyons très-souvent que les enfans de nos Bourgeoises, quoique purgés de leur *meconium*, & de l'humeur glaireuse qui tapissoit leur estomac, vomissent le lait de leur Nourrice les premiers jours, & que rarement cela arrive aux enfans de nos Villageoises. D'où vient cette différence, sinon de la disparité qu'il y a entre la force de l'estomac de ce dernier, & la force de l'estomac du premier? Celui-ci ne rejette ainsi le lait, que parce qu'il est trop *nourri*, & qu'il exige de l'estomac plus d'action que ce viscere n'en est capable. Que sera-ce du lait de vache, dont la digestion est beaucoup plus difficile & laborieuse que celui de la femme?

Seconde objection.

Mais, dira-t-on encore, ces avantages si préconisés du lait de femme

font bien contre-balancés par les dangers auxquels son usage expose l'enfant, & par les torts qu'il lui cause. Vanhelmont (*i*) a fait de ces dangers un détail effrayant, & l'expérience confirme ses craintes. Il est de fait que la Nourrice ne peut se livrer à aucune passion violente, telles que la colere, l'amour, le chagrin & le vin, que son lait n'en soit altéré, & que l'enfant n'en ressente les impressions funestes. L'animal, soit vache, soit autre, n'est sujet à aucune de ces émotions; son lait a toujours les mêmes qualités; il est donc moins dangereux que celui de la femme.

Nous convenons que ces dangers sont fondés, qu'il y a même plusieurs faits qui en attestent la réalité; mais nous osons assurer qu'ils sont beaucoup enflés, sinon quant à leur nature, au moins quant à la fréquence de leur existence. M. Brouset nous apprend dans son *Education Médicinale des Enfans* (*k*), Réponse.

(*i*) Dans le Traité qui porte pour titre, *Infantis nutritio ad vitam longam*, p. 477.
(*k*) Tom. I. pag. 175.

où il rapporte tout au long les erreurs de Vanhelmont, qu'il a été lui-même nourri par une femme sujette à s'enivrer, & qu'il l'a été néanmoins avec le plus grand succès. On peut citer, il est vrai, quelques exemples d'enfans qui ont porté la peine des passions de leur Nourrice; mais ces exemples sont très-rares, & ne sont d'aucun poids en comparaison du très-grand nombre d'enfans sur lesquels ces mêmes passions n'ont fait aucune impression.

D'ailleurs, le trouble que les passions portent dans l'économie animale, est proportionné à la sensibilité des organes. Les excès, de quelque nature qu'ils soient, produisent plus de ravages dans une femme que dans une autre; l'expérience le prouve tous les jours. Cette différence ne vient que de la différente sensibilité du genre nerveux. Toutes n'étant donc pas sensibles & irritables au même point, ne sont pas sujettes aux mêmes altérations dans le lait; tous les enfans n'auront donc pas à craindre ces impressions fâcheuses de la part de leurs Nourri-

ces, quoique livrées aux mêmes passions.

Le lait des animaux a toujours la même consistance, la même qualité. Cet éloge qu'on prétend lui donner est une nouvelle preuve de son infériorité. Les variations de l'air, les dérangemens de la transpiration, causent à l'enfant des maladies qui exigent que l'on change la qualité du lait de sa Nourrice, & qu'on l'approprie à son état actuel. On peut faire prendre à la Nourrice des boissons capables de donner à son lait les qualités qu'indique la maladie. Pourroit-on avec la même facilité opérer ce changement salutaire dans le lait des animaux ? Pourroit-on les astreindre à une nourriture dont la vertu fût propre à combattre & à détruire la maladie de l'enfant ? Nous doutons qu'on ose s'en flatter. A ce raisonnement nous ajouterons une derniere réflexion contre cette uniformité, cette égalité que l'on suppose dans le lait des animaux : c'est qu'elle est gratuitement supposée ; bien plus, elle est démentie par l'observation. Il est con-

Troisiéme objection & réponse.

ſant que le lait de vache eſt différent dans le printemps & l'été, & dans l'automne & l'hiver. Extrait du ſuc des plantes qui nourriſſent ces animaux, il eſt d'autant meilleur, & a d'autant plus de vertu, que ces plantes ſont en plus grande abondance & plus ſucculentes : or rien de plus évident que la différence des plantes qui croiſſent dans le printemps & l'automne, & de celles qui naiſſent en été & en hiver. La qualité même de ces plantes change beaucoup la qualité du lait; c'eſt pourquoi les Médecins qui ordonnent le lait à leurs Malades, non ſeulement en fixent l'uſage au printemps & à l'automne, préférablement à toute autre ſaiſon, & ſpécialement dans les mois de Mai & de Septembre, parce qu'alors les pâturages ſont meilleurs ; mais ils recommandent auſſi de nourrir, s'il eſt poſſible, l'animal qui fournira le lait avec des plantes qui aient des vertus reconnues efficaces contre la maladie.

Autre avantage du lait de femme.

Outre ces raiſons, qui doivent décider en faveur du lait de fem-

me, il est encore un avantage très-réel qui dépend de la maniere dont l'enfant le prend. Ses deux levres embrassent également le mamelon ; il suce, & le lait coule immédiatement du sein dans sa bouche, & de-là dans son estomac. Il prend donc le lait tel qu'il est dans le sein de la Nourrice, chargé de toutes ses parties les plus subtiles, les plus spiritueuses, & sans doute les plus efficaces. Plusieurs sçavans Physiologistes (*l*) pensent que les nerfs, abondamment distribués dans tous les organes sécrétoires, y produisent, non-seulement le sentiment, mais y versent encore quelques parties du fluide animal, qui donne aux autres fluides un caractere par-

(*l*) *Verùm eædem (glandulæ) neque motum, neque sensus acumine eminent, ut mirum videatur aliam aliquam efficaciam à nervis impertiri glandulis, eamque esse adfusionem liquidi nervei ad eum liquorem quem glandula quæque secernit.*

Vieussens a entrepris de démontrer par plusieurs expériences anatomiques, que les conduits excrétoires sont accompagnés de nerfs qui mêlent aux humeurs des esprits propres à augmenter leur fluidité. *Vide novum systema Vasor. p. 97. & seq.*

ticulier & propre à chaque individu.
C'est même à ce fluide animal que l'illustre Van-Swieten attribue les convulsions qu'excite dans un enfant le lait de sa Nourrice en colere (m).

Lorsque le lait sortant des mamelles est exposé à l'air, il s'en exhale une rosée très-subtile sous la forme d'un nuage; cette rosée ne seroit-elle pas par rapport au lait, ce qu'est l'esprit recteur par rapport aux plantes dont il fait la principale vertu? Si l'enfant use du lait d'animaux, il ne peut le prendre qu'après qu'il aura été exposé à l'air, & qu'il aura perdu par l'évaporation sa partie subtile & essentielle, qui, mêlée avec les autres, les tenoit dans une plus grande division, dans une plus grande mobilité, & en faisoit le principe le plus actif. Il est donc plus avantageux à l'enfant de tetter une femme, que de boire le lait d'un animal quelconque.

Quatriéme objection.

Mais, dira-t-on encore, il est certain que la multiplicité des Sujets fait le bien de l'Etat, & qu'en

(m) *Comment. in aphorism. Boerhaav. T. 1. pag. 28.*

délivrant les femmes de l'emploi d'allaiter leurs enfans, on met à profit pour la multiplication de l'espece tout le temps de la fécondité de toutes les femmes de la Nation. Cette faculté chomme, pour ainsi dire, dans les Nourrices pendant les deux tiers au moins du temps où elles seroient propres à la génération. (n)

Pour mettre cet avantage politique dans toute l'évidence qu'il mérite, il eût fallu, du moins nous le croyons, prouver qu'une femme qui est déchargée du soin de nourrir ses enfans, en a plus que celle qui les nourrit. Cette proposition, dont on laisse à l'avenir à prouver la vérité, peut être décidée dès-à-présent. Dans les grandes Villes il est peu de femmes qui nourrissent elles-mêmes leurs enfans; presque toutes les abandonnent à des Nourrices étrangeres; presque toutes sont donc dans la classe de celles en qui la fécondité ne chomme pas. Voit-on cependant qu'il naisse plus d'enfans dans les Villes que dans les Villa- Réponse.

(n) Essai de l'Education Médicinale des Enfans, T. 1. p. 164.

ges? Prenons pour objet de comparaison vingt ménages Bourgeois dans Paris, & vingt dans un Village quelconque, comptons les enfans nés de part & d'autre, & nous reconnoîtrons que le nombre est à peu près égal, si même il n'est pas supérieur dans les vingt ménages Villageois. Mais supposons l'égalité, supposons même la supériorité pour les Villes, en faudra-t-il conclure pour celá qu'il est de l'intérêt de l'Etat de délivrer les femmes du soin d'allaiter leurs enfans? Nous osons assurer que non, & les motifs de cette négative sont simples & décisifs.

Ce n'est point le nombre des enfans nés chaque année qui intéresse un Etat, c'est le nombre de ceux qui vivent. Que lui importe en effet qu'il naisse tous les ans vingt mille enfans, s'il ne lui en reste que deux mille qui soient en état de lui rendre service dans la suite? Ne vaudroit-il pas mieux qu'il n'y eût par an que dix mille enfans nouveaux-nés, & que de ces dix mille il en vécût huit mille? Or c'est ce qui arrive-roit

soit certainement, si les meres vouloient se donner la peine de nourrir leurs enfans. Cette promesse n'est point une frivole conjecture dénuée de tout fondement; elle est appuyée sur des faits certains & des raisonnemens palpables. Que l'on visite les maisons des femmes qui ne nourrissent point, & les maisons de celles qui nourrissent; quelle différence dans le nombre & la constitution des enfans vivans! D'un côté l'on ne voit que trois ou quatre enfans, foibles, délicats, & dont la vie ne tient pour ainsi dire qu'à un fil; de l'autre on apperçoit une mere de famille entourée de huit, neuf ou dix enfans, tous bien portants, forts & robustes, & ce sont-là les vraies richesses de l'Etat. Nous convenons que celles qui ne nourrissent point accouchent plus fréquemment; mais cette fréquence même qui, au premier coup d'œil, paroît promettre de grands avantages à l'Etat, est une des causes principales de sa dépopulation. Nous connoissons des meres dont les unes ont eu dix, les autres douze, d'autres jusqu'à dix-

neuf enfans, un au moins tous les ans, & qui sont à présent sans aucun héritier, ou n'en ont conservé qu'un ou deux tout au plus : les exemples en sont fréquens. Quelle peut être la cause d'un si grand malheur ? Ecoutons M. Théodore Baron dans son excellente Thèse : *Est-il salutaire à la mere de nourrir son enfant* (n) ? » On peut avec juste raison comparer l'*uterus* à un champ.
» Si l'on n'accorde au champ aucun
» repos, mais que par une impru-
» dente avidité on le force de rappor-
» ter tous les ans, il s'épuise ; les ré-
» coltes qu'il fournit sont maigres &
» en petite quantité ; enfin il devient
» stérile. L'*uterus* de même épuisé par
» une fécondité non-interrompue, ne
» peut fournir qu'une mauvaise nour-
» riture au germe qui lui est confié ;
& telle est sans doute une des causes

(n) *Uterum agro non ineptè comparaveris : uti secùs ac agri interpositâ quiete non reparati, effœti fiunt, raramque emittunt segetem, uterus pariter non intermisso partu exhaustus, concreditum sibi malè educet hominis germen. Quamdiu lactat mulier, amissum uterus recuperat tonum, novasque accipit vires, ut pulchrâ sanâque prole rursùs beet parentes.*

principales des fausses-couches si fréquentes parmi les Bourgeoises & les Dames de condition » ; au lieu que pendant que la mere nourrit son enfant, ses fibres se resserrent, se rétablissent dans leur *ton* naturel ; ce viscere reprend de nouvelles forces, pour fournir à un nouveau germe la nourriture convenable. »

Enfin si l'on veut se donner la peine de compulser les Regiſtres de Baptême, on reconnoitra qu'il nait en France un nombre d'enfans assez grand pour maintenir ce Royaume dans son état de supériorité sur les autres en tout genre. Le défaut d'habitans ne vient point d'une diminution dans la propagation de l'espece, mais d'une diminution dans le nombre des mariages, & des vices infinis dans l'éducation & dans la nourriture, qui enlevent la majeure partie des enfans au berceau.

C'est à procurer à ces infortunés une éducation salutaire, à engager les femmes à nourrir elles-mêmes leurs enfans, que la bonté du Prince doit s'appliquer, & non à intervertir l'ordre de la Nature, & à forcer

les meres de se dépouiller de leur tendresse, pour se décharger sur les bêtes du soin d'être les meres de leurs enfans.

Tentatives infructueuses pour abandonner l'usage des Nourrices.

On lit dans le Journal des Sçavans, qu'au mois d'Août 1680 on proposa à MM. les Administrateurs des Hôpitaux des Enfans-Trouvés, d'élever des enfans sans le secours des Nourrices. Les uns vouloient qu'on se servît d'eau de froment, les autres de la gelée de pain, & d'autres de la bouillie. MM. les Administrateurs communiquerent les projets qui leur avoient été présentés au Parlement de Paris, qui, par Arrêt rendu le 19, nomma les Sieurs Cartier, Doyen de la Faculté de Médecine, Moreau & Amy, Médecins de l'Hôtel-Dieu, Thévart & Synot, Médecins de l'Hôpital-Général, Rissart, Turbier & Bienaise, Médecins & Chirurgiens de la Cour, & deux Jurées Matrones de cette Ville, pour donner leurs avis sur lesdites propositions.

Dans le rapport que ces Messieurs firent en conséquence, ils conclurent que la délicatesse des enfans

nouveaux-nés ne permet d'employer les manieres proposées que pour les enfans déjà forts, & en état d'être sevrés; que l'usage étant le pere & le maître de la Médecine, il étoit dangereux de tenter des moyens que l'expérience n'avoit point encore autorisés, sur-tout dans des corps foibles & délicats, & que pour faire sans témérité quelque chose, il falloit au moins qu'elle fût indiquée par des raisons fortes; que la raison ne portoit point à faire celle qui étoit proposée, puisqu'après avoir considéré l'état des enfans nouveaux-nés, leur chaleur languissante, leur estomac foible & sans vigueur, les liqueurs qui y font la dissolution des alimens comme étouffées par l'humidité, il falloit, pour établir à la place des Nourrices un aliment convenable; que cet aliment fût si peu éloigné de chyle, qu'il n'eût presque besoin d'aucune chaleur pour être digéré; qu'il séjournât peu dans l'estomac, pour éviter les suites d'un prompt changement, toujours fâcheux aux complexions tendres; qu'il y eût beaucoup d'affinité avec

celui dont les enfans étoient nourris dans le ventre de leur mere, & avec celui auquel il doit être substitué; & pensant qu'au lait de femme on ne peut substituer que le lait des animaux, ils demandoient, 1°. qu'il eût la même température que s'il sortoit immédiatement du sein d'une femme la mieux conditionnée, sans quoi les estomacs des enfans n'y pourroient pas résister; 2°. d'entretenir toujours ce lait dans un dégré de chaleur naturelle.

Ces circonstances sont difficiles à remplir, car il faudroit, pour avoir le lait de l'animal dans sa chaleur naturelle, ou garder l'animal à la maison, afin de le tirer quand on en auroit besoin, ou faire réchauffer celui qu'on auroit tiré le matin; l'une & l'autre méthode a ses inconvéniens. 1°. Car en gardant l'animal dans l'écurie, on le prive des avantages très-grands qu'il trouve en prenant sa nourriture en plein champ, soit parce qu'il y respire un air pur qui se mêle avec ses alimens, en rend la digestion plus parfaite, au lieu qu'enfermé il ne res-

pire qu'un air chaud, épais, & chargé de vapeurs fétides; soit parce que les herbes dont il se nourrit dans les champs sont plus succulentes, & possédent toutes les parties les plus actives & les plus nourrissantes; au lieu que celles qu'on lui donne à la maison sont, ou séches, ou déjà fanées. 2°. Nous ferons voir en parlant de la bouillie, que l'on fait perdre au lait beaucoup de sa vertu en le réchauffant. Concluons donc que le parti le meilleur & le plus sûr est de nourrir les enfans avec le lait de femme. Il paroît que les solides raisons dont nous venons de faire l'extrait, déterminerent alors le Parlement & les Administrateurs de l'Hôpital des Enfans-Trouvés à abandonner les projets présentés.

Un Magistrat dévoué tout entier aux devoirs de Citoyen, recommandable à tous égards, & spécialement par son zèle, que rien ne peut ralentir, pour tout ce qui a trait au bonheur public, a entrepris dans ces dernieres années de faire nourrir les enfans avec du lait de vache. Il en a assemblé plusieurs

dans une maison voisine de Paris, & destinée à cet usage : sa tendresse paternelle veille scrupuleusement à ce qu'ils ne manquent de rien, & l'on ne peut se refuser, en visitant cette maison, à des sentimens d'admiration & de respect pour celui qui en est le Fondateur & le Gouverneur. Si le succès ne répond pas à son zèle, à ses dépenses & à ses peines ; ce qui malheureusement n'est que trop vrai, on ne doit en imputer la cause qu'aux défauts que nous avons reprochés au lait des animaux, comme nourriture des enfans nouveaux-nés. L'essai que ce respectable Citoyen vient de faire est une nouvelle preuve qui confirme nos raisonnemens, & nous affermit de plus en plus dans la vérité établie en cet Article, que le lait de femme extrait des mamelles par l'enfant lui-même, est le seul qui lui convienne.



ARTICLE III.

Le lait de la Mere est préférable à celui d'une Nourrice étrangere.

Il est dans l'ordre de la nature que les meres allaitent leurs enfans.

Aussitôt que la mere est accouchée, ses mamelles se remplissent d'une liqueur douce, qui non-seulement lui est inutile, mais peut lui être funeste, si elle n'est point évacuée. La formation de cette liqueur réservée pour l'instant où l'enfant voit le jour, sa qualité, sa proportion avec la foiblesse de ses organes, firent juger aux premiers hommes qu'elle étoit un don bienfaisant de l'Auteur de la Nature, & l'aliment le plus convenable à l'enfant. Les meres elles-mêmes instruites à ne se croire heureuses, qu'autant qu'elles pouvoient porter un nom si doux, auroient cru mériter d'en être privées, si elles avoient abandonné leur tendre fruit à des Nourrices étrangeres. Mais que nos idées, que nos mœurs sont différentes de celles de nos Peres ! Regretter l'exécution de cette loi pré-

cieuse de la Nature, avancer que les meres sont obligées par la loi naturelle, & par la Religion, de nourrir leurs enfans quand elles n'ont point d'incommodités réelles qui les en empêchent, c'est s'afficher pour un homme extraordinaire & ridicule ; c'est avancer un paradoxe inhumain, qui ne tend qu'à prolonger l'ennui, les peines & les douleurs qui les ont déjà si cruellement tourmentées pendant leur grossesse. Quelle horrible contrainte en effet pour une femme, d'avoir continuellement à ses côtés un enfant dont les besoins se renouvellent à chaque instant ; qui ne lui laisse aucun moment de tranquillité ni le jour ni la nuit ; dont les cris perçans arrachent à un sommeil nécessaire une mere déjà épuisée par les fatigues du jour !

Objection.

Réponse.

Cette frivole déclamation contre un devoir aussi sacré, n'a sans doute pour véritable motif que la crainte des embarras qu'entraîne l'éducation des enfans. A Dieu ne plaise qu'adoptant le sentiment du Docteur Harris, nous fassions aux meres

l'injustice de penser qu'elles ne sacrifient ainsi leurs obligations qu'au plaisir de pouvoir librement recevoir & rendre des visites, se livrer sans contrainte à toutes les fantaisies que la mode & la coutume leur inspirent, courir les bals, les spectacles, les promenades, & passer la plus grande partie de la nuit au jeu. Ce seroit les supposer dépouillées de tout sentiment, non-seulement maternel, mais humain; ce seroit les mettre au-dessous des bêtes, dont la conduite à l'égard de leurs petits feroit sans doute rougir nos Dames, si elles n'étoient point aveuglées par les prestiges de la mode & des préjugés.

Si nous entreprenons de combattre ces préjugés, ce n'est pas que nous nous flattions de faire un grand nombre de prosélytes. Nous n'ignorons pas qu'une Dame qui allaite son enfant, est pour notre siécle un phénomene, qu'on ne rougit point de taxer de folie, & que la crainte du ridicule étouffe tous les jours la voix de la nature & de la probité : mais nous sçavons aussi qu'il est

encore un grand nombre de femmes qui sentant que la nature les a faites pour être meres, & pour en remplir les devoirs, voudroient [illegible] état de suivre les mouvemens de leur tendresse. Le tableau des embarras qu'impose la fonction de Nourrice, la gêne & la contrainte qu'elle prescrit, les effraient; elles désesperent d'y pouvoir suffire. Puissent les réflexions que nous allons leur présenter, dissiper leurs craintes, & leur faire prendre la généreuse résolution de se comporter en vraies meres (*o*)! L'épreuve leur fera voir clairement que tous ces prétendus embarras, cette gêne, cette contrainte, ne sont qu'un fan-

(*o*) L'Empereur Marc-Aurele dit que les femmes doivent nourrir & allaiter leurs enfans, afin qu'elles soient meres entieres, & non imparfaites: Car la femme est moitié mere pour enfanter, & moitié pour la nourriture de son fruit, de maniere que la femme se peut appeller mere entiere, lorsqu'elle a enfanté & nourri son enfant de ses propres mamelles. Car les Nourrices n'aiment les enfans d'autrui que d'un amour supposé & pour un loyer mercénaire; mais les meres les aiment par une grande amitié, & une grande affection naturelle.

Ambr. Paré. pag. 603.

tôme sans réalité, & dont la tendresse maternelle fait évanouir jusqu'à l'apparence.

Ce n'est point un embarras pour la mere.

On peut ranger sous deux classes les meres que nous exhortons à allaiter leurs enfans. Ou la fortune leur permet d'avoir auprès d'elles une Gouvernante chargée de tout le détail de l'éducation ; ou elles sont obligées de le faire elles-mêmes. Que reste-t-il à faire aux premieres? Rien du tout que de présenter la mamelle à l'enfant, & d'avoir l'œil à ce que la Gouvernante le tienne toujours dans un état de propreté. Mais ce soin de donner à tetter à l'enfant n'est-il pas gênant pour la mere? Ne l'empêchera-t-il pas de remplir ses obligations de société? Les regles que nous prescrirons dans l'Article cinquiéme, sur le temps auquel on doit donner à tetter à l'enfant, dispensent la mere de cette captivité, à laquelle on veut l'assujettir inutilement. En suivant ces regles, elle aura tout le temps de voir ses amies, & de faire ses affaires. Les Dames de Marseille, qui ne connoissent aucun prétexte qui puisse

les empêcher de nourrir leurs enfans, ne laissent pas de faire tous les soirs des visites, & même une partie de jeu si l'occasion s'en présente. Pour se mettre à l'abri des cris de l'enfant, elle peut placer son berceau dans une chambre éloignée de la sienne. Toute la peine des femmes riches se réduira donc à donner à tetter à leur enfant trois ou quatre fois par jour, & le plaisir qu'elles goûtent dans ce moment le leur fera desirer avec plus d'ardeur que les autres ne desirent les bals, les spectacles les plus brillans. La peine est à la vérité plus grande pour celles qui n'ont pas le moyen d'avoir une Gouvernante; mais qu'on réflechisse sur l'uniformité des soins qu'exige l'enfant, & on avouera que la mere fidelle à les remplir avec discernement, aura encore plus de la moitié de la journée de libre. Quand même ces peines seroient encore plus grandes, les avantages réels que la mere se procureroit à elle-même & à son fruit, en le nourrissant de son propre lait, ne devroient-ils pas la décider?

Nous ne parlons point de cette douce satisfaction que tout homme goûte en remplissant ses devoirs, ni de la tendresse filiale si rare parmi nous, & qu'une mere s'assûreroit pour jamais en nourrissant son enfant, ni de la certitude que celui auquel elle prodigue ses carresses est véritablement le sien, & non un étranger que des motifs d'intérêt lui ont substitué. Ces avantages sont grands, inestimables, & mériteroient d'être mis dans tout leur jour; mais comme ils appartiennent plutôt à la Morale qu'à la Médecine, nous nous contenterons de faire voir aux meres qu'il est de leur intérêt personnel de nourrir leurs enfans, & que c'est le seul moyen de se procurer une santé durable, & de se conserver des héritiers forts & robustes.

Son intérêt personnel l'y oblige.

En effet, à quels dangers ne s'expose pas une femme qui dédaignant d'être Nourrice, est obligée de faire passer son lait! L'abondance avec laquelle il se porte aux mamelles est quelquefois si grande, qu'il y cause les douleurs les plus aiguës;

Dangers auxquels s'expose une mere qui ne nourrit point son enfant.

il s'y épaissit, se grumele & forme des obstructions, des skirres, des cancers que l'Art a bien de la peine à guérir. Ne trouvant aucune issue dans les mamelles, il reflue dans le sang, l'épaissit & produit une pléthore dangereuse, vu l'état d'épuisement où le travail a réduit l'Accouchée. Cette liqueur naturellement douce, échauffée par son mélange & sa circulation avec le sang, s'aigrit, devient irritante, & allume le feu d'une fiévre toujours violente, & souvent mortelle. Les yeux étincelans, les douleurs vives de la tête, la fréquence & la force du pouls, sont des signes non équivoques de l'abondance du sang qui se porte dans cette partie, & qui est bientôt suivie du délire, & souvent même d'une apoplexie incurable. Tantôt c'est une inflammation de tout le bas-ventre qui devient fort tendu & enflé, tantôt c'est une pleurésie accompagnée d'étouffemens, de palpitations de cœur, de syncopes & de convulsions. Quelques-unes sont la victime des efforts que fait la Nature pour pousser au

hors cette humeur ſuperflue, & iciée par une éruption pourpreuſe. Chez d'autres, c'eſt une éruption éréſipélateuſe qui non-ſeulement défigure le viſage, mais donne fréquemment la mort. Combien en voyons-nous qui, ſi elles ont le bonheur d'échapper au danger les premiers jours, n'en ſont que plus malheureuſes par la multitude des incommodités qui les tourmentent dans la ſuite? Epuiſées par des pertes opiniâtres, déchirées de rhumatiſmes, privées de l'uſage de leurs jambes, accablées de vapeurs & d'obſtructions, ſans forces, ſans appetit, couvertes de boutons auſſi incommodes que déſagréables, elles traînent une vie languiſſante & douloureuſe, que terminent enfin un cancer, une ulcere à lamatrice, ou une conſomption générale. Ne cherchons pas d'autres cauſes de toutes ces infirmités, & de beaucoup d'autres qui affligent tôt ou tard les femmes après leur accouchement, que dans la ſuppreſſion des vuidanges, le trouble & le ravage que produit néceſſairement le lait répandu dans toute la maſſe du ſang.

Sûreté pour celles qui nourrissent.

Le parallele de celles qui nourrissent leurs enfans en est une preuve sans replique ; elles n'ont que peu de vuidanges, qui souvent même cessent dès le quatriéme jour. Elles ne connoissent point cette fiévre de lait qui emporte tant de femmes dans les grandes Villes, & rend avec raison les accouchemens redoutables. Elles n'ont donc point à craindre tous les ravages que fait le lait retenu dans les vaisseaux, ou mêlé avec le sang. Qu'on ne dise point, pour affoiblir ce parallele, qu'il n'est pas surprenant que des femmes fortes & robustes, telles que nos Villageoises, surmontent tous les dangers & ne soient point exposées aux suites fâcheuses de l'accouchement, & qu'elles en sont redevables à la bonté de leur tempérament. Quoi qu'il y ait peu de Bourgeoises qui allaitent leurs enfans, il en est cependant encore quelques-unes. Il est même des Provinces où la Nature a conservé ses droits parmi les plus riches, comme parmi les pauvres. Nous avons déjà dit qu'à Marseille les meres

roiroient renoncer leurs enfans, si
elles ne nourrissoient elles-mêmes;
& quoiqu'aussi délicates & aussi oc-
cupées que nos Dames de Paris,
la santé constante dont elles jouis-
sent après leurs couches, leur fait
...nir ce précieux usage.

Mais, dira-t-on, il y a des femmes qui n'ont jamais nourri, & qui se portent très-bien. Nous avouons qu'il s'en trouve quelques-unes que la Providence a spécialement favorisées, mais ce nombre est très-petit; & combien y en a-t-il aussi que l'on croit parfaitement délivrées de tout les dangers de l'accouchement, & qui sont dans la suite attaquées de maladies opiniâtres, dont la vraie source est dans des maux insensibles d'abord, mais réels, que produit la dispofition forcée du lait! Les dangers auxquels elle expose sont très-certains, & malheureusement sont communs. Jamais on n'a vu tant de femmes mourir en couche que depuis le temps auquel cette pernicieuse coutume de dispenser les meres du soin d'allaiter leurs enfans, s'est introduite dans l'Europe.

Objection.

Réponse.

Heureux les Peuples qui, assez sages pour respecter la Nature, en suivent scrupuleusement les loix! Que les femmes ouvrent donc les yeux sur leurs propres intérêts, que le petit nombre de celles qui échappent au danger, ne les engage point à s'y exposer volontairement; l'espérance de n'en être point la victime, est trop mal-fondée pour qu'il leur soit permis de s'en flatter. Qu'au contraire elles s'aiment assez elles-mêmes pour assurer leur santé & celle de leur tendre fruit.

Avantages que l'enfant retire d'être nourri par sa mere.

Les avantages qu'il retirera d'être nourri par sa mere, ne sont pas moins grands que ceux qu'en retirera la mere elle-même. Qu'on ne s'imagine point qu'il est indifférent pour lui de prendre le lait de sa mere, ou celui de toute autre femme. L'Auteur suprême de sa vie & de sa conservation a voulu qu'il fût nourri par celle qui lui a donné le jour, puisqu'il donne à celle-ci tout ce qui est nécessaire pour cela dans le moment même où elle doit le faire; & il le donne certainement tel qu'il doit être. Toutes les parties

Analogie

corps de l'enfant ont reçu leur accroissement d'une liqueur préparée dans le corps de la mere ; toutes les parties fluides en ont été formées : elles en conservent encore le caractere. Le lait préparé par les organes du même corps, formé & extrait en partie des humeurs qui ont fourni la premiere nourriture, n'a-t-il pas plus d'affinité & d'analogie avec les humeurs de l'enfant, que le lait d'une étrangere avec laquelle il n'a jamais eu aucune relation ?

entre le lait de la mere & les humeurs de l'enfant.

Cette analogie annoncée par tous les Médecins qui on écrit sur ce sujet, n'est point un fruit de l'imagination : quiconque voudra réfléchir, trouvera que, si elle n'est pas démontrée aussi évidemment que la correspondance intime qu'il y a entre la nourriture de la mere & celle du fœtus, les présomptions qui l'établissent ont au moins assez de force pour en autoriser la croyance.

Le lait de la mere les premiers jours est séreux, ténu, douceâtre & nourrissant. Mais bientôt il devient plus épais, il acquiert plus

Proportion de ce lait avec l'état actuel de l'enfant.

de consistance, il nourrit davan[tage]. Ce n'est que par des degrés im[perceptibles] qu'il passe à cet ét[at] parfait que les Médecins exige[nt] dans le lait d'une Nourrice. C[es] qualités du premier lait de la me[re] ont donné lieu à plusieurs Médeci[ns] d'en proscrire l'usage, comm[e] impur & nuisible, jusqu'à ce q[ue] l'Accouchée fût entierement réta[blie]. » Mais c'est à tort, dit le sça[vant] Hoffman (*p*); » l'expérienc[e] » m'a appris que ce lait ne peut fai[re] » aucun tort à l'enfant, à moins qu'[il] » ne vienne d'une source impure, qu[e] » la mere par exemple soit attaqu[ée]

(*p*) *Singulari divini Numinis providen[tia] factum est, ut puerperis lac primum tenu[e] serosum, & subdulce, quod colostri nomi[ne] insignitur, concesserit, cujus abstergens dilu[ens]que facultas meliùs longè ac tutiùs quàm [sæ]pe selectissima evacuantia, alvum subducit.* [...] *licet ex Medicis plurimi colostrum, ceu la[c] inpurum, teneroque infantum ventriculo sum[]mè nocivum rejicere suadeant, aliter tame[n] ego contrariâ inductus experientiâ statuo, [&] nulla inde damna pertimescenda credo.* D[e] morbis infantum in genere, Cap. II. §. III.

Ad quod meconium expellendum egregi[e] conducit, primum illud lac, tenue sive aquo[]sum, puerperarum recentium, si ipsæ lactan[t] infantem, quod colostrum appellatur. Heiste[r] Medicina practica, p. 403.

d'une maladie contagieuse, ou épuisée par quelque maladie avant son accouchement ou par un accouchement laborieux accompagné de convulsions, ou qu'elle ne soit encore malade ; ou enfin qu'il n'y ait quelques circonstances qui interdisent absolument l'usage de son lait. »

L'examen de ce premier lait connu par les Anciens sous le nom de *colostrum*, confirme l'expérience. Sa qualité ténue, douceâtre, lui donne une vertu déterſive, délayante & purgative ; plus efficace & plus sûre pour nétoyer l'estomac & les intestins de l'enfant nouveau-né, que les évacuans les mieux choisis, il picote légerement les fibres de l'estomac & excite leur action. Sa qualité aqueuse calmera la petite fiévre que les travaux de la naissance & les difficultés des premieres respirations ne manquent jamais d'exciter. En un mot ce premier lait le disposera à en digérer un plus nourrissant, que sa mere lui fournira dans la suite.

L'enfant n'a certainement besoin

d'aucune nourriture le premier
le second jour de sa naissance,
nature n'étant alors occupée qu
se délivrer des excrémens qu'il
amassés dans le sein de sa mer
Il est incapable d'appetit, & si p
une routine aveugle, ou par un zé
inconsidéré, la Nourrice étrange
veut lui donner à tetter, il refu
le mamelon, ou ne le prend qu'apr
avoir été séduit par la douceur d
lait qu'elle lui raie sur les levres
souvent il revomit aussitôt le pe
qu'il a pris, son estomac n'étan
point encore assez fort pour le di
gérer : tapissé, surchargé d'une hu
meur épaisse & visqueuse qui tie
toutes ses forces en suspens, il arrê
l'écoulement des liqueurs nécessair
à la digestion, en bouchant les ori
fices par lesquels elles doivent êtr
versées dans ce viscere. Il n'a be
soin que d'une liqueur qui n'exig
de lui presque aucun travail, q
soit propre à délayer, détacher
faire couler dans le canal intestin
l'humeur glaireuse, & à procur
par conséquent une action libre
tous les organes de la digestion. O
c'e

c'est dans le premier lait de la mere que l'enfant nouveau-né trouve tous ces avantages; il y trouvera même assez de parties nutritives pour soutenir & augmenter ses forces, puisque Boerhaave (*q*) assure d'après l'expérience faite sur lui-même, & continuée pendant long-temps, que le lait séreux, qui ressemble exactement à notre *colostrum*, contient beaucoup de parties nutritives & capables de soutenir des hommes très-robustes.

Reconnoissons donc que cette admirable proportion du lait de la mere, avec l'état de l'enfant, n'est point le fruit d'une imagination préoccupée, mais un don de la main bienfaisante qui arrange & dispose tout pour notre plus grand bien.

Quand un Médecin est appellé pour choisir une Nourrice, il examine avec soin la qualité de son lait. L'usage est de préférer celui qui n'est ni trop fluide ni trop épais. La raison qui fait préférer ce lait d'une consistance moyenne, c'est

(*q*) *Prælect. Academ. de conceptu*, T. V, *part.* 2. *p.* 434.

qu'il peut convenir mieux que tout autre à tous les états de l'enfant. Sa consistance trop grasse ne lui conviendroit pas les premiers jours, où il ne peut digérer qu'une nourriture légere ; trop fluide elle seroit insuffisante pour les mois suivans. Or il est constant que le lait de la mere l'emporte de beaucoup sur ce lait moyen dans tous les temps ; il est au commencement, au milieu & à la fin de la nourriture, tel qu'il doit être.

Autre avantage que l'enfant retire d'être allaité par sa mere.

Nous avons déjà dit, & personne ne l'ignore, que l'enfant est sujet à plusieurs maladies qui exigent que la Nourrice s'astraigne à de certains alimens rafraîchissans, acides, alkalis, &c. pour donner à son lait une qualité convenable à la nature de la maladie. Est-il à présumer qu'une mercénaire se soumette au régime prescrit avec autant de fidélité qu'une mere? Croit-on que jamais elle sacrifie ses goûts, ses inclinations, qu'elle se gêne surtout pour son Nourrisson? Non sans doute. Il faut être vraiment mere pour faire un pareil sacrifice, la maladie

cependant continue, & puise de nouvelles forces dans le mauvais lait que la Nourrice force l'enfant de prendre pour étouffer ses plaintes. Ce calmant prétendu devient un poison qui termine les jours de ce petit infortuné au milieu des douleurs les plus aiguës.

L'objection tirée de la délicatesse des meres, est peu solide.

On reproche aux Dames, surtout celles qui habitent les grandes Villes, qu'elles sont foibles, délicates & valétudinaires. Ce reproche est fondé, & par indulgence pour leur état on conclut qu'il est absurde de leur proposer l'éducation de leurs enfans. Mais comme cette délicatesse prend sa source dans la mauvaise éducation qu'on leur a donnée quand elles étoient jeunes, dans l'indolence & l'inaction où elles ont été accoutumées, & dans le régime de vie qu'elles adoptent & qu'elles changent le moment d'après, plus par fantaisie que par raison : consacrés par état à entretenir & à rétablir la santé de nos Concitoyens, au lieu de conformer nos préceptes à ces vices dangereux ; au lieu de faire entendre aux femmes que c'est

un mal irréparable ; en un mot au lieu de les caresser dans leurs fantaisies, ne devons-nous pas plutôt faire tous nos efforts pour les en retirer, & les engager à embrasser un genre de vie différent & fécond en avantages réels ? Si elles étoient persuadées qu'il est de leur devoir & de leur intérêt de nourrir leurs enfans, religieuses à remplir leurs obligations, & pleines de tendresse pour leur fruit, elles prendroient des nourritures capables de lui fournir un bon lait. Le régime qu'elles s'imposeroient dans cette vue leur seroit avantageux à elles-mêmes. Sans s'en appercevoir, sans avoir le désagrément de se voir dans les remedes, elles sentiroient tous les jours leur tempérament se fortifier, & leur délicatesse s'évanouir; & métamorphosées en d'autres femmes, elles béniroient le moment où elles auroient pris la généreuse résolution de nourrir leurs enfans de leur propre lait, que nous avons prouvé être préférable à celui d'une Nourrice étrangere.

ARTICLE IV.

Quelle doit être la qualité du lait de la Nourrice.

Quand nous avons prouvé dans l'Article précédent qu'il est du devoir & de l'intérêt des meres de nourrir elles-mêmes leurs enfans, nous n'avons pas prétendu en faire une loi indispensable pour toutes ; la prétention eût été ridicule. Nous n'ignorons pas qu'il en est plusieurs dans l'impossibilité réelle de le faire, soit par cause de maladies, soit par d'autres raisons légitimes ; celles-là seules sont excusables de confier leur enfant à des mains étrangeres. Mais dispensées du soin de les nourrir elles-mêmes, sont-elles également excusables du peu de soin qu'elles apportent pour n'être point trompées dans le choix d'une Nourrice, & pour procurer à leur enfant une nourriture aussi saine que l'auroit été leur lait, s'il leur eût été possible de le lui donner.

La Nourrice que l'on prend est Négligen-

ce dans le choix d'une Nourrice.

indiquée par une amie, par une parente ; elle est à peu de distance de la Ville ; on peut aller voir l'enfant quand on voudra. Elle a déjà fait plusieurs Nourrissons, dont ses commeres rendent un bon témoignage; cela suffit. On croit avoir fait toutes les informations nécessaires pour n'être point trompé. L'enfant est parti ; six semaines après on va le voir. La Nourrice qui s'en doute, le tient proprement. En présence du pere & de la mere elle le caresse, le fait danser dans ses bras ou sur ses genoux, lui fait mille grimaces qui l'égayent ; l'enfant est très-bien, il vient à merveille, il est gai, preuve qu'il se porte au mieux ; on ne pouvoit avoir une plus excellente Nourrice. Content de cet examen superficiel, on revient à la Ville. Quelques temps après le pere & la mere reçoivent la nouvelle que l'enfant a des convulsions, une fiévre violente. L'un des deux y vole, ou l'on y envoie quelqu'ami, qui trouve l'enfant expiré. Après quelques pleurs on se console, sous prétexte qu'il en meurt

bien d'autres, & que rien n'est plus commun que de voir mourir des enfans en Nourrice. La Nourrice est-elle coupable de sa mort par son intempérance, ou par la mauvaise nourriture qu'elle a prise par nécessité, par ignorance ou par débauche ? Ce soupçon ne vient pas même à l'esprit : c'est une colique, une douleur de dents, maux ordinaires aux enfans, qui l'a fait périr.

Telle est la conduite & la maniere de penser de la plus grande partie des peres & meres qui mettent leurs enfans en Nourrice. Les réflexions suivantes leur apprendront combien cette conduite est condamnable, combien ils doivent être scrupuleux dans le choix d'une Nourrice, & avec quelle attention, s'ils aiment véritablement leurs enfans, ils doivent veiller à ce que la nourriture qu'on leur donne soit proportionnée à leurs forces.

Différence des enfans des Paysans, & des enfans de qualité.

Les organes digestifs de tous les enfans ne se ressemblent pas. La texture des fibres, leur force, & la nature des liqueurs animales, sont bien différentes dans le corps d'un

enfant de Payſanne, & dans le corps d'un enfant de Bourgeoiſe, & encore plus d'un enfant de qualité. Dans le premier, les organes ſont d'un tiſſu ferme, ſerré, élaſtique; dans les autres, toutes les fibres ſont molles, lâches & ſans reſſort. Les liqueurs du premier, extraites d'un chyle travaillé dans un corps robuſte, & perfectionnées dans des organes bien conſtitués, ont toute la qualité & l'activité qu'elles doivent avoir. Dans les autres, ces liqueurs puiſées dans une mauvaiſe ſource, extraites d'alimens qu'on devroit à plus juſte titre appeller des poiſons, paſſent dans un corps qui ne peut, à cauſe de ſa foibleſſe, corriger leur premier défaut, & leur faire prendre le caractere qui leur convient.

Différence dans la qualité du lait qui convient à ces enfans.

Des conſtitutions ſi différentes exigent dans la nourriture des qualités qui leur ſoient proportionnées. De même que le Payſan, accoutumé à une nourriture groſſiere, n'eſt pas moins incommodé lorſqu'il en prend journellement une plus molle & plus ſucculente, que ne le ſeroit l'Homme de Cour, accoutu-

né à des mets tendres & délicats, s'il vouloit se réduire à un pain noir & massif, au fromage & aux autres alimens du Paysan; de même l'estomac d'un enfant né de parens délicats, foibles & maladifs, s'il prenoit les premiers jours un lait gras & épais, tel qu'est ordinairement celui des Nourrices de la Campagne, n'en seroit certainement pas moins incommodé que l'enfant d'une Paysanne robuste, si on ne lui donnoit qu'un lait séreux, dépourvu de parties butyreuses & caséeuses.

La diversité que l'on remarque dans les constitutions des enfans, se remarque aussi dans celles de la plupart des Nourrices, relativement à l'âge, à la couleur, à la maniere de vivre, & au temps qui s'est écoulé depuis leur accouchement.

Les Médecins qui ont écrit du choix d'une bonne Nourrice, ont fixé son âge entre vingt-cinq & trente-cinq ans. C'est en effet le temps auquel le corps ayant pris son accroissement, est plus robuste, & plus en état de former un bon chyle & un bon lait. Avant vingt cinq

Qualités d'une Nourrice.

ans, le corps n'ayant pas pris tout son accroissement, n'a pas encore acquis cet état de stabilité où il doit rester pendant quinze ou vingt ans; une grande partie de la nourriture est employée, non-seulement à réparer les pertes inséparables de la vie, mais à fournir à l'accroissement du corps. Il en restera donc moins pour former le lait, & ce qui restera, donnera un lait moins parfait, parce que les vaisseaux qui le travaillent n'ont pas encore toute la force & l'action qu'ils doivent avoir (r). Après trente-cinq ans il y a plusieurs femmes qui n'ont plus les retours périodiques, ou ne les ont qu'en très-petite quantité : l'un & l'autre de ces états met la femme dans l'impuissance de fournir du lait

(r) Si une Nourrice trop jeune ne peut fournir de bon lait à son Nourrisson, peut-on présumer que la liqueur dont elle a nourri son enfant pendant sa grossesse, ait été meilleure & propre à lui former un bon tempérament ? Rien n'est plus pernicieux à l'Etat, que les alliances de deux personnes jeunes. Les femmes sont bientôt épuisées, & les enfans foibles & délicats périssent à la premiere incommodité, ou ne traînent qu'une vie languissante.

en assez grande quantité, ou d'une qualité louable.

C'est à tort qu'on exige que la Nourrice ait déjà eu deux enfans.

Une seconde condition qui a paru essentielle à la plus grande partie des Médecins & des Accoucheurs, c'est que la Nourrice ait déjà eu au moins deux enfans. Les raisons sur lesquelles ils ont fondé cette prétendue nécessité nous paroissent peu solides. Le lait, dit-on, enfile plus aisément des vaisseaux qui en ont déjà été remplis, au lieu que la premiere fois que le lait se porte aux mamelles, leurs vaisseaux trop petits ne peuvent admettre que la partie la plus séreuse. Nous convenons que les liqueurs passent plus aisément dans des canaux qui en ont déjà reçu, que dans d'autres où il n'y en a jamais passé, & qui ne sont pas ouverts. Mais la difficulté que le lait a à pénétrer les vaisseaux *galactophores*, n'a lieu que les premiers jours; dès le second ou le troisieme la voie est toute frayée. Ne pourroit-on pas dire d'ailleurs que depuis que la femme a cessé d'allaiter, jusqu'à ce qu'elle accouche de nouveau, ces vaisseaux ont eu le temps

de s'affaisser, & sont retombés dans le même état où ils étoient avant le premier accouchement, & qu'ainsi la difficulté renaît à chaque couche? Il est donc indifférent que la Nourrice en soit à son premier enfant, ou à son second. La sécrétion du lait se fera également dans la premiere couche & dans les suivantes; si le contraire arrivoit, la Nourrice peut y suppléer, en suivant les préceptes que nous établirons à la fin de cet Article.

C'est à tort qu'on exige qu'il y ait deux ou trois mois qu'elle soit accouchée.

Mais, dira-t-on encore, s'il est indifférent que la Nourrice ait eu un ou deux enfans, il n'en est pas de même du temps qui s'est écoulé depuis son accouchement; il faut au moins attendre deux ou trois mois, parce que le lait est meilleur alors que les premiers jours. Il est vrai que deux ou trois mois après l'accouchement le lait est plus épais, plus gras, & par conséquent plus nourrissant; mais cette qualité est un vice réel pour l'enfant. Nous avons prouvé que le lait séreux qui se sépare dans les mamelles de la mere les premiers jours, étoit la

seule nourriture qui convint à l'enfant nouveau-né, & la seule qui lui fut avantageuse. Les principes sur lesquels nous avons appuyé cette décision, décident également contre le préjugé général que nous combattons ici. Si la Nourrice que l'on choisit est accouchée depuis quelque temps, elle doit, en prenant les boissons que nous indiquerons plus bas, ramener son lait à l'état de fluidité qu'exige la constitution de l'enfant. C'est la proportion des parties séreuses, butyreuses & caséeuses, qui constitue la qualité du lait, & c'est à connoître cette proportion que l'on doit s'appliquer. C'est aussi la troisieme précaution que l'on doit prendre dans le choix d'une Nourrice; il seroit même à propos de faire cet examen avec soin, non-seulement le premier jour, mais de le réitérer de temps en temps.

Examen du lait de la Nourrice.

Pour juger de la consistance du lait, le moyen le plus simple & le plus ordinaire est d'en faire tomber quelques gouttes sur l'ongle. S'il s'écoule tout d'un coup, sans que

l'ongle soit incliné, c'est une preuve qu'il est trop séreux; mais s'il reste en entier sur l'ongle, quoiqu'on le baisse, il est certainement trop gros & trop épais. Dans l'état parfait il doit rester sur l'ongle, tant que celui-ci n'est point panché, mais s'écouler librement quand on le panche. Outre ce moyen, on peut en employer un autre, aussi aisé & aussi sûr; c'est d'en tirer un peu dans un verre, & d'y jetter de l'esprit de vin rectifié, ou quelqu'autre acide qui le coagule. Si le *sérum* & la partie caséeuse sont en égale quantité, le lait est tel qu'il doit être pendant tout le cours de la nourriture, en supposant l'enfant en santé. Si la partie séreuse surpassoit de beaucoup la partie caséeuse, il seroit trop fluide & trop peu nourrissant pour la suite. Si au contraire il y avoit plus de parties caséeuses, trop épais, il excéderoit les forces de l'estomac qui doit le digérer.

On a reconnu depuis très-long-temps que le lait trop épais laisse une espece de craisse sur la membrane veloutée de l'estomac & des intes-

tés, empêche leur action & l'excrétion des humeurs digestives, en bouchant l'orifice des vaisseaux ; il obstrue très-facilement les vaisseaux lactés, se coagule, se corrompt, devient âcre, & produit des dévoiemens, des coliques & des bouffissures dangereuses. Le bon lait doit tenir un milieu entre ces deux états ; il ne doit être ni trop fluide, ni trop épais, & joindre à cette qualité moyenne celle d'être doux, blanc, & sans odeur : le goût, la vue & l'odorat décideront facilement s'il a ces trois dernieres qualités.

Il n'y a personne qui ne comprenne que c'est de la santé & de la bonne constitution de la Nourrice, que dépend la bonté du lait ; & c'est pour mettre les peres & meres en état de bien choisir, que nous allons tracer le portrait de celles que l'on peut regarder comme les plus propres à en avoir un meilleur.

Les Nourrices qui ont un meilleur lait.

Il faut que la Nourrice soit de bonne habitude, & bien saine, bien quarrée de poitrine, & bien croisée d'épaules, ayant bonnes & vives couleurs ; ni trop grasse, ni trop

l'ongle soit incliné, c'est une preuve qu'il est trop séreux; mais s'il reste en entier sur l'ongle, quoiqu'on le baisse, il est certainement trop gros & trop épais. Dans l'état parfait il doit rester sur l'ongle, tant que celui-ci n'est point panché, mais s'écouler librement quand on le panche. Outre ce moyen, on peut en employer un autre, aussi aisé & aussi sûr; c'est d'en tirer un peu dans un verre, & d'y jetter de l'esprit de vin rectifié, ou quelqu'autre acide qui le coagule. Si le *serum* & la partie caséeuse sont en égale quantité, le lait est tel qu'il doit être pendant tout le cours de la nourriture, en supposant l'enfant en santé. Si la partie séreuse surpassoit de beaucoup la partie caséeuse, il seroit trop fluide & trop peu nourrissant pour la suite. Si au contraire il y avoit plus de parties caséeuses, trop épais, il excéderoit les forces de l'estomac qui doit le digérer.

On a reconnu depuis très-long-temps que le lait trop épais laisse une espece de craise sur la membrane veloutée de l'estomac & des intes-

tias, empêche leur action & l'excrétion des humeurs digestives, en bouchant l'orifice des vaisseaux ; il obstrue très-facilement les vaisseaux lactés, se coagule, se corrompt, devient âcre, & produit des dévoiemens, des coliques & des bouffissures dangereuses. Le bon lait doit tenir un milieu entre ces deux états ; il ne doit être ni trop fluide, ni trop épais, & joindre à cette qualité moyenne celle d'être doux, blanc, & sans odeur : le goût, la vue & l'odorat décideront facilement s'il a ces trois dernieres qualités.

Il n'y a personne qui ne comprenne que c'est de la santé & de la bonne constitution de la Nourrice, que dépend la bonté du lait ; & c'est pour mettre les peres & meres en état de bien choisir, que nous allons tracer le portrait de celles que l'on peut regarder comme les plus propres à en avoir un meilleur.

Il faut que la Nourrice soit de bonne habitude, & bien saine, bien quarrée de poitrine, & bien croisée d'épaules, ayant bonnes & vives couleurs ; ni trop grasse, ni trop

Les Nourrices qui ont un meilleur lait.

maigre ; sa chair, non mollasse, mais ferme ; qu'elle n'ait point les dents gâtées, ni l'haleine forte, parce qu'en embrassant son Nourrisson très-souvent, elle lui feroit respirer un air infecté ; que les mamelles soient assez grosses, & non lâches & pendantes, moyennes, entre dures & molles : trop molles, elles ne contiennent presque point de lait ; trop dures, l'enfant ne peut les sucer, & en s'appuyant dessus il s'écrase le nez & devient *camus*. Les mamelles en poire passent pour les meilleures, & effectivement elles présentent plus d'aisance à l'enfant. Le mamelon ne doit être, ni trop petit & retiré en dedans, l'enfant ne pourroit tetter qu'avec peine ; ni trop gros, parce qu'il rempliroit trop sa bouche, & lui ôteroit la liberté de la suction ; qu'elle ne soit rousse, mais qu'elle ait le visage beau, & qu'elle soit brunette : car suivant *Sexte Cheronese*, ainsi que la terre noire est plus fertile que n'est la blanche, de même la femme brunette porte un lait plus substan-

tieux (*s*). Il y en a qui prennent indifféremment une brune ou une blonde : quoique la constitution de celle-ci soit plus foible & plus lâche, elle peut néanmoins avoir de très-bon lait ; mais on doit donner l'exclusion aux rousses, parce que leur transpiration & leur haleine ont une odeur aigre : leur lait a aussi la même odeur & se corrompt très-aisément.

Jusqu'où on doit porter l'examen dans le choix d'une Nourrice.

L'habitude extérieure que nous venons de décrire, annonce une bonne santé ; mais comme très-souvent les apparences sont trompeuses, la tendresse des peres pour leurs enfans doit les engager à porter leur examen plus loin. Ils doivent emprunter les lumieres de leur Médecin ou de leur Chirurgien, pour reconnoître si la Nourrice n'est point entachée de ces maladies honteuses dont la débauche infecte tous les Etats. Qu'ils ne se rassurent point sur ce que la Nourrice est une femme de campagne, & sur ce que les

(*s*) Ambroise Paré, de la Génération, pag. 901, chap. 23.

mœurs sont beaucoup plus pures à la campagne que dans les villes. Les exemples sans nombre d'enfans nés de parens très-sains, & morts victimes de la débauche, doivent les tenir en garde contre les beaux éloges que l'on donne à la vie des habitans de la campagne. Le libertinage n'y est pas aussi commun que dans les villes, cela est vrai; mais on y rencontre cependant très-souvent des Nourrices infectées de son poison, surtout aux environs de Paris; soit qu'elles l'aient gagné elles-mêmes, soit qu'elles le tiennent de leurs maris, ou même des Nourrissons qu'elles ont eu précédemment. Un enfant né d'un pere ou d'une mere attaqués du virus vénérien, le communique à sa Nourrice; c'est un fait trop constant pour qu'il soit permis d'en douter. Si le mal n'est pas encore assez violent pour donner tout d'un coup des signes de sa présence, & faire connoître l'état de la Nourrice au premier examen, il s'insinue petit à petit dans toutes les humeurs, les corrompt,

& le nouveau Nourriſſon ſuce avec ces humeurs le principe d'une maladie toujours mortelle.

Le virus vénérien n'eſt pas le ſeul que la Nourrice puiſſe communiquer à l'enfant. Les humeurs froides ou écrouelles, l'épilepſie, le ſcorbut, & pluſieurs autres, ne ſe tranſmettent pas avec moins de facilité ni avec moins de danger. La Nourrice qui eſt tourmentée de fleurs blanches, ou de pertes, ou qui eſt groſſe, ne peut certainement donner à l'enfant qu'un très-mauvais lait. Ce n'eſt donc point d'après un examen ſuperficiel ſur la ſanté de la Nourrice que l'on doit ſe décider; comme l'objet eſt des plus importans, l'information doit auſſi être des plus ſcrupuleuſes, & des plus réfléchies. Quelque reſpect que l'on doive aux attentions des Curés, comme il eſt des maladies qu'ils ne peuvent ni ne doivent connoître, & comme ils ſont très-ſouvent trompés eux-mêmes, c'eſt aux peres & meres à ſe tranſporter dans le lieu où ils veulent choiſir une Nourrice, ou à y envoyer un ami fidele &

intelligent, qui s'informe de la santé, des mœurs & de la fortune de celle qui a été indiquée. Les détails les plus minutieux en apparence sont les vrais moyens d'acquérir sur cet objet des connoissances décisives. On sçaura si elle est sujette à quelques passions violentes qui altérent singulierement la nature du lait, & portent le trouble dans l'économie animale. Ces passions peuvent, ou faire partie du caractere de la Nourrice, telles sont la colere, l'emportement, l'ivrognerie; ou être occasionnées par les mauvais traitemens qu'elle éprouve de son mari. De quelques sources qu'elles viennent, elles sont toujours funeste à l'enfant.

Un coup d'œil jetté dans la maison de cette femme, la maniere dont elle s'habille, dont elle entretient ses enfans & tout son ménage, feront connoître tout d'un coup sa propreté ou sa mal-propreté. Sous des habits riches une femme peut être très-mal-propre, & il est aisé de s'en appercevoir; & au contraire une femme peut être très-propre, quoique revêtue d'une serge grossiere.

Si elle a déjà eu quelque Nourrisson, il faut s'informer aux pere & mere de cet enfant s'ils ont été contens de la maniere dont elle l'a nourri & entretenu ; comme il s'est porté depuis qu'il est sorti d'entre ses mains ; s'il n'a point été attaqué de maladies qu'elle lui auroit communiquées ; s'il est gai, de bonne humeur, en un mot si on peut se flatter que cette Nourrice a fait tout ce qui étoit en son pouvoir pour lui procurer une bonne santé.

Il n'est personne qui ne soit ardent à faire toutes ces informations, ou de semblables, quand il est question de prendre un domestique à son service. Tout paroît important alors, parce que c'est entre les mains de ce domestique que l'on remet sa santé, sa sûreté & sa vie. Mais n'est-ce pas aussi la santé & la vie de l'enfant que l'on confie à la Nourrice ? Et quel est le pere qui ne se fasse gloire de dire hautement que les jours & la santé de son enfant ne lui sont pas moins précieux, que ses jours & sa santé personnels ? Tous le pensent & doivent

le penser. Que tous se conduisent donc conformément à ce sentiment naturel; qu'avant d'abandonner leurs enfans à des soins étrangers, ils ne négligent aucune des informations nécessaires pour s'assurer que ces infortunés trouveront dans la Nourrice qu'on leur destine, non pas une mere, cela est impossible, mais une femme qui en remplira les devoirs autant qu'il sera en elle. Avant que la mere accouche, qu'elle fasse venir chez elle la Nourrice, & qu'elle la fasse examiner par son Chirurgien ou son Médecin. Cet examen se fait rigoureusement pour les Nourrices de nos Princes. Quoique l'enfant d'un Bourgeois soit moins précieux à l'Etat, il ne doit pas être moins cher aux yeux de ses pere & mere.

Combien de meres, si elles avoient eu ces précautions, n'auroient pas la douleur en allant voir leurs enfans de les trouver dans une malpropreté affreuse, capable seule de leur donner la mort; les reins & les cuisses enflammés & excoriés par l'âcreté des excrémens dans lesquels

on les laisse croupir ; maigres, décharnés & semblables à de vrais squelettes qu'anime un souffle de vie, tourmentés de maladies affreuses ? C'est à la vue d'un état aussi triste & déplorable qu'une mere sent enfin qu'elle est mere, & se reproche amérement de n'en avoir pas rempli les devoirs. Déchirée par ses remords, agitée tour à tour de sentimens d'indignation contre la malheureuse homicide de son enfant, & de compassion pour celui-ci, elle se hâte de réparer sa faute en le portant à une autre, hélas ! peut-être aussi mauvaise, & aussi peu digne de sa confiance. Mais quand même cette seconde auroit toutes les qualités d'une bonne Nourrice, nous voyons tous les jours que le changement de nourriture n'est pas moins pernicieux à l'enfant, que la négligence & l'inhumanité de sa premiere Nourrice.

On avoit toujours expressément recommandé aux Nourrices d'éviter le commerce de leurs maris, parce que l'expérience avoit appris que la grossesse faisoit dégénérer le

Les Nourrices doivent éviter le commerce de leurs maris.

lait en une liqueur trop séreuse, q
en diminuoit la quantité au poin
qu'elle devenoit insuffisante : ce qu
donnoit lieu aux Nourrices d'y sub
tituer une autre nourriture presqu
toujours pernicieuse. M. Brousset (
appuyé sur l'autorité de Joubert
traite cette défense faite aux Nou
rices, *de préjugé, d'erreur, appar*
tenant aujourd'hui autant au Mé
decin qu'au Peuple. » On a préten
» tendu, dit-il, remédier à deu
» inconvéniens. 1°. Au trouble o
» au dérangement qu'on a imagin
» devoir survenir par l'exercice vé
» nérien même ; 2°. prévenir l
» danger de la grossesse : mais o
» n'a pas, *ce me semble*, assez ré
» fléchi aux inconvéniens contraire
» Ils sont cependant tels qu'en pe
» sant exactement le pour & le con
» tre de cet usage, il paroît *plu*
» *sage* de se déterminer pour la mé
» thode contraire. Ces inconvé
niens se réduisent au trouble qu
le feu de la passion amoureuse port
dans toutes les fonctions de l'am

(*t*) Essai sur l'Education Médicinale d
Enfans.

& du corps, & qui corrompt nécessairement le lait. Les desirs violens & long-temps continués sans être satisfaits, alterent & pervertissent toute l'économie animale. Nous en convenons; mais croire qu'il y ait beaucoup de femmes en proie à ces desirs effrenés, qui, pour nous servir des expressions de Joubert, *sont si troublées de passion amoureuse, qu'elles en perdent toute contenance, voire le manger & le dormir*, n'est-ce pas trop se livrer à l'opinion injuste que la calomnie se plaît à débiter contre les femmes? On attribue beaucoup à un prétendu tempérament; ne devroit-on pas plutôt reconnoître la force de ces passions furieuses dans les transports d'une imagination échauffée par des discours, des lectures & des spectacles lascifs? Les femmes que l'on choisit pour Nourrices sont des femmes de la campagne, incapables d'une imagination aussi vive, 1°. Parce que leurs fibres sont moins délicates, moins sensibles; (personne n'ignore que la délicatesse plus ou moins grande des fibres con-

tribue beaucoup à rendre l'imagination plus ou moins prompte & bouillante) 2° : Parce que le genre de vie qu'elles menent, toujours occupé, toujours dur, les éloigne de toutes ces pensées voluptueuses, qui ont plus d'accès chez les femmes dont la vie est molle & oisive : 3°. Parce qu'elles ne voient & n'entendent rien qui puisse allumer en elles un feu aussi violent que Joubert le suppose. Ces femmes sont donc peu sujettes au bouleversement que la passion excite dans l'économie animale. La crainte que cette passion ne soit une cause fréquente de la dépravation du lait, n'est-elle pas une crainte chimérique ? Et doit-elle nous engager à permettre aux Nourrices le commerce de leurs maris, pour éviter un mal si rare & peut-être seulement idéal, surtout quand il est certain qu'il en peut naître un inconvénient réel ? L'acte vénérien, dit Hippocrate, excite la purgation menstruelle : *coitus sanguinem calefacit, ac viam faciliorem mensibus facit*. Or il n'est pas moins prouvé par l'expérience que

le lait ne vaut plus rien, quand l'écoulement périodique survient à une Nourrice, à moins qu'elle ne soit très-pléthorique.

» Il est des femmes d'un tempérament froid & indifférent. Pour » celles-là, l'inertie & l'insensibilité de leurs organes les rend incapables d'être excitées, du moins » jusqu'au point de porter dans l'économie animale une agitation » dont les suites peuvent être sensibles. La jouissance ou la privation des plaisirs de l'amour seront » donc assez indifférentes pour la santé de pareilles Nourrices. « Quoiqu'il soit raisonnablement permis de douter de cette assertion, par des raisons qui ne sont pas de notre sujet, nous l'accordons. Mais l'insensibilité de cette femme empêche-t-elle qu'elle ne puisse devenir grosse ? Alors, dit M. Brouset avec Joubert, il faudra changer de Nourrice, ou sevrer l'enfant. L'expédient est aisé à proposer; mais est-il aussi avantageux aux enfans ? Les maladies dont ils sont attaqués à l'occasion de ces changemens, ne nous

laissent aucun lieu de douter qu'ils ne leur soient préjudiciables. D'ailleurs il est peu de Nourrices, qui, dans la crainte d'être privées de leur rétribution, osent avertir qu'elles sont grosses. Le Nourrisson cependant ne prend qu'une très-mauvaise nourriture, soit qu'il continue à tetter, soit qu'il soit sevré.

Fidellement attachés à la regle établie par nos peres, & observée heureusement parmi nous, recommandons toujours aux Nourrices d'éviter la compagnie de leurs maris.

Nourriture des Nourrices.

Non-seulement la Nourrice doit être active, vigilante, propre, & jouissante d'une bonne santé ; mais dans l'état médiocre où la Providence l'a placée, elle doit avoir assez de fortune pour prendre habituellement de bonnes nourritures.

Les meres qui nourrissent leurs enfans apportent la plupart peu d'attention au choix des alimens dont elles usent ; pourvu qu'elles aient assez de lait pour appaiser la faim de leur Nourrisson, cela leur

suffit. Celles qui confient leurs enfans à des Nourrices étrangeres, s'inquiétent encore moins du régime que ces dernieres observent. Si elles étoient intimément persuadées de cette vérité incontestable, que la bonne ou mauvaise nourriture fait un bon ou mauvais lait, & que c'est du lait que dépend l'accroissement, la santé & la vie de leurs enfans, elles se reprocheroient sans doute leur indifférence à cet égard.

Les parties des alimens qui passent par les voies de la circulation, ne souffrent aucune décomposition réelle, mais une simple division par le mêlange de la lymphe & du sang. Des expériences & des observations constantes ont appris que, portées dans les mamelles, elles y conservent encore leur caractere propre, & communiquent au lait leurs bonnes ou mauvaises qualités. » L'enfant, dit Boerhaave (*u*), » porte la peine des fautes que la » Nourrice commet dans le régime. » Le remede purgatif que prend

(*u*) *Prælectiones Academicæ*, T. V, part. 1, p. 449.

» celle-ci, opére sur lui, & les li-
» queurs spiritueuses qu'elle boit, le
» rendent dangereusement malade.
» J'ai vu, dit cet illustre Hypo-
» crate de nos jours, un enfant de
» condition agité d'horribles con-
» vulsions ; sa Nourrice étoit fort
» saine, & je ne trouvai dans le
» corps délicat de cet enfant au-
» cune cause de cette attaque cruel-
» le. Je m'apperçus seulement que
» sa Nourrrice étoit fort gaie, &
» comme un peu ivre. Je lui de-
» mandai si elle avoit bu. Elle en
» convint. Je lui demandai encore
» en quel temps elle avoit donné à
» tetter à son Nourrisson; elle me ré-
» pondit qu'elle lui avoit donné im-
» médiatement après son dîner. Cer-
» tain d'ailleurs par ses réponses
» que l'enfant s'étoit très-bien por-
» té auparavant, & combinant les
» rots & les convulsions dont l'enfant
» étoit tourmenté, avec la confes-
» sion que la Nourrice venoit de
» me faire, je reconnus que l'en-
» fant étoit enivré, maladie pres-
» que toujours mortelle dans un âge
» aussi tendre : en effet, j'eus beau-

» coup de peine à le guérir «. Il rapporte, quelques lignes après, l'exemple d'un autre enfant qui mourut d'une ſuperpurgation occaſionnée par une médecine que ſa Nourrice avoit priſe.

Le lait de vache a l'odeur & quelquefois même la couleur des plantes dont cet animal s'eſt nourri. La gratiole rend le lait purgatif, l'abſinthe le rend amer. Le lait des brebis de Provence ſent le thym. Tout le monde ſçait que le beurre & le fromage faits avec du lait d'animaux qui ont mangé de l'ail ou de l'oignon, ont le goût & l'odeur de ces plantes. Pourquoi le lait de femme n'auroit-il pas les mêmes caracteres que le lait des animaux? L'ordre & la méchanique de la ſécrétion ſont les mêmes. Les exemples que nous avons empruntés de Boerhaave le prouvent. D'autres Auteurs ont remarqué que, quand la Nourrice a pris du ſafran ou de la rhubarbe, ſon lait en conſerve la couleur. Puiſque ce ſont les alimens qui forment le lait, il faut que plus ils ſeront choiſis & conformes à l'état de l'en-

fant, meilleur ſoit le lait. Nous diſons, conforme à l'état de l'enfant, car on abuſe tous les jours de ce principe mal-entendu, que le lait eſt d'autant meilleur que la Nourrice eſt mieux nourrie.

Ce n'eſt point, comme on ſe l'imagine, de la quantité des alimens, & ſurtout des ragoûts épicés, que dépend la bonne nourriture. Ces alimens au contraire ne ſont propres qu'à produire un très-mauvais lait, âcre, ſalé & capable d'exciter dans l'eſtomac de l'enfant des coliques & des mouvemens convulſifs. Ce ſont cependant de tels alimens que l'on préſente aux Nourrices quand elles ſont arrivées dans la maiſon paternelle. Le matin on leur ſert une grande taſſe de caffé au lait, ou de chocolat : à dîner on les excite à manger de tout ce qui eſt ſur la table, ſans choix, ſans diſtinction, & on leur verſe du vin en abondance. Le caffé eſt même tellement paſſé en habitude, qu'une Nourrice ſe croiroit mépriſée, ſi on ne lui en offroit pas. Après en avoir bu, elle préſente à tetter à ſon en-

fant, qui ſuce avec le lait une partie de cette liqueur dont le ſel âcre & volatil irrite les fibres délicates de ſon eſtomac, porte le déſordre dans le genre nerveux, & y excite des ſpaſmes, des convulſions. Cette liqueur produit tous les jours cet effet ſur les perſonnes dont le genre nerveux eſt très-ſenſible ; il l'eſt cependant beaucoup moins que celui des enfans. Qu'on ne diſe pas que le lait corrige cette activité dangereuſe du caffé. Bien loin de procurer cet avantage, il en rend la digeſtion plus difficile. Il ſe coagule dans l'eſtomac, cauſe des beſoins d'aller, que l'on doit regarder plutôt comme des ſuites d'indigeſtion, que comme des effets ſalutaires. Je ſuis perſuadé, dit Boerhaave (x), que les boiſſons ſpiritueuſes (on doit comprendre ſous cette dénomination le vin, les liqueurs, le caffé, le chocolat, & on peut y joindre les ragoûts épicés) ſont une cauſe fréquente des maladies qui enlevent dès le berceau tant d'enfants de condition ; & une cauſe

(x) Dans l'endroit déjà cité.

plus fréquente encore de la délicatesse, de la foiblesse & de la langueur de ces enfans.

L'enfant nouveau-né peut être comparé à un malade dont les forces ont été épuisées par une longue maladie : on ne permet à celui-ci pendant sa convalescence que des alimens humectans & d'une facile digestion : on augmente tous les jours la quantité & la qualité de sa nourriture à mesure que ses forces se rétablissent ; & on ne peut négliger cette prudence dans le régime sans exposer le Malade à une rechute plus dangereuse que la premiere maladie. Le premier lait que l'on donnera à l'enfant doit donc être un peu plus séreux, parce que cette qualité conviendra parfaitement à son état ; quand il sera plus fort & plus vigoureux, la Nourrice prendra des alimens qui lui fournissent un lait un peu plus épais, un peu plus gras, mais toujours proportionné aux forces de son estomac.

Ce que doit faire la Nourrice pour a-

Pour se procurer un lait d'une consistence moyenne que nous avons

doit être le plus avantageux à l'enfant, il ne suffit pas que la Nourrice soit sobre & tempérée ; elle doit user d'alimens tendres, humectans, se nourrir de soupes, de viandes, en manger au moins une fois par jour avec une bonne quantité d'herbes potageres & de pain. Elle ne boira que peu de vin ; le matin elle boira quelques verres d'une infusion de semence de fenouil, d'anis, ou de véronique, de scorsonaire ; on a remarqué que cette infusion non-seulement donnoit au lait une fluidité convenable, mais qu'elle étoit très-propre à fortifier l'estomac de l'enfant, & empêcher la coagulation du lait, les coliques & les convulsions. L'huile d'anis est si subtile, dit M. Geoffroi dans sa *Matiere Médicale, tom.* 5, que l'on en découvre l'odeur dans le lait que l'on tire aussi-tôt après avoir fait usage de l'anis. Ainsi l'enfans ressentira tous les bons effets que l'on attribue à cette plante, qui est de diviser la pituite épaisse & visqueuse, de dissoudre les humeurs tenaces & gluantes, d'appaiser les mouvemens convul-

avoir un bon lait.

fifs qui viennent d'une mauvaife digeftion. Pendant le jour, fa boiffon ordinaire fera de l'eau fimple ou de l'eau panée, ou de l'eau d'orge fort légere. Elle feroit même très-bien de boire tous les matins, pendant qu'elle nourrit, de l'infufion dont nous avons parlé, ou de l'eau d'orge en moindre quantité à la vérité que dans les commencemens, parce qu'il faut laiffer prendre à fon lait un peu plus de confiftance à mefure que l'enfant augmente de forces.

Alimens que la Nourrice doit éviter.

Elle doit éviter tous les alimens âcres, falés, aftringens, & furtout acides ; les poireaux, les radis, l'ail, le petit-falé, le lard, les fromages, principalement celui qui a une odeur forte; les fruits cruds, le vin, & à plus forte raifon les liqueurs. Ces alimens ne fourniffent que peu de chyle, & par conféquent peu de lait ; & celui qu'ils fourniffent eft d'une très-mauvaife qualité, puifqu'il conferve celle des alimens qui eft âcre & irritante. Elle doit régler le nombre de fes repas, & la quantité de nourriture

qu'elle prendra à chaque fois, sur son appetit & sur ses besoins, & se désabuser de l'erreur commune, qu'une Nourrice doit manger beaucoup & souvent, afin d'avoir plus de lait. La trop grande quantité des alimens & la trop fréquente répétition énervent & affoiblissent l'estomac; la digestion se fait lentement & imparfaitement, le lait qui en est formé, est moins doux, moins fluide, & dès-lors moins salutaire.

Si les Nourrices s'astreignoient à ce régime très aisé, nous osons assurer qu'elles se porteroient beaucoup mieux, elles & leurs Nourrissons. Ceux-ci surtout ne feroient pas exposés à un aussi grand nombre de maladies, souvent incurables, & qui presque toutes sont occasionnées par l'intempérance ou la mauvaise nourriture des Nourrices.

Nous ne pouvons finir cet Article sans avouer avec douleur que quelqu'importans que soient les préceptes que nous y avons donnés sur le régime que les Nourrices doivent observer, nous n'osons espérer qu'ils

soient suivis même par un petit nombre. Les moindres changemens dans leur routine ou leur maniere de vivre, leur paroissent des choses impraticables, ou au moins inutiles. Envain les peres & meres leur en feront une loi indispensable avant que de leur livrer l'enfant ; elles promettront tout ce qu'on voudra ; mais éloignées de leurs yeux & sûres qu'on ne les viendra pas surprendre sitôt, elles oublieront leurs promesses & suivront leur ancienne méthode. Le moyen le plus efficace pour y forcer la Nourrice, ce seroit de l'avoir toujours sous les yeux ; de la garder chez soi. On seroit certain alors qu'elle ne prendroit que de bonnes nourritures, & ce qui n'est pas moins important, comme nous le prouverons dans la suite, on seroit maître de changer la qualité de son lait, & de l'accommoder à l'espece d'indisposition de l'enfant dès le premier instant qu'il seroit malade. Ce moyen seroit efficace sans doute ; mais que l'avantage qu'en doit retirer l'enfant seroit plus sûr, s'il étoit allaité par sa mere

même! L'amour la porteroit à faire ce que l'autre ne fait que par contrainte. Le plaisir qu'elle goûteroit d'avance, persuadée qu'elle va par cette petite gêne assurer sa santé & la vie de son fruit, lui feroit prendre les boissons même les plus désagréables avec joie : la digestion s'en feroit mieux, & le lait qui en est extrait seroit plus salutaire pour l'enfant.

ARTICLE V.

Du temps auquel on doit donner à tetter à l'Enfant, & de la quantité de lait qu'on doit lui accorder à chaque fois.

Il ne faut point donner à tetter à l'enfant à chaque heure du jour.

Une nourriture plus abondante que ne le permettent les forces de la nature, cause une maladie. Cet Aphorisme du pere de la Médecine, dicté par la raison & confirmé par l'expérience, est une condamnation formelle de la mauvaise habitude.

(y) *Ubi cibus præter naturam copiosior ingressus fuerit, id morbum facit. Aph.* 17. *S.* 2.

qu'ont les Nourrices de donner à tetter à leurs enfans à presque toutes les heures du jour, & en trop grande quantité : elles s'imaginent que les cris de l'enfant sont un signe certain qu'il a besoin de nourriture ; & ce préjugé est le motif de leur zèle pernicieux. Tâchons de le détruire. La douleur seule fait couler les pleurs de l'enfant, & lui arrache des plaintes que les Nourrices attribuent au sentiment de la faim ; ce sentiment, que la nature n'a ménagé en nous que pour nous avertir de réparer nos forces perdues, n'est point douloureux ; c'est un chatouillement de l'estomac, accompagné de chaleur, qui à la vérité tient l'enfant éveillé, mais ne lui fait jamais verser de pleurs, à moins qu'il ne soit excessif. La véritable cause de ses larmes & de ses cris, comme nous l'avons déjà dit, c'est qu'il est incommodé, soit par ses langes trop serrés, ou dont les plis le blessent, soit par quelqu'épingle qui le pique", ou par l'âcreté de ses excrémens, ou parce qu'il a trop chaud ou trop froid, souvent même parce qu'il a

trop mangé, & que son estomac souffre de la distention ou de l'irritation qu'y cause l'aliment.

Si les Nourrices se donnoient la peine de les visiter avec soin, elles reconnoîtroient que ces incommodités, ou quelqu'autre, sont les causes réelles de pleurs, & non pas un prétendu sentiment de faim.

Qu'on ne dise point, pour justifier l'opinion commune, que si on présente le mamelon à l'enfant, ses larmes cessent aussi-tôt, qu'il presse & suce les mamelles avec une avidité qui est une preuve non suspecte de sa faim. Nous avons été nous-mêmes témoins de ce fait; mais nous avons remarqué aussi que sur vingt enfans qui prennent le mamelon dans cette circonstance, il y en a au moins seize qui le quittent après en avoir tiré quelques gouttes de lait, & recommencent à pleurer. Ils ne sucent que parce qu'ils y sont contraints par la Nourrice, qui dans l'instant qu'ils crient, leur met le mamelon dans la bouche. Séduits par la douceur de la liqueur, ils sont distraits pour un instant; la sensation agréa-

ble leur fait oublier la désagréable; mais comme la cause du mal subsiste toujours, il se fait sentir après avec plus de violence, & leur arrache de nouvelles plaintes. Si la douleur a son siége dans l'estomac, ou que la correspondance sympathique des parties, par le moyen des nerfs, ait porté le trouble dans ce viscere, ils rejettent le peu qu'ils ont été forcés de prendre; d'autres, accablés par cette nourriture prise à contre tems, & qui jette leur estomac & tous les nerfs dans une espece de paralysie, tombent dans un assoupissement que dissipent bientôt de nouvelles douleurs.

Nous l'avons déjà dit, mais nous ne pouvons trop le répeter, la quantité & la qualité de la nourriture doivent être proportionnées aux forces digestives; ces forces sont très foibles dans les enfans les premiers jours. Il faut donc ne leur donner qu'une nourriture facile à digérer, & ne la leur donner qu'en petite quantité à la fois. Lors même qu'ils se portent bien, il est prouvé par l'observation qu'une trop grande

quantité de lait les incommode. L'estomac trop distendu perd la faculté de se contracter ; il n'agit plus sur l'aliment ; & dans cet état de paralysie où il est réduit, il est impossible que la digestion se fasse. Trop gonflé, il comprime l'aorte, empêche le sang de se distribuer dans les parties inférieures : ce fluide se porte donc en plus grande quantité à la tête, comprime le cerveau, trouble le mouvement du fluide animal : de-là, les convulsions dont les enfans sont alors attaqués, l'accablement apoplectique, & très-souvent la mort.

Aristote, dans son Histoire des Animaux, *testim.* 7, avoit déjà remarqué que les enfans sont souvent attaqués de convulsions à cause de la trop grande quantité de lait doux & louable, parce qu'il y a indigestion, & que les nerfs trop délicats sont ébranlés. Trop de nourriture, même d'une bonne qualité, incommode un homme fait & robuste : pourquoi n'incommoderoit-elle pas un enfant dont les organes sont, proportion gardée, beaucoup plus foi-

bles & délicats? Quand ces organes auront acquis un peu plus de forces, on pourra augmenter la quantité & la qualité de la nourriture. Nous avons parlé de la qualité dans l'Article précédent.

On ne peut déterminer combien de fois on doit donner à tetter aux enfans.

Les Médecins qui ont prescrit des régles sur le régime des enfans nouveaux-nés, s'accordent presque tous à fixer à deux ou trois le nombre de fois que la Nourrice doit donner à tetter à son enfant, jusqu'à l'âge de trois ou quatre mois. Ce précepte nous paroît un peu trop rigoureux; & il est vraisemblable que les grands Maîtres qui l'ont donné n'ont pas jugé devoir l'étendre davantage, persuadés que les Nourrices iroient toujours au-delà, comme cela arrive dans tout ce qui regarde les préceptes diététiques. Quoi qu'il en soit, fondés sur l'expérience & l'observation, nous pensons qu'il est inutile, & même impossible, de déterminer combien de fois les Nourrices doivent donner à tetter à leurs Nourrissons chaque jour. Les uns ont besoin de prendre de la nourriture plus souvent, pour d'autres

deux ou trois fois suffisent. La santé de l'enfant, sa force & son appétit, doivent guider la Nourrice. Quand il se porte bien, elle peut lui en donner quatre ou cinq fois par jour, modérément à chaque fois. Cette maniere d'allaiter est de beaucoup préférable, parce que l'enfant prenant peu de nourriture à la fois, il la digérera mieux ; & en en prenant plus souvent, il ne sera point exposé à souffrir la faim. Tout le monde sçait qu'il est très-avantageux de s'accoutumer à prendre ses repas à des heures réglées : la coutume dans nos Pays étant d'en faire quatre par jour, la Nourrice donnera à tetter le matin avant son déjeûner, avant son dîner, le soir sur les quatre heures, & avant son souper. Ces quatre repas suffiront certainement pour l'enfant, qui faisant moins de dissipation que l'adulte, trouvera dans son lait une nourriture assez abondante pour réparer les pertes qu'il fait, & fournir à son accroissement.

Il vaut mieux en donner peu à la fois, & souvent.

Il y a déjà plusieurs Nourrices qui suivent cet ordre, mais trop scrupuleuses à l'observer, dès que

Mauvaise habitude de quelques Nourrices.

l'heure eſt venue, elles arrachent leur Nourriſſon au ſommeil le plus profond & le plus tranquille, pour ne rien changer à leur routine ; en quoi elles ont très-grand tort. Outre les avantages que l'enfant retiroit de ſon ſommeil, & dont on le prive, éveillé en ſurſaut il ne tette qu'avec répugnance ; ſes organes engourdis ne ſont point diſpoſés à digérer ; le lait l'incommode, il le rejette s'il eſt aſſez fort pour cela, ou s'il le garde, il le digére mal. Il eſt de fait que l'enfant accoutumé à prendre ſes repas à des heures réglées, s'éveille conſtamment à ces heures, parce que ſon eſtomac demande une nouvelle nourriture. Nous éprouvons tous les jours ces beſoins aux heures auxquelles nous ſommes accoutumés à prendre nos repas, & nous nous trouvons très-bien de les ſatisfaire alors : au contraire, le moindre dérangement nous incommode. Les organes ſont les mêmes dans les enfans, la digeſtion s'y fait de la même maniere. Pourquoi ne ſeroient-ils pas ſujets aux mêmes avantages & aux mêm .

convéniens ? L'appétit se fait quelquefois sentir un peu plus tard ou un peu plutôt chez nous : la même chose peut arriver aux enfans, & en conséquence ils s'éveilleront un peu plutôt ou un peu plus tard qu'à l'ordinaire. C'est à la Nourrice à s'y conformer, & elle doit toujours attendre qu'ils soient bien éveillés, & qu'ils manifestent leur faim par quelques signes.

On nous demandera peut-être quels sont ces signes dont l'enfant se sert pour avertir qu'il a faim ? Privé de la parole, & moins favorisé que l'animal, qui, le moment d'après sa naissance, se traîne vers le mamelon de sa mère, l'enfant reste dans son berceau, & n'a que ses pleurs pour s'exprimer, & faire connoitre ses besoins. Or ces pleurs, que nous regardons comme des signes certains qu'il a besoin de prendre de la nourriture, vous prétendez, nous dira-t-on, qu'ils ne prouvent pas ce besoin ? Nous croyons avoir prouvé que notre prétention à cet égard est vraie & fondée ; & si l'on veut se donner la peine d'étudier avec soin

Signes auxquels on reconnoîtra l'enfant a faim.

les yeux, les gestes & les petites manœuvres des enfans, on reconnoîtra que la Nature ne les a pas plus négligés que les petits des animaux, & qu'elle leur a donné, aussi-bien qu'à eux, des moyens d'avertir leurs Nourrices qu'il leur faut de la nourriture. Voici ce que nous avons observé plusieurs fois.

Quand l'enfant a faim, les yeux fixés sur sa Nourrice, il la suit partout, & paroît chagrin quand elle s'éloigne; il porte ses doigts à sa bouche, les suce ou suce sa langue, & exprime des glandes une grande quantité de salive qu'il avale. Sa bouche en est alors ordinairement remplie. Si la Nourrice s'approche de son berceau, & lui porte le doigt dans la bouche, elle sent qu'il le lui presse avidement avec sa langue & ses lévres. Si elle lui découvre son sein, on voit la joie briller dans ses yeux, il se souleve & s'élance, pour ainsi dire, hors de son petit tombeau, afin d'atteindre plus promptement l'objet de ses desirs. Il saisit le mamelon, & porte ses deux petites mains sur le sein, afin de hâter la

sortie du lait. Cette petite manœuvre est le signe sûr & infaillible de sa faim. On ne remarque rien de semblable quand il pleure, & qu'il se tourmente dans son berceau sans avoir fait précéder ces signes. Il ne prend le tetton qu'avec peine, & le quitte sans regret, aprés en avoir tiré peu de lait, & en trop petite quantité pour appaiser sa faim, si réellement elle eût été la cause de ses inquiétudes.

Temps auquel la Nourrice doit donner à tetter à l'enfant.

1° Il faut attendre qu'il ait faim.

Le temps auquel la Nourrice doit donner à tetter est donc fixé par celui auquel l'enfant se réveille naturellement & sans douleur, & par ces signes démonstratifs qu'il donne de sa faim, & que nous venons d'exposer. Pour renfermer nos préceptes sur cet objet dans un principe général, nous n'établirons que cette régle avouée de tout le monde. Il ne faut point prendre de nouvelle nourriture, que préalablement la derniere qu'on a prise, ne soit digérée. L'œuvre de la digestion est ordinairement achevée cinq heures aprés le repas, peut-être un peu plutôt dans les enfans. On doit donc

mettre au moins un intervalle d
quatre heures entre les différen
fois qu'on leur donne à tetter; c
qui quadre très-bien avec la distri
bution de ses repas que nous avo
faite un peu plus haut.

2°. Il faut qu'il y ait au moins trois ou quatre heures que la Nourrice ait mangé.

Le temps qui s'est écoulé depu
que la Nourrice a mangé, méri
aussi la plus sérieuse attention. L
lait étant un chyle extrait des ali
mens, conserve pendant quelqu
temps leur caractere; ainsi, quan
la Nourrice a mangé des radis, d
l'ail, son lait a l'odeur & l'âcreté de
radis ou de l'ail deux ou trois heu
res après le repas : il en est de mêm
des autres nourritures qu'elle pe
prendre. Il n'a cette qualité douc
& sans odeur, qui fait sa bonté, qu
environ cinq heures après. Lors
qu'elle a été long-temps sans man
ger, par exemple, quinze ou vingt-
quatre heures, & qu'elle a fait de
l'exercice, son lait devient séreux,
jaune, sale, & a une odeur de pu
tréfaction que l'enfant ne peut souf
frir. A peine en a-t-il tiré quelques
gorgées, qu'il abandonne le mame
lon avec horreur : heureux s'il n'est

[...]s saisi, le moment suivant, de [...]oliques, de vomissemens & de [...]onvulsions! ce malheur est très-[...]équent, & un effet de l'irritation [...] du trouble que cette liqueur em-[...]oisonnée excite dans l'estomac. La [...]ourrice ne doit donc jamais don-[...]er à tetter aussi-tôt après son repas; [...]ais attendre trois ou quatre heu-[...]es, parce que le lait ayant été tra-[...]aillé & perfectionné dans les rou-[...]es de la circulation, & par le mé-[...]ange des liqueurs animales, sera [...]lus doux & plus nourrissant. Pour [...]mpêcher que l'enfant n'ait faim [...]vant ce temps, qu'elle ait soin de [...]'allaiter un peu avant son repas, & [...]u'elle s'astraigne aussi à faire qua-[...]re ou au moins trois repas par jour, [...]sant du régime que nous avons re-[...]ommandé dans l'Article précé-[...]dent.

Quand nous disons que la Nour-[...]ice doit attendre quelques heures [...]près son repas, nous supposons que [...]'enfant se porte bien; car nous fe-[...]ons voir qu'il y a certaines mala-[...]dies où elle doit lui donner à tetter [...]presqu'aussi-tôt après qu'elle a bu [...]ou mangé.

Dans le cas où la Nourrice aur
été long-temps ſans manger, po
corriger l'âcreté de ſon lait, el
doit boire pluſieurs coups d'une d
coction d'orge & de ſemence de f
nouil. Cette boiſſon lui donnera, e
moins d'une demie-heure, un la
fort doux & abondant.

Si la ſanté ou la force de l'hab
tude l'oblige de prendre de ce
nourritures dangereuſes pour l'en
fant, de la ſalade, du vin, du caffé
&c. c'eſt alors qu'elle doit ſe faire un
loi inviolable de ne donner à tette
que cinq heures après. Elle doit dif
férer, en un mot, à proportion qu
les alimens dont elle aura uſé, ſe
ront plus difficiles à digérer, & pour
ront être plus nuiſibles à l'enfant.

Elle ne doit point donner à tetter, ſi elle eſt incommodée.

Mais elle ne doit point le faire du
tout, ſi elle eſt malade, ſi elle a l
fiévre, ou ſi elle eſt agitée de quel
que violente paſſion. Dans ces état
ſon lait eſt dépravé. On a vu de
enfans attaqués d'épilepſie, par
ce qu'ils venoient de tetter une
Nourrice en colere; d'autres, ga
gner la fiévre de leurs Nourrices, &
en être les victimes. Les médica-

[...]ens qu'elles sont obligées de pren-[...]e pour leur guérison, passent dans [...]urs humeurs, se mêlent à leur lait, [...] l'enfant en éprouve une superpur-[...]tion qui lui donne quelquefois la [...]mort.

Dans le cas de maladie de la [...]art de la Nourrice, si l'on en [...]ouvoit dans le voisinage une autre [...]peu-près de même âge & de mê-[...]me tempérament, on pourroit lui [...]onfier l'enfant, après néanmoins [...]i avoir fait boire quelques tasses [...]d'infusion de véronique, de thé, ou [...]d'anis, ou quelqu'autre boisson pro-[...]pre à donner à son lait de la fluidité, [...]au moins pour la premiere fois, [...]parce qu'alors il fera moins de mal à [...]l'enfant. Si l'on ne pouvoit point [...]avoir de Nourrice, comme il seroit [...]dangereux de laisser l'enfant trop [...]long-temps sans rien prendre, il [...]faudroit y suppléer en lui donnant du [...]lait d'ânesse, de chevre ou de vache, [...]coupé avec un peu d'eau d'orge, ou [...]quelqu'autre décoction. On ne se [...]servira du lait de vache qu'au défaut [...]des deux autres, parce qu'il est moins [...]bon & moins aisé à digérer. On en

donnera à l'enfant, à peu près aux mêmes heures que sa Nourrice avoit coutume de lui donner à tetter.

L'usage du lait d'animaux que nous recommandons, au défaut de celui d'une Nourrice, n'est que dans la supposition que la maladie de celle-ci ne fût qu'une maladie de peu de jours : car si la maladie doit être longue, il faut chercher une autre Nourrice, en cas que l'enfant ne soit pas en état d'être sevré.

Précautions qu'elle doit prendre quand l'enfant tette.

Toutes les fois que l'enfant saisit le mamelon, & le suce avec une précipitation & une gourmandise marquée, la Nourrice doit modérer son avidité, en serrant un peu avec ses deux doigts le bout de ses mamelles, & empêchant ainsi qu'il n'en sorte trop de lait à la fois : elle doit même de temps en temps retirer le mamelon de sa bouche ; car ne se donnant pas le temps de respirer & d'avaler ce qui y est passé, il remplit excessivement sa bouche ; & il est à craindre que, forcé malgré lui de respirer, il ne laisse tomber dans la trachée artére quelques gouttes de lait, qui ne manque-

roient pas de lui provoquer une toux violente : cela arrive très-souvent. Pendant cette toux les Nourrices ont la mauvaise coutume d'agiter l'enfant, de lui frapper le dos avec le plat de la main. C'est, disent-elles, pour lui faciliter l'expectoration. Il est malheureux que pour remplir une si bonne intention, elles aient inventé un moyen aussi dangereux. N'y a-t-il pas lieu en effet de croire que ces coups répétés à chaque instant ne peuvent qu'interrompre la respiration, & exposer l'enfant à être suffoqué? Les secousses violentes qu'on lui donne, suspendent les efforts salutaires que fait la nature pour rejetter au dehors ce qui l'incommode ; le lait reste dans les bronches, les irrite de plus en plus, cause des convulsions qui réduisent l'enfant aux portes du tombeau ; au lieu que si on eût eu soin d'incliner un peu sa tête, & de le laisser tousser, il se seroit délivré plus promptement.

Mauvaise habitude des Nourrices quand les enfans toussent.

Si la quinte devenoit violente & dangereuse, il faudroit lui donner quelques cuillerées d'huile d'aman-

de douce & de syrop de capillaire, qui calmant l'irritation & la tension des fibres de la trachée-artere, favoriseroient l'expulsion du corps étranger.

Quand il y a long-temps que l'enfant n'a rien pris, il faut lui donner à tetter avec prudence.

Quand il y a déjà long-temps que l'enfant n'a tetté, il ne faut pas être moins circonspect dans la quantité du lait qu'on lui permet de prendre à la fois, qu'on ne l'est pour un homme fait, qui a passé un jour ou même plusieurs sans manger. Une expérience funeste a appris que l'homme pressé par la faim, se jette avec avidité sur les alimens, les dévore plutôt qu'il ne les mange, & trouve souvent la mort dans ce qu'il croyoit devoir lui conserver la vie. Les plaintes du moribond, la violente distension de son estomac, les douleurs cruelles qu'il souffre, la paralysie dont ces douleurs sont suivies, nous ont instruit des maux que cause une nourriture prise sans ménagement & gloutonnement, & nous ont appris à les éviter en ne donnant que peu de nourriture d'abord, & augmentant par degrés. L'enfant qui n'a rien pris depuis

long-temps, est dans le même cas; il est exposé aux mêmes dangers; il exige donc les mêmes soins & la même prudence.

Frreur des Nourrices lorsque l'enfant vomit.

Lorsque l'enfant vomit sans effort le lait qu'il vient de prendre, c'est, suivant les Nourrices, une preuve qu'il se porte bien; elles l'ont oui-dire, & sans sçavoir en quoi consiste cette bonne santé prétendue, elles le croient, & le font accroire aux peres & meres: cette déjection contre nature, loin de les effrayer sur l'état de l'enfant, les rassure, & les engage à lui présenter de nouveau la mamelle. Il est vrai que l'enfant qui vomit ce que son estomac ne peut digérer, se porte mieux que celui qui garde une nourriture pernicieuse, soit par la quantité, soit par la qualité; car son estomac a du moins encore assez de forces pour se délivrer d'un fardeau qu'il ne peut supporter. Mais cet effort qu'il fait, loin d'engager la Nourrice à le surcharger de nouveau, devroit au contraire lui apprendre que l'enfant est alors dans un état de foiblesse ou de souffrance,

qui ne lui permet pas de digérer sa nourriture ordinaire. Quel est l'homme sensé qui n'ayant pu conserver la nourriture qu'il vient de prendre, se hâteroit de remplir son estomac de nouveaux alimens ? Les moins éclairés ne lui conseilleroient-ils pas au contraire de faire diete, de boire du thé, ou quelqu'autre boisson propre à laver son estomac, & à dissiper le trouble que le vomissement y a occasionné ; dans l'idée vraie qu'il ne rejette ainsi la nourriture, que parce qu'il ne peut la digérer, soit que les forces digestives soient affoiblies, ou suspendues, soit que la nourriture soit en trop grande quantité. Oseroit-on avancer que cette opinion véritable pour les adultes, est fausse pour les enfans ? Cette prétention ne seroit appuyée d'aucune bonne raison ; il est certain que les enfans ne vomissent que parce qu'ils sont incommodés, & ne peuvent digérer. Il faut donc différer à leur donner à tetter de nouveau, jusqu'à ce qu'ils soient délivrés de leur incommodité, quelle qu'elle soit, & que l'estomac ait

recouvré ſes forces & ſa diſpoſition naturelles. D'où il eſt aiſé de conclure qu'il faut ne lui en donner qu'avec beaucoup de ménagement quand il commence à reſſentir les douleurs de dents, ou qu'il eſt attaqué de quelqu'autre maladie. Nous eſpérons traiter cet objet plus au long dans la ſuite.

ARTICLE VI.

Quand on doit donner de la bouillie aux Enfans, & comment elle doit être faite.

Ces deux points que nous nous propoſons d'examiner dans cet Article, ſont d'autant plus importans, que les Meres & les Nourrices opiniâtrément attachées à leurs anciennes pratiques, commettent, dans ce qui regarde & la préparation de la bouillie, & le temps auquel elles la donnent, des fautes plus graves, & d'une conſéquence plus dangereuſe pour les enfans. Quelques meres, craignant que leur enfant ne meure de faim, s'il reſte ſans rien

Importance de l'objet traité dans cet Article.

Il ne faut point donner de bouillie les premiers jours.

prendre jusqu'à ce que la Nourrice arrive, c'est-à-dire un jour ou deux, se hâtent de leur faire faire de la bouillie. Nous croyons avoir suffisamment prouvé le peu de fondement de ces craintes, quand nous avons fait voir que l'enfant n'a besoin d'aucune nourriture le premier jour; qu'il peut même, à la rigueur, s'en passer le second. A ce que nous avons dit alors, nous ajouterons qu'on n'a jamais vu d'enfans mourir, faute de nourriture, quoique plusieurs aient passé deux jours sans rien prendre qu'un peu d'eau & de sucre, & qu'il n'est point rare au contraire de voir des enfans incommodés de tranchées & de convulsions pour avoir tetté une Nourrice étrangere le premier jour; & si le lait de la Nourrice produit de si mauvais effets, que doit-on attendre d'une nourriture aussi gluante que la bouillie? Entre plusieurs exemples d'enfans qui en ont été les victimes, nous n'en rapporterons qu'un, puisé dans les Observations de Mauriceau. » Le » 29 Juin 1680, dit cet Auteur, dans son Observation 263, » je vis

» un gros enfant, qui, quoiqu'il se
» portât très-bien lorsque j'en avois
» accouché la mere, il n'y avoit que
» trois jours, venoit de mourir de
» convulsions, causées par de dou-
» loureuses tranchées, qui lui étoient
» arrivées pour lui avoir donné de
» la bouillie dès les premiers jours,
» en attendant que la Nourrice
» qui lui avoit été destinée, fût ar-
» rivée de la campagne «. Que cet exemple détermine les meres, non-seulement à ne pas faire donner de la bouillie à leurs enfans nouveaux-nés, mais encore à veiller à ce que la Garde, ou quelqu'autre femme, animée d'un zèle pernicieux, ne leur en donne en cachette. Si l'enfant avoit besoin de prendre quelque nourriture, ce ne seroit certainement pas de la bouillie qu'il faudroit lui donner, mais du lait de sa mere, ou un lait aussi clair & aussi fluide.

Il ne faut point en donner avant les 7 ou 8 premiers mois.

La chimérique confiance où sont les Nourrices que la bouillie appaise les tranchées, dont les enfans sont ordinairement tourmentés les premiers jours, & la crainte que leur lait ne suffise pas pour les nourrir,

les engagent à leur en donner dès ce temps. (z) Boerhaave & son illustre Commentateur rapportent un grand nombre d'exemples de personnes, qui, accoutumées pendant long-temps à prendre des alimens solides, ayant été forcées de se mettre au lait pour toute nourriture, ont cependant vécu, & se sont soutenues dans leur état de force ordinaire. Boerhaave lui-même n'a pris pendant un temps assez long que du petit-lait. Ces exemples communs & celui de plusieurs enfans, qui, pendant les sept ou huit premiers mois, ne vivent que du lait de leur Nourrice, & se portent parfaitement bien, ne nous autorisent-ils pas à rassûrer celles-ci sur les craintes qu'elles ont que leur lait ne soit pas suffisant? D'où nous concluons qu'on ne doit point faire manger de bouillie à l'enfant avant les sept ou huit premiers mois pour quelque cause que ce soit. Outre la difficulté qu'il a à digérer cette nourriture épaisse, nous avons observé que les enfans

(z) *Prælectiones Academicæ, Tom. V, part. 2. pag. 434.*

les plus tourmentés de vers, sont ceux qui ont plutôt mangé de la bouillie (*a*) : & les Anciens avoient déjà remarqué que cette maladie n'attaque jamais l'enfant, tant qu'il ne prend que le lait de sa mere ou de sa Nourrice.

Si le lait de la Nourrice venoit à manquer naturellement, & sans que la grossesse ou quelque maladie y eût donné lieu, elle ne doit point avoir recours à la bouillie, mais travailler à se procurer un nouveau lait ; ce qu'elle obtiendra très-promptement en buvant du lait de vache coupé, ou de la décoction d'orge avec un peu de graine de fenouil. Une demie-heure après en avoir bu trois ou quatre verres, elle sentira ses mamelles gonflées, & remplies de lait comme après son accouchement.

Comment les Nourrices peuvent se donner du lait.

Que la bouillie puisse calmer & guérir les tranchées, c'est une de ces

La bouillie ne guérit point les tranchées.

(*a*) Nous avons aussi reconnu plusieurs fois, que des petits chiens ou des petits chats qui avoient été enlevés trop jeunes à leur mere, & avoient été nourris avec du lait de vache, étoient sujets à des convulsions, à des tranchées aiguës, & aux vers.

absurdités qui ne peuvent trouver de crédit que dans l'esprit des Nourrices ignorantes. Un homme sensé peut-il s'imaginer qu'une colle aussi gluante & visqueuse, plus propre, dit Ethmuler, à unir deux feuilles de papier, qu'à nourrir des enfans, appaise les douleurs violentes dont ils sont alors déchirés ? Ne sommes-nous pas fondés au contraire à assûrer qu'elle les augmentera & les rendra plus difficiles à guérir ? L'exemple que nous avons cité de Mauriceau doit le faire craindre ; & ce que nous allons dire sur la composition & les mauvaises qualités de cette nourriture, prouvera que cela doit être.

Méthode ordinaire de faire la bouillie.

Voici la maniere dont toutes les Nourrices font leur bouillie ; elles mettent dans un poëlon de cuivre, ou de fer (*b*), de la farine de froment crue, mais très-fine ; elles la délayent avec du lait de vache froid, qu'elles y versent petit à petit. Quand elle est bien délayée, elles la font cuire jusqu'à ce qu'elle s'épaississe.

(*b*) Le danger des ustenciles de cuivre doit faire préférer ceux qui sont de fer.

le degré d'épaissiſſement n'eſt pas le même pour toutes, les unes la veulent plus, les autres moins épaiſſe; pendant qu'elle bout, on voit s'élever à la ſurface une grande quantité de bulles d'air, & retirée du feu, il ſe forme deſſus une pellicule épaiſſe & très-viſqueuſe. Lorſqu'elle eſt aſſez refroidie, la Nourrice en prend dans une cuiller, qu'elle porte à sa bouche pour en reconnoître le degré de chaleur. Elle l'y retient & l'y promene quelque temps, & la préſente enſuite à l'enfant. Il y en a pluſieurs qui ne ſe ſervent point de cuiller, mais en prennent le long de leur doigt *index*, la paſſent dans leur bouche, & en empliſſent après celle de l'enfant. Qu'il ait faim ou non, qu'il en veuille ou qu'il n'en veuille pas, il faut malgré lui qu'il l'avale; en vain il la rejette, la Nourrice impitoyablement la lui repouſſe avec le doigt ou avec la cuiller, & profite de l'inſtant où ses cris lui font ouvrir la bouche pour la lui pouſſer preſque juſques dans l'œſophage (*c*); de ſorte qu'el-

Maniere de donner la bouillie à l'enfant.

(*c*) *Quadrimeſtres & trimeſtres quater in*

le ne le croit nourri que quand il e
presque suffoqué.

Malpropreté & danger de cette pratique.

Outre le spectacle dégoûtant
digne de compassion que présen
alors l'enfant, il n'est personne q
ne soit révolté de la mal-propreté
ces Nourrices, sur-tout de celles q
donnent de la bouillie avec le
doigt ; car peu prennent la précau
tion de laver leurs mains avan
Qu'elles ne se servent jamais que
cuiller, & sur-tout de cuiller d'a
gent, d'un volume proportionné
la bouche de l'enfant ; la dépen
n'est pas si considérable, & l'o
voit peu de parens, même pauvres
qui refusent de la faire. Il faut le
défendre de la maniere la plus ex
presse de passer la bouillie dans le
bouche avant que de la donner
leur Nourrisson. Le mélange de le
salive, souvent viciée par la ma
propreté de la bouche, par la qua
lité de l'aliment, par le dérange
ment des digestions, ou par quel

die iis replentur, ita ut innocentem ætat
dubitent nutritam, nisi quasi suffocatam sen
tiant pulsibus. Philippi Hoechstetteri Obse
vat. Medic. decas. IV, pag. 51.

d'autre maladie, peut être dangereux pour l'enfant, très-susceptible alors des impressions même les plus foibles. Qu'elles aient la précaution de voir si la bouillie n'est point trop chaude, c'est une épreuve sage; mais qu'elles ne donnent point à l'enfant la cuillerée qu'elles auront mise dans leur bouche. Sur-tout qu'elles ne le forcent point de manger, s'il ne le veut pas, car sa répugnance prouve qu'il n'a ni faim, ni besoin, ou que la nourriture ne lui plaît pas; & dans ces trois circonstances la nourriture, même la meilleure, ne peut que lui faire du mal, loin de lui être salutaire.

Dangers de la bouillie ordinaire.

Quelque grands que soient les dangers auxquels la mal-propreté de la Nourrice, & son opiniâtreté à lui faire avaler sa bouillie, exposent l'enfant, ils sont peu de chose si on les compare aux maux certains que produit la bouillie en elle-même, & faite suivant la méthode que nous avons décrite.

» Pour se former une idée de ces » maux, il faut connoître quels sont » les alimens que l'estomac de l'en-

» fant peut digérer, & quelles sont
» les qualités de la bouillie faite
» avec de la farine crue (*d*)«. Quand
on cesse d'allaiter les enfans, il faut
à la vérité substituer au lait une
nourriture abondante & *substantieu*
se, capable de seconder leur ac
croissement, mais elle doit être assez
tendre & assez légere pour que les
facultés de l'enfant la puissent digé
rer. Une autre précaution qu'il faut
prendre dans le choix de cette nour
riture, c'est qu'elle ne contienne
pas trop d'air, qu'elle ne soit pas

(*d*) Thèse de M. Lattier, Docteur-Régent de la Faculté de Paris, Conseiller du Roi, Médecin en sa Cour de Parlement, & Médecin des Hôpitaux : *An ablactandis pulticula potior è medullâ panis, aut malti farinâ*, §. 11. L'exactitude avec laquelle M. Lattier traite cette question, la solidité de ses raisonnemens, l'évidence des principes qu'il y établit, le détail qu'il y fait des maux que cause la bouillie, la bonté du correctif qu'il y propose pour cette premiere nourriture solide des enfans, devroient nous dispenser de traiter la même matiere : il suffiroit de renvoyer nos Lecteurs à cette excellente Thèse ; mais comme elle n'est point traduite, & qu'elle est entre les mains de peu de personnes, nous nous flattons qu'on ne nous sçaura pas mauvais gré d'en faire usage.

ntée de sa nature à fermenter &
se boursouffler dans l'estomac.
orsque l'aliment contient beau-
oup d'air, la chaleur de l'estomac,
le mouvement que les particules
cet aliment y reçoivent, dila-
nt cet air, qui produit une disten-
n si prodigieuse dans ce viscere,
u'elle peut le faire crever, [on en
vû plusieurs exemples] (*e*) ou
user des convulsions mortelles.
ais quand même la distension de
stomac ne seroit pas portée à ce
oint, quelque foible qu'elle soit,
le est la source d'une multitude de
aux.

Les farineux cruds contiennent
rtainement une grande quantité
air; quoiqu'on n'ait pas encore
it des expériences spécialement
r le froment, & qu'on ne puisse
terminer au juste dans quelle pro-
rtion l'air s'y trouve avec des au-
s principes, si l'on en juge d'après

(*e*) *Quando ventriculi irritati ora claudun-*
r, potest (& visa est disrupisse) materia fer-
ntans ventriculum disrumpere, vel certè
minem per convulsiones occidere. Prælect. Aca-
mica, T. VI, p. 199.

les expériences que M. Halès à fait
ſur le bled de Turquie, l'air eſt l
quatrieme partie au moins d'u
grain de bled. Il y eſt reſſerré, &
comme empriſonné, mais rendu li
bre par la diviſion des molécules d
ces corps, & dilaté par la chaleu
de l'eſtomac, il occupe un eſpace au
moins trente-deux fois plus grand
que celui qu'il occupoit auparavant
Peut-on n'être pas effrayé en pen-
ſant à l'effet que doit produire cette
énorme dilatation ſur l'eſtomac des
enfans, dont les fibres ſont ſi molles
& ſi foibles, qu'on court riſque de
les rompre, ſi on ſouffle un peu trop
fortement dans l'eſtomac après leur
mort? Il faut donc éviter avec ſoin
tout aliment farineux crud, qui ren-
ferme une grande quantité d'air, &
qui eſt diſpoſé à fermenter.

La viſcoſité que renferment aiſé-
ment les farineux cruds, eſt encore
une raiſon qui doit les exclure. Si
on mâche quelques grains de bled,
le mélange de la farine avec la ſa-
live forme une glu à qui s'attache
la langue, au palais & aux dents,
& dont la viſcoſité eſt ſi grande,

...on a bien de la peine à la dissou-
...e. Les pains azymes dont les Pay-
...s usoient les jours de fêtes du
...mps de Galien, étoient faits avec
...la pâte sans levain & du froma-
...; & ce sçavant Médecin remar-
...e qu'il n'y en avoit aucun qui n'en
... incommodé, quelque fort que
... son tempérament (*f*). La ma-
...re dont on fait la bouillie, la
...nd très-semblable à ces pains azy-
...s : car 1°. la farine dont on se sert
... les mêmes défauts ; 2°. en faisant
...uillir le lait, on le prive de ses par-
... les plus fluides, la partie ca-
...ase seule reste. Or si l'estomac de
...s robustes ne peut digérer une
...lle nourriture, croit-on que l'es-
...mac des enfans le puisse ? Leurs
...res sont trop foibles ; leurs li-
...eurs digestives ont trop peu d'ac-
...on ; le suc gastrique est trop vis-

(*f*) *Quod si casei aliquid insuper addatur, ...mpe pani qui fermento omninò caret) ut ...ci apud nos festis diebus solent apparare, ...que panes ipsi vocant azymos, ejusmodi ...promptè omnes læduntur, etiamsi fortiss... sint corporis habitu, cujusmodi sunt ...rum ac fossorum robustissimi. Galenus de ...iment. facultat. p. 310. T. VI.* Edition de ...artier.

queux, la bile est trop foible, tro
aqueuse, pour diviser une lique
aussi épaisse que la bouillie, & e
atténuer la viscosité.

En un mot, les farineux exige
beaucoup de forces pour être dig
rés ; & on a remarqué de to
temps que les hommes les plus ro
bustes, après en avoir mangé
étoient attaqués d'une légere pé
ripneumonie, qu'ils avoient la re
piration courte, & se sentoient l
poitrine comme affaissée. La di
latation de l'air que ces farineu
contiennent en grande quantité
gonfle & dilate l'estomac, qui plac
sous le diaphragme, non-seulemen
l'empêche de descendre dans le ba
ventre lors de la respiration, ma
le repousse dans la poitrine, & di
minue l'expansion & la capacité de
poumons. L'air entrant en moin
dre quantité dans les vésicules pu
monaires, en sort plus prompte
ment : de-là vient la respiratio
courte & précipitée. Le chyle qu
fournissent les farineux, ne peu
qu'être épais, & conserver un pe
de leur viscosité. La lymphe qui do

se mêler avec lui dans le mésentere & dans le canal thorachique, ne le divisera qu'avec peine : ses molécules resteront nues : portées avec le sang dans le poumon, elles s'insinueront difficilement dans les petits vaisseaux de ce viscere, s'y arrêteront, & produiront cette pesanteur qu'on y éprouve après le repas. Il faut dans les vaisseaux une force élastique, & dans le mouvement de la circulation une intensité capable de dissiper ces petits engorgemens, pour que la circulation se rétablisse. Cette double puissance se trouve dans les hommes robustes ; c'est pourquoi la difficulté de respirer se dissipe : mais qui oseroit se flatter que les forces de l'enfant soient en état de produire le même effet ?

Les petites parties de farine collées ensemble, non-seulement formeront des obstructions dans le poumon, qui gênant la circulation empêcheront la transmutation du chyle en sang, mais celles qui auront pénétré à travers les petits vaisseaux, venant à se réunir dans les glandes, formeront une molécule

dure qui les obstruera. Les mauvais effets des sucs visqueux mêlés avec le sang, dit Boerhaave (g), sont les engorgemens des glandes parotides, thiroïdes, maxillaires, subaxillaires & inguinales, mais principalement des glandes mesentériques, qui sont les premieres par lesquelles le chyle est obligé de passer. Ces obstructions sont le principe de la pâleur des enfans, & d'un grand nombre d'autres maladies.

Nous voyons peu d'enfans qui, vivant habituellement de bouillie, n'aient le ventre tendu & dur. La dissection nous a appris que cette tension & cette dureté venoient de l'engorgement des vaisseaux lactés & lymphatiques, du mésentere, du foie, & du pancréas. La matiere blanche & épaisse dont on trouve ces vaisseaux remplis, ressemble parfaitement à de petites molécules d'amidon durcies; mais comme ces vaisseaux sont plus déliés & plus fins que le cheveu le plus menu, puisqu'ils échappent à la vue, nous croyons que l'extrême petitesse d

(g) *Praelect. Academ. T. VI, p. 138.*

ur orifice ne peut admettre qu'u-
fort petite quantité d'une liqueur
ssi épaisse que le chyle, fournie
r la bouillie : c'est pourquoi nous
yons que les enfans dont le ven-
e est dur & bouffi, sont maigres &
écharnés dans tout le reste du
rps, & épuisés par des fiévres
ntes.

La bouillie restant presqu'en en-
er dans les intestins, n'y produira
s moins de maux que le peu qui a
pénétrer dans le mésentere.
mplissant tout le canal intestinal,
le bouche les orifices des vaiss-
aux, arrête le mouvement périst-
ltique ; échauffée par son séjour &
r l'âcreté qu'elle ne manque pas
y contracter, elle picote, irrite,
enflamme les intestins ; l'air qui
en sépare se dilate avec violence,
oduit des borborygmes effrayans,
stend le bas-ventre, quelquefois
galement, mais plus souvent iné-
lement. L'épaississement de cette
llie peut même boucher tout-à-
it le pilore (h) ; *de-là naissent*

(h) Hildanus en rapporte un exemple
ns son Observation 34. Centur. VI. Phi-

les tranchées, les coliques, les dé-
voiemens, l'insomnie & les convul-
sions, qui font périr un grand nombr
d'enfans. An igitur humanum est in-
fantibus instruere mensam, unde
germinant fæcunda tot malorum se-
mina? N'est-ce pas manquer d'hu-
manité, de donner aux enfans une
nourriture propre à produire tan
de maux?

Après avoir prouvé par l'exposi-
tion des mauvaises qualités de la
bouillie ordinaire, & des maux dont
elle afflige les enfans, qu'on doit
en réformer la composition, nous

lippe Hoechstettere fait en peu de mo
cette description des maux que produit l
bouillie. *Venæ mesenterii farcinæ, ventricul*
& intestina repleta, anbelantem & spiri
tum sublimem causant, destillationesque mul
tas; unde gibbis datur frequens occasio, &
catarrbis suffocantibus, ac frequentiori epile
fiæ. Quos Numen favens eripit faucibus mor
tis, illis ventriculi laxi remanent, intestin
distenta, flatibus referta qui eos ita affligun
ut fugiantur ob exclusos, & crucientur
retentis, & hoc vitium ipsis adeò connascitur
ut adultiores virgines ventriloquæ fiant
ob rugientia ilia & murmurantia intestina
quæ suaviloquentem discursum sæpe cum ado
lescentibus amatis interrumpunt. Observat
Medic. decas. IV, pag. 61.

llons indiquer les moyens sûrs & ciles d'en faire une plus salutaire, enant pour guides ces principes étetiques avoués de tout le mon- e. 1°. La nourriture la plus saine t celle qui est légére & dissoluble ns l'eau ; 2°. la plus nourrissante t celle qui contient un plus grand mbre de parties propres à être as- milées à celle de notre corps ; ou, our nous exprimer plus claire- ent, un plus grand nombre de rties mucilagineuses, tendres, & sposées à une atténuation facile. e lait dont on se sert pour faire la uillie, réunit ces deux avanta- es ; il contient beaucoup de par- s animales déjà semblables aux ôtres, à peu de chose près ; & la rtie la plus succulente des pâtura- s qui ont nourri l'animal. Mais us avons déjà remarqué qu'en le isant bouillir on lui enléve la plus ande partie de ses principes salu- ires. Les Nourrices s'imaginent orriger par-là certaine crudité ont elles l'accusent, & qui n'existe ue dans leur imagination. La cha- ur dissipe la partie la plus fluide

& la plus saine ; il ne reste quel
partie caséeuse, dont la grossiereté
& la tenacité augmentent encore
la viscosité de la bouillie.

La farine de froment est à la vérité fort nourrissante ; car elle contient beaucoup de parties mucilagineuses : mais sa crudité & la viscosité qu'elle acquiert, étant cuite avec le lait, empêchent les bons effets qu'on devroit en attendre. Que l'on détruise cette viscosité ; que l'on rende la farine dissoluble dans l'eau, elle pourra alors être regardée à juste titre comme la meilleure nourriture qui convienne à l'enfant. Plusieurs Auteurs ont conseillé de la faire cuire dans le four. Cette cuisson en chasse il est vrai une grande quantité d'air, affoiblit la disposition que les molécules farineuses ont à se réunir ; mais le changement qu'elle y opere n'est pas encore assez grand pour que nous nous contentions de cette préparation. Les particules ignées ne la pénétrant qu'imparfaitement, y excitent un mouvement trop foible pour en détruire la viscosité. D'ailleurs, le peu de

différence que les yeux remarquent entre la farine cuite & la crue, laisse toujours les Nourrices maîtresses de se servir de cette derniere sans qu'on s'en apperçoive : & nous pouvons assûrer que tant qu'on leur laissera la facilité de tromper, soit par négligence, soit par attachement pour leurs anciennes pratiques, elles se serviront de farine crue. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les peres & meres, persuadés des mauvaises qualités de cette farine, ont expressément recommandé aux Nourrices de la faire cuire. Elles l'ont fait quelquefois, mais très-souvent aussi on les a surprises en employant de la crue, parce que la cuite leur ayant manqué elles n'avoient pas pensé à en faire mettre d'autre au four.

Il faut donc avoir recours à une autre préparation, qui les mette dans l'impuissance d'en faire accroire, leur ôte toute excuse, & qui conserve à la farine sa qualité nourrissante, & la rende en même temps facile à digérer.

Comment il faut faire la bouillie.

La farine de malt (i) possède ces

(i) Le Malt est l'orge préparé pour faire

qualités ; la torréfaction a déjà beaucoup diminué la viscosité des parties de l'orge, & le feu appliqué immédiatement sur toutes les graines & semences farineuses, produit le même effet en s'insinuant entre leurs parties, les séparant & les agitant avec violence l'une contre l'autre. Il donne au mucilage, qui en est la partie vraiment nutritive, un degré d'atténuation qui le prépare à la décomposition parfaite, que les organes digestives doivent y opérer. Mais comme cette farine est peu commune, & qu'il ne seroit pas facile aux Nourrices de la campagne de s'en pourvoir, nous leur conseillons de se servir de mie de pain. La maniere dont la farine est préparée pour faire cet aliment, le plus nourrissant & le plus sain que les hommes aient inventé, détruit la viscosité, la rend légere, & de si facile digestion, qu'un morceau de pain se dissout dans la bouche par l'action de la salive seule.

Le pain que mangent les Nourrices est ordinairement noir, fort

de la bierre & d'autres liqueurs.

lourd & fort matte ; leur eſtomac y eſt accoutumé, elles peuvent le digérer ; mais il ſeroit trop lourd pour l'enfant. Celui qui lui convient & qui eſt le meilleur, eſt celui qui eſt léger, poreux, ou, comme on l'exprime vulgairement, qui a beaucoup d'yeux (*k*). Il eſt très-aiſé aux Nourrices d'en avoir toujours chez elles. Comme elles font elles-mêmes leur pain, à chaque fois elles en feront avec la farine la plus fine autant qu'il leur en faudra. Elles ne ſe ſerviront que de celui qui eſt un peu raſſis ; il eſt moins peſant, & s'émiette mieux. Elles en écraſeront la mie dans un linge blanc, la mêleront enſuite, & la délayeront avec le lait peu à peu, comme elles font pour la farine, de maniere qu'il ne

(*k*) On préfere le pain fait avec la farine la plus pure, & où il y a moins de ſon. il eſt à la vérité plus nourriſſant, plus agréable à la vue & au goût, mais il eſt auſſi plus peſant ſur l'eſtomac & de plus difficile digeſtion. Il eſt bon de laiſſer un peu de ſon avec la farine, parce que ſes parties groſſieres empêchent l'union trop étroite des parties de la farine, rendent le pain plus poreux & plus aiſé à être atténué par les liqueurs digeſtives & l'action de l'eſtomac.

reste aucun grumeau, & la bouillie sera faite. Le lait n'a pas besoin d'être cuit, la mie de pain l'a été. Il ne faut donc plus que chauffer un peu le mêlange, en l'exposant à un feu très-doux.

Au lieu de délayer la mie de pain dans du lait froid, & de la faire chauffer ensuite, ne vaudroit-il pas mieux la dissoudre dans de l'eau bien chaude? La dissolution seroit plus prompte & plus complette; la chaleur facilite aux parties aqueuses leur introduction entre les parties du corps à dissoudre; & personne n'ignore qu'il n'y a point de dissolvant des mucilagineux, plus efficace que l'eau. Quand la dissolution seroit faite, on y verseroit le lait, qui en prendroit la chaleur sans faire presque aucune perte de ses parties volatiles. Nous sommes autorisés à le croire, & à préférer cette méthode, parce que nous avons observé plusieurs fois que le lait échauffé, ainsi que le mêlange de l'eau chaude, étoit plus léger, passoit mieux, & nourrissoit également. La bouillie seroit donc

beaucoup plus légere, & plus aisée à digérer.

S'il étoit possible, on ne devroit employer le lait que sortant de la vache ; il est alors pourvu de toutes les parties les plus subtiles; il n'est ni acide ni alkali, ne fermente avec aucun sel (*l*). Cela ne seroit pas difficile si les Nourrices s'accoutumoient à ne donner la bouillie à l'enfant que sur le soir, après que les animaux sont revenus du pâturage : car il faut toujours préférer le lait de ceux qui vont prendre leur nourriture dans les champs, au lait de ceux que l'on nourrit dans l'étable ; car outre que ces derniers ne font aucun exercice, ne respirent qu'un air épais & infect, les herbes qu'on leur donne ne sont jamais si bonnes, si succulentes que celles qu'ils prendroient dans les champs.

Combien de fois on doit en donner par jour.

Il nous reste maintenant à déterminer combien de fois on doit donner de la bouillie par jour. L'usage est différent chez presque toutes les

(*l*) Boerhaave, Elémens de Chymie, proc.

Nourrices ; les unes en donnent deux, les autres trois fois ; avant que d'en fixer le nombre à l'avantage de l'enfant, il faut avoir égard à son âge, à ses forces, & à son état présent.

Lorsqu'il commence à user de cette nourriture, nous avons dit que ce ne devoit jamais être avant le huitieme mois, en supposant encore qu'il se porte bien. Comme il est important d'y accoutumer son estomac petit à petit, nous pensons, 1°. qu'on ne doit lui en donner qu'une fois par jour, le soir avant son coucher, parce que le temps du sommeil lui sera plus favorable pour en faire la digestion : 2°. qu'elle doit être fort claire & sans grumeau, afin qu'il la digere plus aisément.

Quelque temps après, si la Nourrice apperçoit qu'il la digere bien, que son ventre n'est point tendu, qu'il n'est ni constipé, ni dévoyé, elle lui en donnera deux fois par jour, le matin à dix ou onze heures, & le soir, mais jamais davantage. Le matin, après son réveil, elle lui donnera à tetter ; elle lui en

donnera encore sur les quatre heures du soir, s'il paroît en avoir besoin.

Dès que l'enfant sera un peu incommodé, elle devra cesser l'usage de la bouillie, ou ne la donner que fort claire. Un plus grand détail appartient au Traité des maladies des Enfans.

Nous avons supposé jusqu'ici que l'enfant étoit encore allaité par sa Nourrice ; nous allons parler maintenant de sa nourriture quand il est sevré.

ARTICLE VII.

Du Sevrage des Enfans.

A quel âge doit-on priver l'enfant du lait de sa mere ? Quelles précautions doit-on prendre pour changer sa nourriture, & quelle doit être la qualité & la quantité de cette nourriture nouvelle ? Telles sont les questions que nous nous proposons d'examiner dans cet article ; questions non moins importantes que celles qui nous ont occupé jus-

qu'à présent. Nous y considérions l'enfant comme hors d'état de digérer des nourritures solides, étant privé des instrumens nécessaires pour les broyer, & les disposer à une division plus complette. Nous le considérerons ici comme ayant acquis des facultés capables de convertir en sa propre substance des alimens plus forts.

Diversité du temps auquel on sevre les enfans parmi les différentes nations.

La coutume des différens Peuples de la terre, les usages adoptés parmi nous, ne peuvent rien décider de fixe sur le temps auquel on doit sevrer l'enfant. Sur la Côte d'Or ou d'Afrique, les meres nourrissent leurs enfans de leur lait quatre ans de suite : dans plusieurs autres Cantons elles ne le font que pendant deux ans ; & Barbot assûre même qu'il y a des Sauvages qui réduisent cet usage à six mois. Les Canadiens, & la plus grande partie des Peuples policés ou non policés, dont nous connoissons les mœurs, ne sevrent leurs enfans qu'à l'âge d'un an. Parmi nous, les enfans des Princes tettent leurs Nourrices jusqu'à vingt & vingt-deux mois. Il y

au contraire des enfans que l'on sevre dès l'âge de six mois, & même plutôt.

Quelle est la meilleure méthode.

Entre tant de coutumes différentes, la plus sage & la meilleure sans doute, est celle qui fixe le sevrage de l'enfant à un temps moyen, à l'âge de douze ou quinze mois. Le consentement de presque toutes les Nations à suivre cette régle, & sa conformité avec l'intention de la Nature, qui depuis l'âge de cinq mois jusqu'à celui de seize ou dix-huit, travaille à mettre l'enfant en état d'user d'alimens plus solides par la pousse des dents, doivent nous décider en sa faveur. Mais le principe le plus certain, quoique indéterminé dans son application, est qu'on ne doit sevrer l'enfant que quand il peut se passer du lait de sa Nourrice, & digérer des alimens plus épais, plus forts, (*valentiora*). Or c'est à l'âge de douze ou quinze mois qu'ordinairement il le peut. Il a alors, au moins la plupart ont, vingt-deux dents. Si l'on touche ses bras, ses jambes, on trouvera les fibres musculaires fermes & dures, le visa-

Principes pour fixer le temps du sevrage.

ge orné de couleurs vives, les yeux clairs & *éveillés*; au lieu qu'à l'âge de six mois les fibres sont molles & lâches, le visage est pâle, & les yeux foibles & languissans. L'état des fibres extérieures dénote celui des fibres qui composent les visceres: c'est en effet la même structure, & toutes dépendent du même principe pour leur nutrition. On peut donc juger que l'estomac est fort, & en état de digérer, quand les fibres de la peau & les musculaires annoncent une constitution ferme & élastique; l'état contraire de ces fibres doit faire tirer une conclusion toute opposée.

Les fibres de l'enfant acquerront cette fermeté & cette densité qui fait leur force, d'autant plus promptement, qu'elles en auront été moins éloignées dans leur formation primordiale & au moment de la naissance. Nous avons déjà dit que la différence des constitutions étoit énorme entre les enfans de nos Paysans & ceux de nos Dames de qualité, non seulement quand ils venoient au monde, mais

dans le sein de leur mere. Cette différence vient des tempéramens des peres & meres, & de la maniere dont celles-ci se sont nourries pendant leur grossesse. D'ailleurs, les enfans de nos Paysans moins captivés, ou, comme parlent les Nourrices, moins soignés, plus abandonnés à la nature, sont maîtres de se remuer, de s'agiter plutôt ; ils marchent même beaucoup plus promptement : or rien ne fortifie plus les fibres que l'exercice. On doit donc juger que les enfans de nos Paysans sont plutôt en état de se passer du lait de leur Nourrice, & qu'on peut les sevrer plutôt que ceux des Dames élevées délicatement.

Ce que nous disons ne doit pas cependant engager à le faire avant que l'enfant ait atteint l'âge de huit mois : car avant ce temps il est certainement trop foible pour digérer parfaitement toutes les especes de nourritures qu'on lui donne, & nous en avons vu périr plusieurs pour avoir été sevrés trop tôt. Plus l'enfant paroîtra foible & délicat, plus on doit différer le temps de son se-

vrage : on peut le différer jusqu'à ce qu'il ait quinze ou dix-huit mois & même deux ans.

Avec quelles précautions on doit sevrer les enfans.

Comme les changemens subits dans la maniere de vivre sont sujets à beaucoup d'inconvéniens, on doit y accoutumer l'estomac petit à petit ; & l'on ne doit jamais passer d'un aliment plus foible à un plus fort, ou d'un plus fort à un plus foible, que par degrés. C'est pourquoi nous avons permis aux Nourrices de donner de la bouillie aux enfans dès le huitieme mois; d'abord une fois par jour, ensuite deux fois, leur recommendant expressément de la faire claire & fluide.

Régime des enfans sevrés.

Quand elles voudront sevrer l'enfant, à la place de leur lait elles lui donneront le matin du lait de vache nouvellement tiré. Le lait d'ânesse seroit préférable, parce que la proportion de ses principes l'approche plus de celui de la femme; mais comme il est moins commun, elles se serviront de celui de la vache, & auront soin de lui donner assez de fluidité pour empêcher les

mauvais effets que sa partie caséeuse, trop abondante, pourroit produire ; pour cela elles le couperont avec de l'eau d'orge chaude. Elles accoutumeront l'enfant à y tremper un morceau de pain bien cuit. Le pain amolli par le lait s'atténuera aisément dans la bouche & dans l'estomac. Ce déjeûné lui vaudra beaucoup mieux que la soupe au lait qu'on a coutume de lui donner, parce que le lait en bouillant perd sa partie la plus fluide, & s'épaissit ; & l'on voit presque toujours la partie caséeuse séparée & coagulée sur le pain.

A midi il mangera sa bouillie ; & l'après-dîner on lui donnera un petit morceau de pain, avec lequel on le laissera jouer, & qu'il mangera s'il a faim (m). S'il a soif, sa boisson ne doit être que de l'eau pure ou du lait coupé. Il soupera avec sa bouillie, ou avec une panade, ou du ris bien cuit. On conti-

(l) Dès que les enfans des Sauvages sur la côte d'Afrique peuvent marcher seuls, on leur donne un morceau de pain sec, avec lequel on leur laisse la liberté de s'éloigner.

Il ne faut point leur donner de viande ni de bouillon avant deux ans.

nuera ce régime simple jusqu'à l'âge de deux ans : car avant ce temps il ne faut donner aux enfans, ni viande, ni bouillon; les viandes & les sucs extraits des animaux se corrompent & se pourrissent aisément, sur-tout dans un lieu chaud. La force de l'estomac & l'activité des liqueurs digestives dans un adulte, empêchent que cette putréfaction ne parvienne à son dernier degré. Mais ces mêmes facultés digestives sont encore trop foibles dans les enfans pour prévenir cette corruption spontanée : & la maniere dont ils mangent la viande, contribue à en rendre l'usage dangereux. Les alimens solides ne peuvent être bien digérés par l'estomac, que préalablement ils n'aient été broyés par les dents, & imbibés de salive dans la bouche. Or les enfans mangent avec tant d'avidité, qu'ils ne se donnent pas le temps de mâcher ; aussi remarquons-nous qu'ils sont attaqués de dévoiemens, de dyssenteries opiniâtres, ou sujets à des fiévres putrides, quand ils commencent à manger de la viande. On doit atten-

he, pour leur en donner, que leurs dents soient plus fortes & mieux affermies, & qu'ils soient en état d'écouter le précepte qu'on doit sans cesse leur répéter, de bien broyer l'aliment dans leur bouche, avant que de l'avaler.

Précautions nécessaires quand on leur donne de la viande.

D'où nous concluons qu'on feroit très-sagement de ne leur point donner de viande avant l'âge de quatre ans; encore devroit-on alors ne leur donner que du bouilli haché par petits morceaux, & jamais du rôti, & encore moins des ragoûts. La viande bouillie dans l'eau est dépouillée de presque toute sa partie gélatineuse; ce qui la rend à la vérité moins nourrissante, mais aussi moins disposée à la putréfaction. Dans la viande qu'on leur donnera on aura soin de ne point laisser de graisse, c'est la partie la plus indigeste de tout le corps de l'animal; elle dégenere dans l'estomac en une huile rance & âcre, qui cause des rapports insupportables, des coliques, & souvent une fiévre aiguë très-dangereuse. On pourra néanmoins leur donner de temps en temps de la

soupe grasse, pourvu qu'elle ne soit point trop salée ; & pour la rendre plus salutaire, il faut faire cuire avec la viande beaucoup d'herbes potageres. Après cette soupe on leur donnera un morceau de pain sec ou quelques fruits, comme poires ou pommes, bien mûrs, ou, ce qui seroit encore mieux, cuits.

Point de fruits cruds.

La grande quantité d'air que contiennent les fruits cruds, la disposition qu'ils ont à fermenter & à se gonfler dans l'estomac, doit nous rendre très-circonspects dans l'usage que nous en permettons aux enfans. Il y a peu de personnes qui, après avoir mangé des pommes, ne sentent leur estomac gonflé, & ne soient même quelquefois obligées de laisser échapper par la bouche l'air qui s'est séparé des parties de ce fruit dans l'estomac. Nou ..vons déjà dit que toute distension de ce viscere ne pouvoit qu'être dangereuse pour l'enfant. Nous ne devons donc rien négliger pour l'éviter; il est de fait que les fruits perdent une grande quantité de leur air & de leur viscosité par la cuisson, sa is

dre de leur goût. Leurs princi-
étant déjà désunis en partie par
feu, la digestion en sera plus fa-
le & plus salutaire. Qu'il nous soit
mis de rappeler que l'enfant ne
t pas être traité avec moins de
nagement qu'un Malade en con-
lescence. On ne permet à celui-
que des fruits bien cuits. Les
mes raisons doivent engager à
n donner que de semblables aux
fans.

Nous insistons sur l'usage des
its, parce que nous avons obser-
que dans les Provinces on en
nne aux enfans à toute heure, &
s choix. Dès qu'ils peuvent mar-
er, ils courent au jardin, y ra-
ssent & mangent indistinctement
ut ce qu'ils trouvent, fruits verts
pourris. Cette intempérance est
e des causes les plus ordinaires
s vers qui les tourmentent. Les
rés, les Médecins & Chirur-
iens, & tous les gens éclairés qui
bitent les campagnes, doivent
oir la charité d'instruire les peres
meres de cet abus; les exhorter
y veiller avec soin; & même les

Curés devroient leur en faire de sé-veres réprimandes : car si nous con-sultons non-seulement la Morale Evangélique, mais les préceptes de la Loi naturelle seule, nous recon-noîtrons que les meres, par leur né-gligence à cet égard & dans plu-sieurs autres points, se rendent ho-micides de leurs enfans. C'est aux Théologiens à donner plus d'éten-due & de force à cette assertion.

Point de sucreries ni de pâtisseries.

Dans les Villes, si le défaut de donner beaucoup de fruits cruds aux enfants n'est pas aussi commun, il est remplacé par un autre non moins dangereux ; les Meres & les Gou-vernantes donnent sans cesse à leurs enfans des gâteaux, des confitures, des sucreries, mets dont l'enfant paye bien cher le goût agréable. Toutes les pâtisseries en général sont indigestes ; formées d'une pâte qui n'a point fermenté, elles con-servent la viscosité que nous avons blâmée dans la farine crue. Que l'on considére les feuilles d'un gâteau, ce sont des especes de feuilles de parchemin dont la glutinosité se fait tout d'un coup sentir dans la bou-che

che. Est-il croyable que l'estomac de l'enfant viendra à bout de rompre cette masse visqueuse ? Non sans doute. L'âcreté rance du beurre qui sert à lier la pâte, excite très-souvent dans la gorge un picotement insupportable : quels ravages ne peut-elle pas produire dans l'estomac délicat & très-sensible de l'enfant ? Les confitures sont des sucs épaissis, d'une consistance visqueuse, & rendus encore plus épais & plus durs par le mêlange du sucre. On doit les regarder plutôt comme des médicamens, que comme des alimens ; & il n'y a certainement personne qui puisse en faire sa nourriture habituelle, ou en manger tout le jour, sans éprouver bientôt du dégoût & sans en être incommodé.

Qualités du sucre.

L'opinion la plus universellement répandue, est que le sucre échauffe. Néanmoins presque tous les Médecins Chymistes le rangent dans la classe des remedes doux ; comme l'usage de cet assaisonnement est devenu très-fréquent, nous pensons que personne ne nous

sçaura mauvais gré d'essayer à fixer l'idée que l'on doit avoir de ses propriétés & de sa vertu, & à concilier la contrariété apparente qui se trouve dans les jugemens que l'on en porte. Pour cela, nous nous contenterons de rapporter le sentiment de deux Auteurs, dont le jugement doit être d'un grand poids dans ces matieres, MM. Cartheuser & Baron. » Le sucre pur, dit le » premier (*n*), est composé d'une » terre soluble, d'un acide subtil, » & d'une substance huileuse inflam» mable, plus tendre que les pré» cédentes; ce qui en fait un sel » moyen, végétable & gras, qui a » les vertus d'inciser, de résoudre, » de stimuler & de déterger. D'où » il conclut que l'abus en doit être » pernicieux aux gens maigres, » parce qu'il empêche la formation » de la graisse «; & c'est aussi ce qui lui a mérité le titre d'échauffant.

» Junker a remarqué avec raison, » dit M. Baron dans une de ses » notes excellentes sur le Cours de

(*n*) §. *VIII. Cap.* 6. *T. I.*

» Chymie de Lemery (*o*), que
» l'usage du sucre, pourvu que l'on
» en use modérément, ne produit
» jamais aucun mauvais effet, mais
» est au contraire très-bon pour ai-
» der la digestion, & pour fondre
» & entraîner les mucosités qui s'a-
» massent dans le canal des premie-
» res voies. Il ajoute plus ; car il
» observe que les personnes mê-
» mes qui usent du sucre par excès,
» pourvu qu'elles se portent bien
» d'ailleurs, n'éprouvent que fort à
» la longue les inconvéniens que
» l'on appréhende ordinairement
» de cet usage ; sçavoir une âcreté
» fermentative dans les humeurs,
» une surabondance d'aigres dans
» les premieres voies qui trouble
» la digestion, & un dérangement
» dans les sécrétions. Il n'y a rien
» dans cette remarque de Junker
» que de très-conforme à l'expé-
» rience journaliere ; & il est évi-
» dent d'ailleurs pour tout Méde-
» cin qui raisonne, que les princi-
» pes fermentatifs du sucre ne peu-
» vent jamais se développer dans

(*o*) P. 682.

» ceux qui ont les organes de la
» digeſtion bien conſtitués, & que
» ce n'eſt que dans des eſtomacs
» foibles & lents à digérer que le
» ſucre peut ſéjourner aſſez de temps
» pour que la chaleur ſeule du corps
» le faſſe entrer en fermentation, &
» tourner promptement à l'aigre.

Les vertus que Cartheuſer attribue au ſucre, d'après la connoiſſance exacte des principes qui le compoſent, & la note de Junker, doivent nous raſſurer ſur l'uſage de ce ſuc épaiſſi. Loin d'être toujours funeſte, il peut être & eſt réellement quelquefois très-utile; mais comme remarque M. Baron, il faut que les organes de la digeſtion ſoient bien conſtituées. Dans des eſtomacs foibles & lents à digérer, le ſucre peut ſubir une dépravation dangéreuſe, fermenter & devenir aigre. Or, 1°. l'eſtomac des enfans eſt fort foible; 2°. la dureté des pâtes auxquelles le ſucre eſt mêlé, la viſcoſité des ſucs dans la compoſition deſquels il entre, leur diſpoſition à fermenter, conſtatée tant de fois par leur corruption, doi-

vent en rendre la digestion fort lente, & hâter le développement des principes fermentatifs du sucre. Il est donc très-probable, nous pourrions même assurer qu'il est prouvé par l'expérience, que la digestion des sucreries, confitures, gâteaux, &c. ne se fait jamais bien dans les enfans. Si l'on n'en proscrit pas l'usage tout-à-fait, au moins doit-il être très-modéré. Ce n'est que de temps en temps, de loin en loin, que l'on peut donner aux enfans quelques petits gâteaux bien cuits, des confitures à leurs goûter, mais toujours en très-petite quantité, & lorsqu'ils se portent bien.

Les raisons qui nous font rejetter les confitures & gâteaux, condamnent également toutes especes de dragées : les amandes qui sont recouvertes de sucre, n'étant que torrefiées & d'une maniere très-imparfaite, ou ont encore cette dangereuse viscosité que nous avons blâmée dans les farineux ; ou trop âcres, trop ameres, elles doivent par ces qualités irriter trop violemment les fibres de l'estomac ; &

dans les enfans cette irritation est toujours dangereuse.

Point de vin.

Un autre défaut contre lequel nous ne pouvons nous élever trop fortement, est la mauvaise habitude de faire boire du vin aux enfans que l'on a sevrés, sous prétexte de les fortifier. De tous temps les Médecins ont regardé le vin plutôt comme un médicament, que comme une boisson ordinaire. On convient généralement de la bonté de leurs préceptes sur son usage, mais l'agrément de cette liqueur, son extrême abondance aujourd'hui, & l'habitude, en ont rendu l'usage si universel, qu'il n'est pas permis d'espérer que les hommes souscrivent dans la pratique à ces préceptes salutaires. S'ils ne sont plus les maîtres de le faire pour eux, qu'au moins ils le fassent pour leurs enfans : l'intérêt qu'ils prennent à leur conservation, & à leur santé, doit les déterminer à les priver absolument d'une liqueur qui leur est tout-à-fait inutile, & très-souvent mortelle. Nous ne répeterons pas tout ce que les Médecins ont dit

des mauvaiſes qualités de cette liqueur. Il eſt trop prouvé que loin d'aider à la digeſtion, elle la retarde, elle détruit les alimens dans l'eſtomac, effet bien différent de celui que doivent produire les liqueurs digeſtives. Les eſprits vineux peuvent à la vérité donner de la force & de la gaieté, mais ce n'eſt qu'aux dépens des forces réelles du corps, dont ils troublent l'économie, diſſipent l'humidité naturelle, épaiſſiſſent les humeurs & durciſſent les fibres. On remarque que ceux qui boivent beaucoup de vin dans leur enfance, prennent peu d'accroiſſement.

Les Anciens ont ſi bien reconnu l'abus du vin pour les enfans, qu'ils ont établi pour premiere loi, qu'on ne devroit le leur permettre qu'à l'âge viril. En effet la lymphe deſtinée à nourrir les parties de leurs corps tendres & ſuſceptibles d'extenſion, doit être douce & mucilagineuſe. Les eſprits & les pointes ſalines du vin mêlés avec cette lymphe, en altérent infailliblement la qualité, la coagulent;

& dans cet état de dépravation non-seulement elle ne nourrira pas, mais elle sera le foyer & le principe d'une multitude de maladies aiguës & chroniques. » Les enfans » qui boivent du vin sont ordinai- » rement sujets aux vers, & il est » rare que ceux qui ne boivent que » de l'eau, soient susceptibles de cette » maladie. Il y a environ dix ans, » dit M. Raullin (p), que je fus » appellé dans une Maison de qua- » lité. Il y avoit sept enfans, deux » étoient malades des vers, & les » autres eurent successivement la » même maladie ; ils furent tous en » grand danger. Il n'étoit pas de » semaine que depuis leur bas âge » ils n'eussent des attaques vermi- » neuses. C'étoit l'effet du vin. Je » leur interdis absolument cette » boisson : ils ne burent ensuite » que de l'eau, & ils se porterent » parfaitement bien. On n'eut plus » lieu dans cette Maison de s'ap- » percevoir de vers ni de matieres » vermineuses. Un nombre d'autres

(*p*) Traité des Affections vaporeuses du Sexe, p. 73.

» familles ſuivirent cet exemple
» avec le même ſuccès.

Il ne doit pas ſuffire aux peres & meres de ne point donner de vin à leurs enfans, ils doivent encore apporter tous leurs ſoins pour empêcher les Bonnes & les Gouvernantes de le faire. Ils doivent continuellement veiller ſur ces ſortes de femmes, & particulierement ſur celles qui témoignent plus d'attachement & d'amitié aux enfans. Leur tendreſſe eſt toujours aveugle & inconſidérée ; tout ce que leurs Eleves paroiſſent deſirer, elles le leur donnent ſous ce beau prétexte, que ce qu'ils mangent avec plaiſir ne leur fait jamais de mal, & que leurs cris, leur mauvaiſe humeur, peuvent leur faire plus de tort que ce qu'elles leur donnent. Nous en avons vu pluſieurs prendre plaiſir à leur donner du vin, parce que cette liqueur en les enivrant les rendoit plus gais, & que leurs petites ſingeries les divertiſſoient : divertiſſement qui, tôt ou tard, a des ſuites funeſtes pour l'infortuné qui en eſt l'acteur.

On ne doit leur donner que de l'eau.

L'eau est la boisson la plus salutaire ; sans saveur, sans odeur, claire & lympide, elle ne peut faire aucun mal, pourvu qu'elle soit prise en quantité raisonnable ; car l'excès rend pernicieuses les meilleures choses. Reconnue de tous temps pour le meilleur dissolvant de toutes les substances salines & mucilagineuses, elle aidera à la division & à l'atténuation des alimens, donnera au chyle, à la lymphe & à toutes les humeurs, une fluidité convenable, facilitera leur circulation, leur adhérence aux parties solides, dont elle favorisera la croissance & la force.

Quand on peut y mêler un peu de vin.

Quand les enfans seront plus avancés en âge, on pourra rougir un peu leur eau ; nous disons simplement rougir, surtout en été, parce que cette boisson les rafraîchira plus que de l'eau simple ; mais on ne doit jamais leur accorder de vin pur, & à plus forte raison doit-on leur défendre expressément les liqueurs spiritueuses. L'habitude s'en contracte très-aisément, & personne ne doute que cette habitude ne soit pernicieuse.

Résumons en peu de mots les préceptes que nous venons de donner pour la nourriture des enfans sevrés. On les disposera à prendre une nourriture plus solide que le lait seul, en leur donnant de la bouillie dès le huitiéme mois, si leurs forces le permettent.

Récapitulation des préceptes contenus dans cet Article.

Quand ils seront privés tout-à-fait du lait de leur mere, on y substituera le matin & l'après-dîner du lait de vache coupé avec de l'eau d'orge : on leur donnera de la bouillie à midi & le soir, ou bien de la panade ou du ris bien cuit. Ce régime devra se continuer jusqu'à ce que l'enfant ait assez de dents pour manger du pain.

Alors le matin on lui en donnera un morceau, qu'on l'accoutumera à tremper dans son lait: après dîner on lui donnera aussi du pain seul, ou on y joindra quelques fruits bien mûrs ou cuits, & pour boisson on ne lui donnera que de l'eau. On pourra, pour diversifier, lui donner de temps en temps de la soupe grasse. Si nous ne consultions que le raisonnement & l'expérience, nous

tiendrions les enfans au laitage seul, sans leur permettre de soupe grasse; car on a observé que ces alimens ne s'allioient jamais bien ensemble : le gras occasionne très-souvent l'indigestion du laitage.

A l'âge de trois ans on lui retranchera le lait absolument. Le matin il fera son déjeûner avec un morceau de pain sec, ou légerement trempé dans du bouillon. On lui donnera à dîner de la soupe, & de la viande, bouillie, & hachée en très-petits morceaux, ayant soin de la lui faire bien mâcher avant qu'il l'avale. Le soir on lui donnera encore de la soupe, mais au lieu de la faire mitonner, ce qui est une très-mauvaise coutume, nous aimerions mieux que l'enfant ne fît que tremper son pain dans le bouillon. Obligé de le broyer dans sa bouche, la salive le pénétreroit abondamment, & en faciliteroit la digestion dans l'estomac ; au lieu que ces soupes mitonnées passent tout d'un coup de la bouche dans l'estomac, où elles n'excitent aucune sensation, elles n'ont aucun aiguillon qui sollicite

l'excrétion des liqueurs digestives.

Si l'enfant a faim dans la journée, il ne faut point lui refuser du pain ; incapable de gourmandise pour cet aliment, il n'en mangera que ce qui lui sera nécessaire pour appaiser sa faim, mais il faut avoir soin que le pain ne soit point chaud & sortant du four ; le gonflement qu'il éprouveroit dans l'estomac, l'incommoderoit beaucoup.

Quand il sera parvenu à l'âge de cinq ans, sans rien déranger à l'ordre de ses repas, on lui permettra un peu plus de viande à dîner. Pour le souper les avis sont très-partagés : presque toutes les meres ne veulent point que l'on donne à leurs enfans plus que leur soupe, & nous avons connu plusieurs enfans victimes malheureuses de cette sévérité outrée dans le régime.

Il faut donner à manger aux enfans suffisamment.

Il est certain que les enfans ne doivent jamais manger beaucoup le soir, mais on ne niera pas aussi qu'ils doivent manger à proportion de leurs besoins. *Les enfans*, dit Hippocrate, *ont beaucoup de chaud inné ; il leur faut donc beaucoup de*

nourriture ; & ailleurs, *cette nourriture doit être humide*. L'enfant depuis trois jusqu'à sept ou huit ans saute, court, & est toujours en mouvement ; l'exercice continuel qu'il fait, occasionne beaucoup de dissipation de ses humeurs ; l'accroissement que prend son corps exige une nourriture abondante. Ces vérités connues de tout le monde nous autorisent à blâmer la conduite des peres & meres qui refusent de satisfaire les besoins des enfans. La trop petite quantité de nourriture laisse l'estomac dans l'inaction & dans un rétrécissement qui ne lui permettra pas dans la suite de se dilater pour en recevoir une plus grande quantité. Les humeurs qui séjournent dans ce viscere deviennent épaisses, âcres & irritantes ; ce chyle n'étant pas assez abondant pour réparer les pertes que l'exercice a fait faire, & pour fournir à l'accroissement, l'enfant sera maigre, pâle, & d'une délicatesse qui le rendra susceptible des moindres impressions & des moindres variations de l'air ; dans ces états de foiblesse il

digérera mal, même le peu de nourriture qu'on lui accorde.

Si l'on étoit tenté de traiter de terreur panique les maux que nous venons d'indiquer comme les effets d'une nourriture trop peu abondante, nous prions les peres & meres de jetter les yeux sur leurs propres enfans, ou sur ceux de leurs amis qui sont astraints à un pareil régime. Leur état de foiblesse & de langueur, leurs incommodités continuelles, leur humeur triste & chagrine, la faim qu'ils ressentent à chaque instant, l'avidité avec laquelle ils ramassent les miettes de pain qu'ils trouvent sur la table(q);

(q) Nous connoissons des peres & meres qui défendoient expressément à leurs domestiques de donner à manger à leurs enfans. Ces infortunés, condamnés à une diete très-sévére & incapable de les rassasier, dévoroient tout ce qu'ils trouvoient, s'échappoient des yeux de leurs Gouvernantes pour se glisser dans la cuisine, & y ramassoient les os & les coquilles, s'ils ne trouvoient quelque morceau de viande. Privés de ce soulagement, la faim les a portés plusieurs fois à ronger les couvertures & le crin des fauteuils. Ce que nous rapportons n'est point une exagération, mais un fait très-certain. Il n'est personne de nous qui ne frémisse

& au contraire, la force, la vigueur, les couleurs vives & animées de ceux qui mangent à proportion de leur faim, leur prouveront que nous n'avons parlé que d'après l'observation.

Objection & réponse.

On nous objectera sans doute, qu'en leur donnant plus à manger, on les rendra lourds & épais; leur esprit absorbé, pour ainsi dire par la nourriture du corps, sera tardif & bouché. Peut-être sommes-nous fondés à regarder cette objection, qui est dans la bouche de tout le monde, comme un préjugé sans réalité; car nous avons vu, & nous voyons tous les jours, des enfans qui mangent tant qu'ils veulent, gros & gras, & qui néanmoins, au jugement de personnes impartiales, ont toute la pénétration, la vivacité, la saillie & la gentillesse d'esprit qu'on peut desirer à leur âge. Mais quand même il seroit vrai que

au récit des horreurs que cause la famine dans une ville assiégée : l'état & la conduite des enfans auxquels on refuse une nourriture suffisante, ne sont pas moins dignes de compassion.

les enfans qui mangent peu, ont l'esprit plus vif & plus pénétrant, qu'ils sont plus gentils & plus amusans, n'est-on pas forcé de convenir qu'ils n'ont jamais qu'un mauvais tempérament; qu'ils sont toujours délicats & maladifs, & qu'il est très-difficile de les élever? On sçait le proverbe usité pour les enfans : *Il a trop d'esprit, il ne vivra pas.* Ce proverbe est fondé sur ce que la vivacité de l'esprit suppose une grande sensibilité dans les nerfs, & sur ce que l'on a reconnu que les enfans doués de cette sensibilité, étoient exposés à tant de maux, qu'il étoit difficile qu'ils y échappassent. De quel avantage est-il donc pour les peres & meres de ne jouir que pendant six ou huit ans d'enfans si aimables? N'auroit-il pas été plus satisfaisant pour eux d'avoir des enfans moins vifs & moins spirituels, & d'une meilleure constitution? Qu'on ne s'imagine pas cependant que notre intention soit d'engager les peres & meres à négliger entierement l'esprit, & à ne travailler que pour le corps. Ce que nous dirons dans

l'Article de l'exercice, nous justifiera de cette imputation.

Tout ce que nous prétendons, c'est qu'on se relâche un peu de cette sévérité dans le régime que l'on fait observer aux enfans. Que le soir on leur fasse manger une soupe; mais qu'on leur donne après un morceau de pain, s'ils ont encore faim. Qu'à l'âge de six ou sept ans on leur permette un petit morceau de viande, seulement pour les contenter. Il est si aisé de leur faire valoir cette grace, qu'ils seront très-contents, & mangeront avec un appétit qui leur assurera une bonne digestion & un sommeil tranquille (*r*).

De quelque condition qu'ils soient, il est essentiel de les accoutumer à se nourrir d'alimens communs & peu recherchés. Il faudroit, dit Locke (*s*), que les gens de

(*r*) Ce que nous disons ici regarde spécialement les enfans de qualité, car pour les enfans des Bourgeois on les laisse ordinairement manger tant qu'ils veulent; & non-seulement ils se portent mieux, mais nous croyons avoir remarqué qu'ils sont moins sujets au vice honteux de la gourmandise.

(*s*) De l'Education des Enfans, Chap. I.

qualité traitassent leurs enfans comme les bons Paysans traitent les leurs. Nous ne nous étendrons point sur les avantages inestimables qu'ils en retireroient. Il nous suffira de dire que cette nourriture feroit des hommes capables de supporter, avec facilité, tous les travaux de leur état, & non pas de molles femmelettes, bientôt épuisées par les moindres fatigues. La sobriété n'a jamais déshonoré, & elle est absolument nécessaire pour former les grands hommes en tout genre. A peine les enfans ont-ils atteint l'âge de sept ans, qu'on met les garçons en pension ou dans des Colléges, & les Demoiselles au Couvent. Le genre de vie établi dans ces Maisons est sagement proportionné à leur état & à leurs forces. La plupart s'y portent beaucoup mieux que dans la maison paternelle. Les peres & meres doivent donc les abandonner avec confiance aux regles qu'on y observe.

Nous finissons cet Article du sevrage des enfans par une réflexion sur les personnes que l'on en charge

communément. Dans les grandes Villes, l'usage est que l'enfant reste chez la Nourrice jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans ; ou bien, on le confie à des femmes qui ont des maisons établies pour cela dans les Fauxbourgs de la Ville, ou aux environs. L'avantage du bon air est ce qui détermine plusieurs parens ; cet avantage est très-précieux, mais les inconvéniens qui suivent de cet avantage ne contrebalancent-ils pas, & ne surpassent-ils pas même tous les bons effets que doit produire le bon air ? Nous pourrions rapporter ici tout ce que nous avons dit de la prééminence des soins qu'une mere prend de son enfant, sur ceux qu'une Nourrice étrangere peut en prendre. Ces gardiennes mercénaires ne feront certainement pas aussi attentives sur la qualité & la quantité des alimens, sur la propreté où l'on doit toujours tenir les enfans, que le feroit une mere ; les défauts dans le régime & dans la propreté, leur occasionneront des maladies dont le bon air ne pourra pas les

garantir. Ajoutons à ces considérations sur la santé du corps, que les enfans au milieu de gens grossiers & sans éducation, parlant peu correctement, contracteront les mêmes défauts; au lieu que dans la maison paternelle l'exemple leur apprendroit à parler, & leur donneroit les premiers principes d'une politesse si essentielle à leur état & à leur naissance (t). Les raisons qui ont forcé les meres à se décharger sur des Nourrices du soin de les allaiter ne subsistent plus ; les peines que donne leur éducation sont & moins nombreuses & moins grandes. De quels prétextes légitimes, même en apparence, peuvent-elles donc se servir pour refuser leurs soins à leurs enfans ?

(t) On peut consulter à ce sujet le Traité de l'Education des Filles, par M. de Fénelon.



CHAPITRE IV.

De quelques autres soins qu'exigent les Enfans.

ARTICLE PREMIER.

Propreté.

LA vie de l'enfant dans les premiers mois de son existence paroît être purement animale ; l'ame n'exerce qu'un empire très-foible sur le corps, elle abandonne les fonctions de celui-ci aux loix méchaniques que l'Auteur de la Nature lui a prescrites ; la volonté ne peut encore ni les achever, ni les retarder. Dès que les intestins sont surchargés ou irrités par le marc des alimens, ils se contractent ; le sphincter s'ouvre, & la matiere nuisible est rejettée au dehors. La vessie sensible aux mêmes impressions, y obéit avec la même promptitude. Ces excrétions spontanées

repetées toutes les fois que la nature le demande, sont sans contredit un bienfait de l'Auteur suprême, parce que le corps délicat des enfans ne pourroit en souffrir la retenue sans être incommodé. Mais d'un autre côté, comme ils ne donnent aucun signe de leurs besoins, la Nourrice ne peut les prévenir ; ils se salissent & croupissent souvent dans leurs excrémens. C'est pour diminuer l'impression de ces excrémens sur la peau très-tendre & très-sensible de l'enfant, qu'on met sous lui des linges appellés *couches*, qui s'imbibent de l'urine & reçoivent les matieres fécales.

Le séjour des excrémens sous l'enfant, est dangereux.

La propreté dans laquelle la Nourrice doit entretenir son Nourrisson, est une partie essentielle des soins qu'il attend d'elle. Les excrémens d'une nature âcre & irritante produisent par leur séjour une inflammation dans les petits vaisseaux de la peau, des érésipelles, & quelquefois même des abscès. Les cuisses, les lombes & les parties naturelles sont souvent excoriées par ces ma-

tieres âcres, & il est impossible que la santé de l'enfant ne soit pas altérée de cette incommodité locale; c'est pourquoi nous avons déjà recommandé expressément aux Nourrices, d'avoir l'œil à ce que les enfans ne croupissent point dans leurs ordures, de voir de temps en temps s'ils n'ont pas besoin d'être changés, & de le faire toutes les fois qu'ils en ont besoin.

Les couches doivent être blanches de lessive.

Les linges ou couches dont elles les garnissent, doivent être blancs de lessive, & non pas simplement relavés ou sechés au feu; tant qu'ils n'ont pas passé à la lessive, il reste toujours entre les filets du linge quelques particules des excrémens, qui par leur âcreté incommodent beaucoup l'enfant. Et c'est pour cette seule raison que la poudre de bois de chêne, ou de bois de chêne vermoulu, dont se servent les Sauvages au défaut de linge & de pelleteries, & que l'on emploie dans quelques Provinces de France, seroit préférable au linge. Car si les Nourrices avoient soin de ne se jamais servir que de linges blancs de lessive,

Le linge est préférable au bois vermoulu.

tre, je crois que notre méthode vaut mieux que celle des Sauvages. Cette poudre une fois imbibée de l'urine ou des excrémens devient fort dure; l'enfant n'est donc couché dessus ni aussi chaudement, ni aussi mollement que sur du linge. Peut-être ne seroit-il pas moins incommodé sur cette poudre ainsi imbibée par l'âcreté des excrémens, que sur du linge.

Celui que l'on emploie à cet usage ne doit point être neuf, parce qu'il feroit trop dur; mais un peu vieux & *élimé*, il est plus chaud & plus doux. En le plaçant sous l'enfant il faut prendre garde qu'il n'y ait quelque bourlet dont la dureté & l'élévation ne manqueroit pas de faire une impression douloureuse sur la peau; il faut aussi prendre garde que ramassé entre les cuisses il ne comprime les parties naturelles. Mauriceau dans son Observation 521 rapporte l'histoire d'un enfant qui avoit un abscès phlegmoneux entre les membranes propres du testicule, pour avoir été blessé par la couche.

Les couches doivent être faites de linge vieux.

Attention pour les placer sous les enfans.

Mauvaiſe coutume de faire uriner les enfans à toute heure.

Lorſque les enfans ſont un peu plus grands, & qu'ils commencent à marcher, il faut les inſtruire à avertir de leurs beſoins, mais il ne faut point les accoutumer à uriner à tout inſtant, comme font la plupart des Nourrices & des Gouvernantes. Cette mauvaiſe habitude qu'on leur fait contracter, peut leur être très-incommode dans la ſuite; car la veſſie accoutumée à ſe délivrer dès qu'elle contient un peu de liqueur, perd la faculté de ſe dilater & de contenir une plus grande quantité d'urine; ce qui eſt très à charge lorſqu'on eſt obligé d'aſſiſter à quelque Aſſemblée ou à quelque cérémonie un peu longue.

Il faut accoutumer les enfans à aller à la garde-robe tous les matins.

Locke, dans ſon Education des Enfans, veut qu'on les accoutume à aller à la garde-robe une fois par jour, & qu'on choiſiſſe le temps d'après le lever, comme le plus commode, & celui où l'on eſt plus le maître de ſes actions. Pour cela il recommande de préſenter les enfans au baſſin pendant pluſieurs jours de ſuite, auſſi-tôt après qu'ils ſont ſortis de leur lit. Nous penſons que

non-seulement ce précepte est praticable, mais même très-salutaire. L'expérience apprend à tous les hommes que les mouvemens & les fonctions de notre corps sont très-souvent soumis à une routine dont il est difficile de rendre raison. Nous devons donc profiter de cette docilité avantageuse pour l'appliquer à notre plus grande commodité.

Lorsque les Nourrices nettoient les enfans, au lieu de les essuyer rudement avec le bas de la couche, ce qui écorche souvent leur peau, déjà enflammée par l'âcreté des excrémens, il vaudroit beaucoup mieux les laver avec de l'eau tiéde dans laquelle on auroit versé un peu de vin : cette liqueur emporteroit plus aisément ce qui peut rester collé à leur peau, elle fondroit & enleveroit les parties salines qui se sont introduites dans son tissu, & diminueroit l'inflammation. On les étuveroit doucement pendant quelques minutes, & on les essuieroit légerement avec un linge doux. Tous les matins, après qu'ils sont levés

Comment il faut nettoyer les enfans.

il eſt encore très-utile de leur laver le viſage, la tête & le derriere des oreilles avec cette liqueur : nous l'avons vu faire à pluſieurs Nourrices ; les bons effets qui en ont réſulté nous engagent à exhorter toutes les autres à ſuivre cette pratique.

Il faut laver les enfans de temps en temps.

Si l'on ne veut pas laver tout le corps de l'enfant tous les jours, ſuivant la méthode obſervée avec tant d'avantage par les Anciens, il faut au moins leur laver les pieds. L'Auteur Anglois que nous avons déjà cité, préfere l'eau froide à l'eau tiéde. Les avantages que l'on en retirera ſelon lui, ſont de fortifier les parties, de les accoutumer au froid, au chaud, à l'humidité & à la ſéchereſſe, de les préſerver contre les engelures, les corps, les durillons, de prévenir un grand nombre de maladies, telles que les rhumes, les fluxions, les catharres, qui doivent ſouvent leur naiſſance à l'impreſſion que le froid & l'humidité font ſur les pieds. Pour appuyer ſon raiſonnement & donner une preuve de la réalité des avan-

ages qu'il promet, il cite l'exemple de plusieurs Particuliers qui ont suivi cette coutume avec succès, & de plusieurs Peuples qui l'observent encore aujourd'hui, tels que les Ecossois, les Irlandois, les Juifs d'Allemagne & de Pologne qui se plongent dans l'eau, eux & leurs enfans, au fort de l'hyver.

La grande utilité que l'on retire de ce bain froid, surtout à cause de la dureté & de l'insensibilité que les pieds acquierent, a ébloui le Philosophe Anglois, & l'a peut-être porté un peu trop loin; car il regrette qu'on n'accoutume pas les enfans à marcher nuds pieds. Il est certain que dans les campagnes les enfans de nos Paysannes marchent le plus souvent dans cet état, & il est certain encore qu'ils ne connoissent point les engelures. Mais la mal-propreté inévitable si les enfans marchoient ainsi pieds nuds, est trop opposée à la politesse de nos usages, pour qu'on admette parmi nous cette réforme.

Cependant nous pensons qu'on s'applique avec trop de soin à tenir *Il ne faut pas tenir leurs pieds*

trop chaudement,

chauds les pieds des enfans ; on les rend d'une délicatesse & d'une sensibilité extrêmes. Ne seroit-il pas possible d'éviter ces deux écueils, en ne leur mettant que des bas de fil, & des chaussures légeres? On concilieroit par là le précepte de Locke & ses avantages avec l'agrément de la propreté. C'est un conseil que nous ne donnons que parce que nous le croyons très-salutaire.

Soins qu'on doit prendre de la tête des enfans.

La tête des enfans est une partie qui mérite spécialement notre attention pour la tenir toujours propre ; la transpiration y est très-abondante (*u*), & il s'y forme ordinairement beaucoup de crasse.

La personne chargée du soin de l'enfant doit enlever cette crasse avec une brosse douce, & frotter ensuite la tête avec un linge ; il seroit même très-à-propos de répéter tous les jours le lavage qu'on a fait après sa naissance avec de l'eau tiéde & du vin. Nous avons développé

(*u*) Nous ne parlons point des croûtes de lait, ni autres gales semblables ; ces croûtes font partie des maladies des enfans, dont nous n'entreprenons pas de parler ici.

assez au long la grande utilité de cet usage, pour ne nous y point arrêter ici : nous ajouterons seulement que cette liqueur fortifiera le cuir chevelu, & rendra les cheveux plus forts & plus abondans.

Grande transpiration de la tête.

Nous avons dit que la transpiration étoit très-abondante dans la tête : sa structure dans l'enfant en fournit aisément l'explication. Le nombre très-grand des vaisseaux qui y abordent doit y fournir une ample matiere à cette excrétion ; la peau y est très-fine, & molle, les os ne sont pas encore joints intimement ensemble, parce que les sutures ne sont pas encore formées, & parce que la fontanelle, membrane qui acheve d'unir les os pariétaux avec le coronal, ne disparoît qu'à la longue. Tout semble donc favoriser une abondante transpiration dans cette partie, & c'est dans ce motif que l'on a toujours expressément recommandé aux Nourrices de bien couvrir la tête de l'enfant, de peur que le froid s'y faisant sentir ne resserrât les pores de la peau, & n'arrêtât cette excrétion. La

prudence a dicté ce précepte, mais, pris un peu trop à la lettre, son exécution peut devenir dangereuse entre les mains des Nourrices & des Gouvernantes.

Il ne la faut point trop couvrir.

Le but que l'on doit se proposer en couvrant la tête de l'enfant, est de la garantir du froid, mais il ne faut pas l'écraser sous la compression des béguins & des bonnets, de maniere que les pores de la peau ne permettent plus à la matiere de la transpiration de passer ; effet ordinaire des vêtemens trop chauds & trop pesans. La tête enfermée dans ces enveloppes se trouve comme dans un bain tiéde qui amollit ses fibres, & facilite d'abord la transpiration. Mais la matiere transpirée ne pouvant se dissiper, retombe sur la peau, s'y applique, s'y épaissit, & bouche le chemin aux autres parties qui venoient après. Les vaisseaux resteront engorgés, il se formera des croûtes sur la peau, la tête deviendra lourde, pesante, ou les fluides se portant d'un autre côté y occasionneront des gonflemens, des fluxions : tels sont les inconvé-

tiens des couvertures trop chaudes & trop épaisses sur la tête. Loin donc d'entretenir & d'augmenter la transpiration, elles l'arrêtent & occasionnent plusieurs maladies.

Personne n'est plus sujet à ces mauvais effets, que les jeunes Demoiselles & les Dames. Si le beau temps, une partie de plaisir, ou quelque autre raison les oblige à se dégarnir la tête, elles y ressentent tout d'un coup du froid, sont tourmentées de fluxions, & paient ainsi chérement la mauvaise habitude où elles ont toujours été d'avoir la tête trop couverte. Mais, dira-t-on, les jeunes Demoiselles vont la tête nue, ne sont coëffées qu'en cheveux, & la plupart ne sortent presque jamais avec un bonnet; ou si elles en ont, il est si petit qu'on ne doit pas le regarder comme une défense contre les impressions de l'air. Nous convenons que c'est la mode parmi les Demoiselles de condition : mais pour n'avoir point de bonnet, ces Demoiselles ont-elles la tête moins chargée? L'arrangement symétrique de leurs cheveux n'est-il pas main-

qué par une quantité prodigieuſe de poudre & de pommade ? Et ce maſtic en bouchant les pores, n'eſt-il pas plus propre encore que les bonnets à ſupprimer la tranſpiration, d'autant mieux que pour conſerver plus long-temps l'agrément d'être friſées, ou pour s'épargner la douleur que cauſe néceſſairement ce maſtic lorſqu'on l'enleve, elles le laiſſent pluſieurs jours de ſuite ? Il s'échauffe, fermente, prend une couleur jaunâtre, répand une odeur inſupportable, ſemblable à celle d'une pâte qui devient aigre, & contracte une acidité cauſtique. La tête étant enfin délivrée de cette eſpéce d'emplâtre, tous les pores s'ouvrent, la tranſpiration excitée par le frottement du peigne, ſe rétablit avec d'autant plus d'abondance, que les vaiſſeaux comprimés auparavant, oppoſent alors moins de réſiſtance aux fluides. Dans cet état de dilatation de la peau & du bouillonnement des humeurs dans la tête, eſt-il étonnant que le moindre froid faſſe impreſſion ? Si la peau eût toujours été dans le même état

de liberté, ni trop dépourvue ni trop chargée de couvertures, la tranſpiration y auroit été réguliere, & la tête ſeroit moins ſujette à tant d'incommodités. De ces raiſonnemens puiſés dans l'obſervation, concluons qu'il ne faut jamais trop couvrir la tête des enfans ; qu'il ſeroit même néceſſaire de les accoutumer, les garçons ſurtout, à aller tête nue dès l'âge de trois ou quatre ans. (Ne ſeroit-ce pas ſe conformer à l'intention de l'Auteur de la Nature, qui en garniſſant cette partie de cheveux, lui a donné tout ce qu'il falloit pour la défendre des impreſſions de l'air ?) Pour les Demoiſelles, comme nos mœurs ſemblent exiger qu'elles aient la tête couverte, un léger bonnet leur ſuffiroit, & pour l'intérêt de leur ſanté elles devroient s'abſtenir entierement de ſe charger la tête de poudre& de pommade maſtiquées enſemble.



ARTICLE II.

De la pousse des Dents.

Développement des dents.

Lorsque l'enfant vient au monde, les mâchoires supérieures & inférieures ne présentent en dedans de la bouche qu'un bourlet d'un rouge fort vif; la pellicule qui les recouvre blanchit au bout de quelques mois, vers le sixiéme & septiéme, tantôt plutôt, tantôt plus tard; elle s'ouvre & laisse sortir des dents jusqu'alors cachées dans leurs alvéoles. Le bord inférieur de l'os maxillaire, & le supérieur de la mâchoire inférieure, sont percés de plusieurs trous ou fossettes, dont le contour dans les enfans n'est qu'une pellicule molle & fort mince, mais qui durcit de jour en jour. Ces fossettes ou alvéoles contiennent une petite vessicule remplie d'une substance muqueuse ou pulpeuse, qui est la matiere premiere de la dent. A mesure que cette matiere augmente en quantité, elle acquiert plus de consistance,

& s'ossifie en commençant par sa circonférence, & étendant ses filets osseux vers le centre. Elle forme alors trois parties distinctes, une plus petite & pointuë, simple dans quelques dents, double & triple dans d'autres, c'est la racine; moins compacte que le reste & composée dans les enfans d'un tissu lâche & rougeâtre. Chaque racine est percée d'un petit trou, qui est l'ouverture d'une cavité fort étroite qui monte jusques dans le corps de la dent, & reçoit une artere, une veine & un nerf; elle devient imperceptible dans la suite. Le milieu de la dent est un peu plus compacte & plus gros que la racine: enfin le corps qui est hors de l'alvéole, est encroûté d'une substance plus dure que le reste, très-blanche, très-polie & luisante; on l'appelle *émail*.

Douleurs de la dentition.

Ces petits os reçoivent de la nourriture comme les autres parties, & semblables à un grain de froment qui se développe dans les entrailles de la terre, ils jettent des racines dans le fond de leur alvéole, & leur corps s'éleve vers le bord

de la mâchoire, enfin ayant acquis un volume trop grand pour être contenu dans l'alvéole, ce corps fait effort pour en sortir, mais il ne peut paroître au dehors qu'il n'ait déchiré la pellicule qui recouvre le bord de la mâchoire, & lui ferme le passage. Cette pellicule est composée de vaisseaux sanguins & d'un grand nombre de filets nerveux, qui communiquent non-seulement avec les autres nerfs de la bouche, mais encore avec tout le systême nerveux du corps; la dent souleve cette membrane, la distend, cause dans toutes ses fibres un tiraillement qui trouble la circulation, est suivi de chaleur d'inflammation, & d'un chatouillement très-incommode pour l'enfant. Aussi le voyons-nous porter avec action ses petits doigts dans sa bouche, les promener vivement sur ses gencives: quelquefois même la douleur est si vive, qu'elle le contraint de mordre ses doigts, pour les appliquer plus fortement sur la partie enflammée; au défaut de ses doigts, il porte à sa bouche tout ce qu'il trouve

Ce que fait l'enfant pour se soulager.

sous sa main. Après ce petit exercice que lui inspire la Nature, il paroît plus calme : & en effet la compression sur les gencives, en arrêtant le mouvement du sang & écrasant les nerfs, suspend l'irritation & la douleur. Tous ceux qui sont tourmentés de maux de dents, éprouvent le même soulagement en appuyant leur main ou leur doigt sur la partie malade.

Usage du hochet.

C'est par la compression de ses gencives, & par un frottement réitéré que l'enfant cherche à se soulager. Nous devons seconder ses efforts autant qu'il est en nous ; & c'est dans cette vue qu'on lui donne alors un hochet fait d'un morceau de crystal à peu près rond, fort lisse & fort poli, emmanché dans de l'argent & garni de grelots ; ce joujou est un des plus utiles que l'on ait imaginés pour les enfans. Sa surface polie promenée pendant quelque temps sur les gencives, les use peu à peu ; elle les rafraîchit aussi par sa fraîcheur naturelle ; le bruit des grelots distrait le malade, & lui fait oublier pour quelque temps ses douleurs.

Il ne faut pas déchirer la gencive avec l'ongle.

Malgré les avantages que l'enfant retire de son hochet en le portant à sa bouche, la Nourrice cependant ne doit pas négliger de passer de temps en temps son doigt sur la dent, mais elle ne doit jamais se servir de ses ongles. Il est à la vérité un temps où une petite incision sur la peau qui est immédiattement au-dessus de la dent, en facilite la sortie : mais ce temps n'est jamais que lorsque cette peau fort blanche & fort mince est prête à se rompre, & ne paroît plus contenir de sang ; car lorsqu'elle est encore épaisse & fort vermeille, l'incision seroit dangereuse, soit par la petite hémorrhagie qu'elle causeroit, l'enfant ne manquant jamais d'avaler le sang, soit par l'irritation qu'elle exciteroit non-seulement dans cette membrane, mais encore dans toute la bouche. Il faut laisser à la dent, & au frottement des doigts & du hochet, le soin d'user cette peau ; s'il est nécessaire de la fendre, c'est avec un instrument d'acier, & non avec les ongles, qu'il faut faire cette opération.

Salivation de l'enfant.

La Nature nous indique encore un moyen de soulager l'enfant, & de faciliter la sortie de ses dents. L'irritation de la membrane qui couvre l'os, se communique jusqu'à celle qui revêt les glandes salivaires, & qui en est une continuation; comprimées par les contractions de cette membrane, les glandes versent dans la bouche une grande quantité de salive, qui en même temps qu'elle entretient la bouche dans une humidité propre à arrêter les progrès de l'inflammation, amollit aussi la texture des gencives, & donne plus d'aisance à la dent pour déchirer la peau qui l'arrête. L'art, toujours heureux quand il suit la marche de la Nature, ne pourroit-il pas l'imiter dans cette opération?

Moyens d'amollir la gencive.

Quelques Auteurs ont conseillé des gargarismes faits avec des liqueurs émollientes; rien ne répondoit mieux à l'intention de la Nature. Mais l'impossibilité où l'on est d'apprendre à l'enfant à retenir longtemps ce gargarisme dans sa bouche, en rend l'exécution au moins très-difficile. Nous pensons qu'il

feroit plus fimple d'employer de figues graffes bouillies dans du lait on en appliqueroit un morceau fu la gencive de l'enfant : le foulage ment qu'il en recevroit, l'engage roit à fouffrir cette contrainte, & il feroit aifé d'empêcher qu'il ne l'a valât. En renouvellant fréquem ment ce remede, on parviendroi à amollir la gencive au point qu'elle ne cauferoit plus qu'une foible dou leur.

Dentition très-difficile. La dureté de la gencive, & la grande irritabilité du genre nerveux rendent quelquefois la pouffe des dents fi pénible & fi douloureufe, que toute la bouche de l'enfant eft enflammée; attaqué d'une fiévre violente, il a des convulfions qui dégénerent en épilepfie, & lui donnent la mort. Ces fymptômes effrayans font une fuite néceffaire de la correfpondance, ou, fi l'on veut, de la fympathie qu'il y a entre toutes les parties de notre corps. Les petits moyens que nous avons indiqués ne font pas fuffifans dans un cas auffi grave. Dès que la Nourrice s'apperçoit que la bouche de

enfant s'enflamme, se couvre de boutons & d'aphthes, & qu'il est attaqué de dévoiemens ou de mouvemens convulsifs, elle doit appeller à son secours un Médecin, ou toute autre personne de l'Art, instruite de ces accidens & de la maniere de les traiter. L'expérience a fait connoître différens remedes efficaces dans ces accidens, quoiqu'ils ne soient pas toujours suivis d'un succès heureux; quelquefois un coup de scalpel ou de bistouri, en ouvrant la gencive & préparant une issue à la dent, calme tous les symptômes; quelquefois l'usage des antispasmodiques & des narcotiques a parfaitement réussi. C'est au Médecin appellé à décider de la qualité du remede qu'il faut employer. L'état où se trouve alors l'enfant est une maladie très-dangereuse, & malheureusement très-négligée. Nous ne nous étendrons pas davantage sur les dangers de la dentition difficile, parce que nous n'entreprenons point de traiter ici des maladies des enfans.

Quels que soient les symptômes L'enfant doit prendre

peu de nourriture.

de la pousse des dents, foibles o[u] violens, il est certain que l'enfa[nt] souffre pendant tout le temps qu'el[le] dure; ces souffrances troubl[ent] toute l'économie animale, les di[-]gestions sont altérées. Aussi arrive-t-il souvent aux enfans de rejett[er] alors le lait qu'il ont pris, tou[t] caillé; ils sont tourmentés de co[-]liques, de dévoiemens: ils se sou[-]cient peu de prendre de la nourri[-]ture. Ce dégoût est un bonheu[r] pour eux, vû l'état de désordre o[ù] sont tous les organes; & l'on a re[-]marqué que ceux qui prenoien[t] de la nourriture en petite quan[-]tité, étoient moins dangereuse[-]ment malades. C'est pourquoi on doit soigneusement recommande[r] aux Nourrices de leur donner alors beaucoup moins à tetter.

Régime que doivent suivre alors les Nourrices.

Cette attention même n'est pas suffisante, si le lait qu'elles leur donnent est trop épais, ou vicié par la nature des alimens ou boissons dont elles auront usé. Leur régime dans ce temps doit être plus exact & plus rigoureux que jamais, parce que la moindre irrégularité,

moindre défaut dans la qualité
la quantité de la nourriture, suf-
nt pour déranger l'estomac &
ter le trouble dans toute la ma-
ine. Leur lait doit alors être plus
ide ; & pour lui procurer cette
alité, nous les exhortons à faire
ge des boissons que nous avons
commandées, Chap. II ; nous en
ons alors exposé les avantages.
rtout qu'elles ne leur donnent ja-
is de la bouillie faite avec de la
ine crue ; c'est un vrai poison pour
x. Avec ces précautions nous som-
s persuadés que l'on sauveroit la
à un grand nombre d'enfans.

Nous n'avons point parlé de l'or-
e que suivent les dents dans leur
rtie. Personne n'ignore que la
ntition commence par les dents
cisives ; les canines paroissent en-
ite, & enfin les molaires. La sor-
des canines, ou autrement nom-
ées œilleres, passe pour être ac-
mpagnée de plus de dangers ; la
ngueur de leurs racines, & la si-
ation des canines supérieures sous
s sinus maxillaires, peuvent ren-
e leur développement plus dou-
ureux. Mais les premieres dents

nous ont toujours paru causer p
de ravage ; & cela est nature
parce que l'enfant est alors plus d
licat. Si quelquefois le danger
plus éminent aux autres dents, ce
peut venir d'une mauvaise dispo
tion de l'estomac, & des autres o
ganes déjà affoiblis par les douleu
qu'a causée la sortie des premiere
En général, la pousse des dents e
une opération toujours pénible
dangereuse pour les enfans ; el
mérite les plus grands égards,
ne devroit jamais être abandonn
à l'ignorance des Nourrices.

ARTICLE III.

Du filet des Enfans.

Peu d'enfans sont incommodés du filet.

Quoique plusieurs Médecins &
Chirurgiens aient reconnu & tâ
ché de prouver aux meres & au
Sages-Femmes, qu'il est très-pe
d'occasions où il soit nécessaire d
couper le filet aux enfans, nou
voyons cependant que cette funest
pratique s'est conservée chez la plu
grande partie des femmes, surtou

[...]s les campagnes. Elles sont tou[...] imbues de la fausse idée qu'il [...]naît aucun enfant sans l'incom[...]dité du filet, au lieu que *Heister* [...]us assure, d'après une longue [ex]périence, que sur mille enfans [à p]eine s'en trouve-t-il un qui en [soi]t incommodé (*x*).

Ce que c'est que le filet.

Si l'on porte son doigt sous la lan[gu]e, on sentira une bride qui l'at[ta]che à la mâchoire inférieure; [cet]te bride, que l'on appelle frein [ou] filet, est un ligament fort élas[ti]que, & même musculeux, qui [d'u]ne part tient à la partie interne [de] la symphise du menton, & de [l'a]utre au-dessous & dans le milieu [de] la partie saillante & isolée de [la] langue: il s'étend même jus[q]u'à son extrémité. Il est recou[v]ert & enveloppé du tissu cellulaire [&] de la peau qui tapissent toute [la] bouche. Dans l'état naturel, ce [li]gament doit être assez souple pour

(*x*) ... *Sed potius statuendum eam vix in [mi]llesimo quoque infante necessariam esse: imò [p]lus me & plures alios prudentiores Medicos [...]nuit hoc vitium longè rariùs occurrere quàm [la]bra leporina*. Chirurg. Practic. pag. 552.

permettre à la langue de s'avanc
hors de la bouche, de s'élever co
tre le palais, & de se replier par
pointe entre les gencives & les jou
Son utilité est d'empêcher la langu
de se renverser dans la partie po
térieure de la bouche, comme ce
est arrivé à plusieurs enfans auxque
on l'avoit coupé mal-à-propo

On fait souvent l'opération mal-à-propos.

M. Petit en rapporte plusieurs exem
ples dans un Mémoire qu'il présen
à l'Académie en 1742.

Exemples.

» Un enfant, dit-il, à qui on cou
» pa le filet immédiatement aprè
» sa naissance, étouffa cinq heure
» après. On crut que l'opération e
» étoit cause. On m'appella pour fa
» re l'ouverture du cadavre : je por
» tai d'abord mon doigt dans l
» bouche, & je n'y trouvai point l
» langue, mais seulement une mass
» charnue, qui bouchoit le passag
» de la bouche au gosier. Je fendi
» les deux joues jusqu'aux muscle
» masséters, & je trouvai la lan
» gue renversée au-delà de ce qu
» j'appelle la valvule du gosier
» la pointe tournée vers le pharin
» où elle avoit été poussée par le
» mouvemen

» mouvemens de la déglutition. Ce » cas me parut extraordinaire, & » je cherchois la cause de ce fait, » lorsque peu de temps après je fus » appellé pour un enfant auquel » on avoit coupé le filet deux heures » après sa naissance, & qui peu » après étoit tombé dans le même » cas. Mon premier soin fut d'intro- » duire mon doigt jusques à la lan- » gue, que je ne trouvai pas en- » core entierement renversée dans » le gosier. Je la remis dans la bou- » che, ce qui fit un bruit sembla- » ble à celui que fait un piston que » l'on retire avec force du corps d'une » seringue. Je retirai mon doigt, & » j'observai que l'enfant faisoit de » sa bouche ce que font ceux qui » tettent. J'entendois un bruit de » déglutition qui dura quatre ou » cinq minutes; puis tout-à-coup » il retomba dans l'étouffement, ce » qui se passoit dès qu'on ramenoit » la langue dans la bouche. Enfin » on fut obligé d'employer une » compresse de la longueur de deux » pouces, large de quinze lignes, » épaisse de demi-pouce, cousue à

» une bande à quatre chefs, au » moyen de laquelle bande j'assu- » jettis la langue dans la bouche » depuis la pointe jusqu'auprès de » sa racine où étoit cette compresse. » On l'ôtoit chaque fois que l'en- » fant vouloit tetter, & on la re- » mettoit ensuite pour contenir la » langue : ce moyen ayant réussi » tout le jour, on envoya l'enfant » & la Nourrice à la campagne.

» Le bandage omis pendant quel- » que temps, l'enfant retomba dans » le même étouffement, & personne » n'ayant ramené la langue à sa » place, il étouffa ; nous le trou- » vâmes mort dans l'état fâcheux de » ceux qu'on a étranglés (*x*).

» Deux ou trois ans après je fus » appellé pour pareil cas, & com- » me l'enfant étoit dans mon voi- » sinage, je ne me fiai qu'à moi- » même ; je réussis, & l'enfant est » encore vivant.

(*x*) Nous avons cru faire plaisir à nos Lecteurs de leur mettre sous les yeux les détails des moyens que M. Petit employa pour affermir la langue ; on sera par-là à portée de profiter de l'heureuse industrie de ce grand homme, si l'occasion s'en présente.

Ces exemples & plusieurs autres que l'on trouve dans les Auteurs de Chirurgie, ne doivent-ils pas nous tenir en garde contre l'opération du filet ? Il est cependant des cas où elle doit être pratiquée, lorsqu'il est trop court ou trop gros. Mais ce n'est point le tact seul qui doit faire juger de cette mauvaise conformation ; car en portant le doigt sous la langue de l'enfant, on sentira le frein gonflé comme le sont toutes les autres parties de son corps au moment de sa naissance, & si on en juge par cette grosseur apparente, on tombera dans l'erreur des Sages-Femmes qui en concluent que le filet est trop gros, & qu'il faut le couper.

Quand il faut couper le filet.

La marque sûre à laquelle on reconnoîtra que cette opération est nécessaire, est l'impuissance où sera l'enfant d'avancer sa langue hors de la bouche, & de l'élever contre le palais. Si la langue est libre, l'enfant pressera le doigt quand on l'introduira dans sa bouche, & l'appliquera fortement contre son palais pour le sucer ; il saisira aisément

Signe certain.

le mamelon bien conformé de la Nourrice. Mais s'il ne peut exécuter aucun de ces mouvemens, & surtout si ne pouvant pas tetter, il ne fait que chiffonner, comme s'expriment les Nourrices, on doit alors visiter le frein & le couper; car ce n'est que dans ce cas que l'on peut dire que l'enfant a le filet, considéré comme maladie.

Il ne faut point le couper avec l'ongle.

Quelques Auteurs permettent aux Sages-Femmes & aux Nourrices de faire cette incision avec leurs ongles. Nous croyons qu'on doit au contraire le leur défendre absolument. En effet, si nous refléchissons sur la nature de ce ligament, & sur celles du tissu cellulaire & de la peau qui le recouvrent, & qui font partie des tégumens de toute la bouche, nous serons fondés à craindre que le tiraillement, la contraction & la déchirure produites par les ongles, ne causent une inflammation sous la langue & dans toute la bouche. Cette inflammation, vu l'extrême sensibilité de l'enfant, sera bientôt suivie de convulsions qui pourront l'emporter.

Quelque simple que paroisse cette opération, elle est accompagnée de très-grands dangers. A côté du filet sont l'artere & la veine ranules, & un petit faisceau de nerfs. Il est à craindre qu'en ne prenant pas toutes les précautions nécessaires, on ne coupe quelques-uns de ces vaisseaux, comme cela est malheureusement arrivé plusieurs fois. Mauriceau en rapporte un exemple dans son Observation 301, & on en lit un tout-à-fait semblable dans le Traité des Opérations de Dionis (*y*). Les deux petits infortunés dont parlent ces deux Auteurs, avoient été étouffés par le sang qu'ils avoient avalé sans qu'on s'en apperçut, parce que le Chirurgien avoit ouvert les vaisseaux qui accompagnent le frein.

Cette opération est accompagnée de dangers.

Nous concluons de ces Observations qu'il ne faut confier l'incision du filet qu'à des gens de l'Art, qui connoissant exactement toutes les parties qui l'environnent, la longueur & la grosseur qu'il doit avoir, ne feront que l'opération nécessaire; nous disons nécessaire, car on n'est

Elle doit être faite par un Chirurgien habile.

(*y*) Pag. 626.

pas toujours obligé de couper le filet tout-à-fait ; un petit coup de ciseau ou de scapel dans les membranes qui le couvrent, suffit quelquefois pour débrider la langue, & rendre la liberté à ses mouvemens.

Cette liberté de mouvement est selon M. *Petit* le seul but que l'on doit se proposer quand l'enfant vient de naître. Il pourra se faire que la brièveté de ce frein, qui permet la suction & la déglutition, ne permettra pas les mouvemens nécessaires pour parler distinctement, si l'enfant le pouvoit alors. Mais l'habitude de porter sa langue à son palais, de l'avancer hors de la bouche, & de la rouler entre les gencives & les joues, pourra achever ce que l'opération n'aura fait que commencer, & donner au filet toute la longueur qu'il doit avoir; l'expérience l'a prouvé plusieurs fois. Au reste, si à l'âge de deux ans l'enfant ne pouvoit que bégayer, & que ce bégayement vînt du filet, on feroit également l'opération, & même avec plus de succès, parce que les parties étant mieux distin-

guées, l'Opérateur verra mieux ce qu'il devra couper, & ce qu'il coupera.

Nous finissons par les deux conclusions que M. Petit tire des Observations contenues dans son Mémoire. 1°. Il ne faut jamais couper le filet quand l'enfant peut tetter; 2°. quand on doit faire cette opération, il faut avoir une Nourrice présente, pour donner à tetter à l'enfant l'instant d'après, de peur qu'en suçant sa langue & voulant avaler la salive que cette suction exprime des glandes, il ne renverse sa langue dans le gosier, ou ne déchire quelques fibres affoiblies par l'incision des autres.

ARTICLE IV.

De l'habillement des Enfans, & en particulier des Corps.

Les parties encore tendres & molles du corps de l'enfant peuvent facilement être dérangées par la rencontre des corps extérieurs, & par la mauvaise habitude de se pen-

cher plus d'un côté que de l'autre. Pour les maintenir dans une position droite & les défendre contre tout choc dangereux, on a inventé les corps. Si l'on entend tous les jours des Médecins & des Philosophes, accoutumés à refléchir sur les avantages & les désavantages de nos modes, dire que cette invention est pernicieuse, & même inutile, puisque les Paysannes sont très-droites, quoiqu'elles ne mettent jamais de corps que les Dimanches & les Fêtes, & qu'encore ceux qu'elles mettent sont si lâches & si mous, qu'ils ne doivent point être comparés à ceux que mettent nos jeunes Demoiselles : on entend aussi plusieurs personnes en vanter l'utilité, & en recommander l'usage comme d'un habillement nécessaire. Les premiers ont pour eux la raison, & les seconds la coutume. Il est malheureusement à craindre que dans cette matiere, comme dans beaucoup d'autres, la coutume ne l'emporte sur la raison. Cette crainte, quelque fondée qu'elle soit, ne doit pas cependant nous empêcher

Diversité de sentimens sur l'usage des corps.

de faire tous nos efforts pour ouvrir les yeux à nos Concitoyens, & les convaincre qu'ils ont tort. C'eſt un devoir de notre profeſſion dans tous les écarts qui intéreſſent leur ſanté. Peut-être ſeront-ils plus raiſonnables un jour.

La contrainte où les corps retiennent les enfans, ne leur permettant pas de ſe baiſſer à volonté, ni de ſe mouvoir à droite & à gauche ſan une grande circonſpection, la difficulté de leur reſpiration toujours précipitée, le mal-aiſe dont ils donnent ſouvent des ſignes malgré eux, & dont ils ſe hâtent de ſe délivrer au moins en partie, en ſortant leurs épaules de leurs corps, dès qu'ils perdent de vue leurs ſurveillans, la joie qu'ils témoignent lorſqu'ils ſont tout-à-fait délivrés de ces entraves, leur agilité, & leur force, alors forment un contraſte d'où réſulte une preuve non ſuſpecte des incommodités réelles qu'ils éprouvent dans cet habillement. Ces incommodités que tout le monde peut appercevoir, ſuffiroient ſeules pour décider un Médecin, Inconvéniens des corps.

instruit du tort que peut faire une gêne semblable, à proscrire l'usage des corps. Les peres & meres accoutumés à voir tous les jours leurs enfans dans cette contrainte, ne peuvent pas même s'imaginer qu'ils souffrent & qu'elle leur soit pernicieuse. Leur unique ambition est d'avoir des enfans bien faits, dont la taille soit mignonne & élégante. Le corps est le seul moyen, selon eux, d'acquérir cet avantage inestimable. Rien donc ne peut dispense leurs enfans d'en porter; la maladie a à peine ce privilege.

Fausse idée de la beauté de la taille.

Il a plu aux Législateurs de notre prétendu bon goût de faire consister la beauté de la taille dans une diminution graduée de grosseur depuis le haut de la poitrine jusqu'aux hanches, ensorte que le ventre soit le plus petit qu'il soit possible, & que la circonférence qu'il présente, puisse être renfermée entre les deux mains. Il faut avouer que la structure des corps est admirablement bien imaginée pour remplir ce point de perfection. Composés de brins de baleine fermement arrêtés les

Structure des corps.

uns contre les autres, couverts dans leur face antérieure, & plats dans la postérieure, dont on rapproche & dont on joint étroitement les bords à l'aide d'un lacet, & à force de poings, ils enveloppent le tronc de l'enfant depuis la troisiéme ou quatriéme côte antérieurement jusqu'au dessous de l'ombilic, & postérieurement depuis le haut des épaules jusqu'au bas du dos; ils sont beaucoup plus étroits en bas qu'en haut, & pour qu'ils ne glissent point en en bas, ils ont sur les côtés deux courroies, appellées épaulettes, qui embrassent le haut des épaules. L'inflexibilité de la matiere dont ils sont composés, & que l'on fortifie encore par-devant avec deux baguettes plates de baleine, (ce sont les buscs,) la violence avec laquelle on les applique contre la poitrine & le bas-ventre, forcent nécessairement ces parties à prendre leur figure. Mais cette figure est-elle la plus propre à assurer aux enfans une bonne santé; trésor le plus précieux qu'ils puissent recevoir de leur premiere éducation?

Nous assurons que non. Le corps ne seroit-il pas au contraire la cause de beaucoup de maladies, & même de difformités? C'est ce que nous entreprenons de prouver.

Les corps dérangent la structure de la poitrine.

La figure de notre corps n'est point arbitraire : on ne peut changer celle qu'il a plû à son Auteur de lui donner, sans déranger les fonctions des organes, pour la conservation & le jeu desquels elle a été formée. Qui pourroit, par exemple, ne pas reconnoître dans la structure admirable de la poitrine, un ordre, une combinaison merveilleusement proportionnée au jeu des organes qu'elle renferme? Qu'on nous permette de nous arrêter un moment sur cette structure. Son exposition est nécessaire pour mieux sentir tous les maux que peuvent causer les corps ; elle sera la plus succincte & la plus claire qu'il nous sera possible.

La poitrine représente une espéce de cage (z), d'une figure en quelque maniere conique. Si on la con-

(z) Exposition Anatomique de Winslow, Traité de la Poitrine.

ſidere de face dans ſon entier, & ſelon le contour externe dans l'homme vivant, elle paroît plus large en haut qu'en bas, dans l'état naturel de ſanté & d'un embonpoint médiocre. Mais conſidérée de profil, elle paroît plus étroite en haut qu'en bas; elle eſt applatie en devant, enfoncée en arriere, & comme partagée en deux recoins par les vertebres. Elle eſt de tous côtés fermée par des parties dures & des parties molles. Les parties dures ſont en haut, les clavicules en devant le *ſternum*, latéralement toutes les côtes & les omoplates (*a*), poſtérieurement enfin les vertebres du dos. Les parties molles ſont les tégumens, les mamelles, pluſieurs muſcles ſitués, ſoit entre les côtes, ſoit par-deſſus, & inférieurement le diaphragme qui ſépare la poitrine du bas-ventre. Tant de dé-

(*a*) Quoique l'omoplate & la clavicule n'appartiennent point à la poitrine, ſuivant la diviſion adoptée par les Anatomiſtes, nous les mettons dans le nombre des parties de la poitrine, telle qu'elle paroît à l'extérieur, parce que ces os ſont expoſés à l'action du corps.

fenſes ſolides ne ſemblent-e[illegible] pas faites pour mettre les poum[illegible]s à l'abri de toute compreſſion antérieure, & leur aſſurer une dilatation proportionnée au volume d'air qui s'y précipite par la trachée-artere ?

Pour donner jeu à cete dilatation, & rendre la capacité de la poitrine plus grande, [illegible]artie de la colonne vertebrale qui ferme poſtérieurement cette cavité, eſt courbée de dedans en dehors. Les côtes qui ſont attachées d'une part aux vertebres, & de l'autre au *ſternum*, ont à leurs extrémités cartilagineuſes des ligamens aſſez ſouples pour permettre aux dix premieres de s'élever de bas en haut, tandis que les autres s'abaiſſent. Le *ſternum* doit être immobile, ou n'avoir tout au plus qu'un foible mouvement d'élévation.

Concevons maintenant un corps de baleine fortement appliqué ſur toutes ces parties, & nous reconnoîtrons évidemment que par ſa preſſion, non-ſeulement il change leur figure, & détruit l'arrangement & l'ordre ſymmétriques établis

entr'elles, mais qu'il les prive de leur mouvement, intervertit leurs fonctions & donne lieu à des maladies sans nombre & toujours dangereuses.

Quand on a serré le corps avec le lacet, il presse les omoplates, les abaisse; ses deux bords postieurs portent directement sur les vertebres, & les forcent par leur pression & par leur roideur à prendre la même position droite qu'ils ont eux-mêmes. Ainsi l'avantage que la courbure de ces vertebres procuroit à la respiration, en augmentant la capacité de la poitrine, est totalement détruit.

Tout le monde connoît la figure des côtes, plus couvertes dans leur partie postérieure que dans l'antérieure. Il est impossible que le corps les comprime également de toutes parts. Il ne peut les toucher dans leur partie postérieure qui est enfoncée, & forme une espece de gouttiere avec la colonne vertebrale & leur portion moyenne très-saillante. Toute la pression se fera donc sur cette partie moyenne, qui ne pouvant céder à cause de sa solidité &

de sa convexité, agira par ses deux extrémités sur les vertebres & sur le *sternum*. Si toutes les vertebres sont comprimées également des deux côtés, elles ne seront poussées ni à droite ni à gauche, mais elles seront obligées de fléchir un peu en dedans ou en dehors de la poitrine. Si la pression étoit plus forte d'un côté que de l'autre, les vertebres fléchiroient du côté où la pression seroit moindre, & contracteroient une difformité difficile à réparer. M. Winslow (*b*) dit avoir observé dans quelques Demoiselles, l'épine du dos plus ou moins détournée, quoique légerement. Ne pourroit-on pas soupçonner la cause de cette flexion contre nature, dans l'inégalité de pression de la part du corps ?

Le *sternum* est aussi pressé par les extrémités des côtes qui y sont articulées. Sa partie supérieure plus solidement soutenue par les premieres côtes, dont les portions cartilagineuses sont moindres, ne pliera pas, mais la portion inférieure

(*b*) Mémoire de l'Académie de 1741.

n'ayant pas la même solidité pourra fléchir, & rentrer en dedans. Aussi nous avons remarqué plusieurs fois dans les jeunes Demoiselles maigres, la partie supérieure du *sternum* plus élevée, & l'inférieure un peu applatie, & même courbée en dedans. Ces deux parties faisoient dans l'endroit de leur union un angle obtus.

Ce dérangement, qui suivant les préjugés contribue à former la beauté de la poitrine, en altere beaucoup la bonté, puisqu'il en diminue l'étendue, & gêne le méchanisme & le jeu de la respiration, comme nous le ferons voir ci-après.

D'ailleurs, le corps diminuant de largeur, & serré à force de poing, doit écraser les côtes inférieures, & faire rentrer en dedans leur extrémité antérieure, qui peut céder facilement à cause de la souplesse de ses ligamens & cartilages.

» J'ai trouvé pour l'ordinaire aux » filles & aux femmes, dit M. » Winslow (*c*), les côtes inférieu-

(*c*) *Ibid.*

» res plus abaissées, & courbées
» en bas, & les portions cartila-
» gineuses de ces côtes plus recour-
» bées qu'aux hommes. Je n'ai pas
» trouvé cette différence à propor-
» tion aux enfans de l'un & de
» l'autre sexe, ni même aux adultes
» parmi le petit Peuple. Dans l'é-
tat naturel, ces côtes cependant doi-
vent s'écarter davantage de l'épine
du dos; car leur convexité est telle,
que si elles étoient achevées, jusqu'à
se joindre par leurs extrémités an-
térieures, elles formeroient la base
d'un cône tronqué, dont les cô-
tes supérieures sont le commence-
ment.

» Les épaulettes, qui de toutes
» les parties de ce corps à baleine
» paroissent les plus douces & les
» plus mollettes, sont disposées
» comme des especes de brides,
» qui tiennent les extrémités voisi-
» nes des clavicules abaissées, & si
» fort reculées, que les extrémités
» de ces os deviennent comme sail-
» lantes sur le creux de la gorge,
» & comme prêtes à être disloquées:
» elles reculent & abaissent aussi le

» haut de ces omoplates, pendant
» que les angles inférieurs de ces
» deux os sont applatis, & telle-
» ment comprimés en arriere par le
» dossier du corps à baleine, que
» la peau qui les couvre en est
» toute rouge, & comme meur-
» trie (*d*).

Bien loin de perfectionner la structure de la poitrine, l'usage des corps tels qu'on les emploie aujourd'hui, ne peut donc que la déranger, & produire dans sa partie supérieure une saillie de la clavicule, très-désagréable lorsqu'elle n'est point cachée par l'embonpoint. Passons aux autres inconvéniens.

Ils empêchent les mouvemens de la colone vertebrale.

La colomne vertebrale composée de plusieurs os artistement figurés, & placés les uns sur les autres, peut avoir différens mouvemens de flexion, quand on se penche en devant, d'érection quand on se reléve, & d'inclinaison latérale & oblique. Ces mouvemens sont non-seulement utiles, mais même nécessaires à l'homme à chaque instant

(*d*) *Ibid.*

de sa vie ; leur facilité & leur promptitude dépendent de la liberté que les muscles ont de se contracter, & de se relâcher successivement. Il est certain que la pression violente que le corps exerce sur eux, les prive de cette liberté, en empêchant la circulation libre du sang, qui n'est pas moins nécessaire pour le mouvement musculaire, que la liberté des nerfs. Il est hors de doute par exemple que les épaulettes & les échancrures, qui embrassent le creux des aisselles, gênent beaucoup les muscles du bras, le deltoïde, le grand pectoral & le grand dorsal, qui forment le creux de l'aisselle. » L'échancrure comprime » les gros vaisseaux, & les cordons » des nerfs brachiaux. L'altération » de la couleur de la peau, qui » quelquefois en devient presque » violette tout le long du bras, » prouve assez l'étranglement de » ces vaisseaux par les brides de » ces épaulettes, & par les bords » étroits de ces échancrures, qui » outre cela empêchent & suppri» ment une bonne partie des mou-

vemens de ces muſcles. Cette contrainte paroît évidemment dans les Demoiſelles, quand elles veulent prendre quelque choſe un peu éloigné d'elles, ou ſervir à table (*e*). Les ſillons que les plis de la chemiſe ſont ſur la peau, la couleur rouge & ſouvent bleue qu'on y remarque quand le corps eſt ôté, les bourlets que forment les chairs au-deſſous du corps, prouvent combien la peau & les muſcles ſont comprimés & écraſés par cet habillement.

L'inflexibilité du corps contraint les vertebres de reſter toujours dans la même poſition. Cette oiſiveté doit altérer la ſoupleſſe de leur articulation, l'élaſticité de leurs cartilages qui ſont continuellement affaiſſés, & l'agilité des ligamens. Notre aſſertion eſt prouvée par le craquement que l'on entend quelquefois dans l'épine du dos, lorſque les Demoiſelles veulent ſe remuer après avoir quitté leur corps.

L'obſtacle qu'il oppoſe à la circulation dans les muſcles, doit né- Ils empêchent la circulation & la nutrition.

(*e*) *Ibid.*

ceſſairement empêcher leur nutrition, & leur accroiſſement. C'eſt ſans doute à ce défaut de nutrition que l'on doit attribuer la foibleſſe de reins dont ſe plaignent la plupart des Demoiſelles & des Dames, auſſi-bien qu'à l'eſpece d'engourdiſſement où le muſcle ſacrolombaire, l'un des principaux moteurs & ſoutiens de cette partie, eſt réduit par la preſſion du corps. Cet engourdiſſement lui ôte toute ſon action & ſa force.

Quand même le corps ne ſeroit pas aſſez ſerré pour empêcher totalement la circulation dans les muſcles & la peau, en écraſant les vaiſſeaux, il eſt inconteſtable qu'il gêne le mouvement muſculaire; mais ſans ce mouvement la circulation eſt imparfaite, puiſqu'il eſt prouvé que ſans ce mouvement les liqueurs s'arrêtent dans leurs vaiſſeaux, & que ces preſſions alternatives des fibres muſculaires ſur les vaiſſeaux, ſont une des principales forces qui obligent les liqueurs de les traverſer.

Ils empêchent l'élé-

La maniere dont les côtes ſont

ticulées avec les vertebres & le *sternum*, ne leur permet qu'un mouvement de demi-rotation ſur leurs extrémités, par lequel les parties moyennes des côtes ſupérieures juſqu'à la dixiéme, s'élevent en conſervant leur parallelisme, & les autres s'abaiſſent. Ce mouvement eſt viſible dans un enfant un peu maigre, lorſqu'il dort. Or peut-on douter que la preſſion du corps n'empêche cette élévation des côtes, & ne s'oppoſe par conſéquent à la dilatation de la poitrine? La contrainte que l'on ſouffre quand on eſt trop ſerré par une veſte ou par une camiſole, force bientôt de ſe mettre plus à l'aiſe en ſe déboutonnant. Cette contrainte cependant n'eſt preſque rien, ſi on la compare à celle où les enfans ſont réduits par les corps, qui ne peuvent céder aux efforts de la reſpiration, au lieu que les étoffes de ſoie ou de laine cédent au moins un peu.

vation des côtes.

Nous avons déjà vu que toute l'action du corps ſe faiſoit ſur la partie moyenne des côtes, qu'il pouſſoit de dehors en dedans: & cette

action est diamétralement opposée à leur élévation. Les côtes inférieures sont d'autant plus comprimées, que le corps diminue plus de largeur. Il n'y a que les premiere, seconde, troisiéme & quatriéme qui ne soient pas soumises à sa pression; aussi ce sont presque les seules dont le mouvement est libre dans la respiration (excepté la premiere qui est immobile.) Il semble aussi que par-là ces côtes supérieures acquiérent plus de mobilité qu'à l'ordinaire; c'est par cette raison que les mouvemens de la respiration deviennent si considérables & si apparens au haut de la poitrine, & que cette partie est ordinairement plus écrasée, plus large & plus saillante en devant dans les Demoiselles de condition, que dans les Paysannes; différence *qui*, pour nous servir des expressions de l'Historien de l'Académie, *ne peut être mise sur le compte de la Nature, parce qu'elle ne connoît certainement point de ces distinctions d'état.*

Cette augmentation de capacité dans la partie supérieure de la poitrine

trine contre-balanceroit-elle le rétrécissement de la partie inférieure? Nous ne pouvons le croire, & le contraire est évident pour quiconque a une connoissance même superficielle de la structure du poumon & de ses usages. Sans entrer dans un détail anatomique de cet organe, nous remarquons que son volume le plus gros est dans le bas de la poitrine, & que c'est de la dilatation de tout ce volume que dépendent ses opérations. Or c'est cette partie qui est la plus gênée: & quand même la partie supérieure se gonfleroit un peu plus, cette augmentation ne pourroit équivaloir à la dilatation que le volume entier auroit dû recevoir, puisqu'il est vrai que cette augmentation de capacité dans la partie supérieure doit être réputée nulle en comparaison de celle qu'auroit eue toute cette cavité, si l'élévation des côtes eût été libre.

Ils empêchent les mouvemens du diaphragme.

Ce n'est pas seulement en empêchant le mouvement des côtes que le corps s'oppose à la respiration, il y apporte un obstacle encore plus

grand par la pression qu'il exerce sur le bas-ventre. Dans le temps que l'air remplit la capacité des poumons, le diaphragme qui est attaché à l'épine du dos postérieurement, antérieurement au *sternum*, & latéralement au bord des fausses-côtes, de maniere que son milieu s'éleve dans la poitrine, doit s'applatir & descendre dans le bas-ventre. L'effort qu'il fait sur les viscéres de l'abdomen, les pousse endevant, & produit ce gonflement du bas-ventre que tout le monde sçait accompagner l'inspiration, s'il n'y a aucun obstacle qui arrête l'effort du diaphragme : or le corps comprimant tout le bas-ventre, & le serrant étroitement, ne lui permet pas de se dilater. Le diaphragme ne pourra donc s'abaisser, & par conséquent laisser aux poumons l'espace nécessaire pour s'étendre & se gonfler.

Combien ils gênent la respiration.

Refléchissant sur tous ces inconvéniens réels & palpables de l'usage des corps à baleine, ne seroit-on pas tenté de croire qu'ils n'ont été faits que pour étouffer les en-

fans, & les priver des avantages de la respiration ? Il n'y a pas une partie de la poitrine qu'ils ne gênent dans ses fonctions. Ils en retrécissent la capacité, en changeant la courbure des vertebres du dos, & en poussant en dedans le *sternum* & les côtes ; ils empêchent sa dilatation, s'opposent directement à l'élévation des côtes, & indirectement à l'abaissement du diaphragme par la pression qu'ils exercent sur les muscles du bas-ventre.

Danger de la respiration gênée.

Or cette gêne dans la respiration est la source d'une multitude d'infirmités qui incommodent les jeunes Demoiselles, & les conduisent souvent au tombeau. Les observations & les expériences modernes ne laissent aucun lieu de douter que le changement du chyle en sang commence & se perfectionne dans le poumon. Ce viscere est composé de deux especes de canaux ; les uns sont destinés à recevoir le sang que le cœur y envoie, & les autres l'air qui y entre par la trachée-artere. Les extrémités de ces derniers canaux, dont Malpighi nous a donné

une idée exacte, s'appellent vésicules pulmonaires. C'est entre ces vésicules que rampent les vaisseaux sanguins arteriels & veineux. La dilatation & l'abaissement successifs des vésicules fait sur les vaisseaux sanguins une pression qui brise les molécules chyleuses, les mêle exactement avec les globules du sang, & leur donne cette densité que l'on a reconnu être la seule cause de la couleur rouge qu'ils ont ensuite. Mais pour produire ce changement salutaire, il faut que l'action des vésicules pulmonaires sur les vaisseavx sanguins soit vive, & ait une certaine intensité. C'est de leur dilatation que dépend cette intensité : d'où il suit que la contrainte où le corps retient la poitrine, empêchant la dilatation des vésicules pulmonaires, empêche leur action sur les vaisseaux sanguins. La sanguification ne se fait point, ou ne se fait qu'imparfaitement. Quelle sera donc la nutrition des différentes parties du corps, si le fluide qui en est le principe, n'a pas reçu le degré d'élaboration convenable ?

Telle eſt, il n'en faut pas douter, une des cauſes de la délicateſſe & de la langueur ordinaires aux Demoiſelles de condition, dont le viſage pâle eſt une preuve que la ſanguification ne ſe fait que d'une maniere imparfaite.

On a obſervé que quelque temps après le repas, la reſpiration étoit plus difficile, plus embarraſſée. C'eſt qu'alors le nouveau chyle mêlé avec le ſang dans la veine ſous-claviere, & dans le ventricule droit du cœur, eſt apporté avec lui dans les poumons. Comme les molécules qui le compoſent ſont plus groſſieres & plus viſqueuſes que celles du ſang, elles paſſent moins aiſément à travers les vaiſſeaux. Cette difficulté produit un ſentiment de péſanteur dans la poitrine, & elle ne peut être vaincue que par des inſpirations plus fortes & répétées, qui briſeront les molécules, détruiront leur viſcoſité, les condenſeront; en un mot, en feront un véritable ſang. Mais le corps ôtant à la poitrine la facilité de ſe dilater, empêche ces inſpirations. N'y a-t-il donc pas

tout lieu de craindre que les molécules du chyle conſervant leur viſcoſité & leur groſſiereté, ne s'arrêtent dans les vaiſſeaux du poumon, ne déterminent l'épaiſſiſſement de la lymphe, par le ſéjour qu'elle ſera obligée de faire dans ces vaiſſeaux obſtrués, & que l'enfant ne ſoit affligé d'oppreſſions de poitrine, d'aſthme, de phtiſie, &c.

Quand meme le chyle auroit été préparé par une bonne digeſtion, les maux dont nous venons de parler n'en auroient pas moins lieu; que ſera-ce donc ſi, mal travaillé par les organes de la digeſtion, mêlé avec des fluides imparfaits, il oppoſe par les mauvaiſes qualités qu'il tient des alimens dont il eſt extrait, un obſtacle réel à ſon paſſage au travers des vaiſſeaux ſanguins du poumon? C'eſt encore un des inconvéniens que l'uſage des corps entraîne après ſoi, à cauſe de la compreſſion qu'ils exercent ſur les organes de la digeſtion.

Les corps gênent les organes de la digeſtion.

Le premier de ces organes eſt l'eſtomac ſitué au-deſſous du diaphragme, ayant le foie à ſa droite,

la rate à sa gauche, appuyé par derriere sur l'aorte & le pancréas, & couché sur les intestins, auxquels son orifice pilorique donne naissance. C'est dans ce sac musculeux que les alimens souffrent le premier changement ou la premiere digestion. Sa position, quand il est rempli, mérite une attention particuliere. Tout le monde sçait que sa figure est assez semblable à celle d'une cornemuse, dans laquelle on distingue deux courbures, une supérieure plus petite, une inférieure plus grande. La grande courbure, qui, lorsque l'estomac est vuide, paroît tournée en bas, s'éleve alors de maniere qu'elle est tournée antérieurement, & cause la grosseur que tout le monde sent après le repas au-dessous de la poitrine. La petite courbure qui paroissoit supérieure, est tournée du côté des vertebres.

Dans cette situation, l'estomac est plus exposé à la pression successive du diaphragme & des muscles du bas-ventre ; l'orifice pilorique est incliné de la maniere la plus

favorable pour le paſſage des alimens dans l'inteſtin *duodenum*. L'eſtomac comprimant moins ce premier inteſtin, que ſi la dilatation ſe fût faite de haut en bas, n'empêchera pas l'écoulement de la bile, que le foie y envoie, & du ſuc pancréatique, fourni par la glande qui lui a donné ce nom. Mais que par une preſſion violente, telle que celle du corps, on empêche l'inverſion & la dilatation de l'eſtomac, les liqueurs ſéparées par les glandes de ce viſcere ne pourront y couler auſſi facilement, & pénétrer les parties des alimens; l'air contenu entre les molécules de la nourriture, ou mêlé avec elles pendant la manducation, ne pourra ſe débarraſſer & procurer par ſon reſſort une diviſion plus grande. Le diaphragme & les muſcles du bas-ventre ne pouvant agir ſur l'eſtomac, parce que le corps empêche leur jeu, les alimens ne recevront qu'une élaboration imparfaite. Ils paſſeront ainſi à demi-préparés dans le *duodenum*, où la compreſſion du foie, du pancréas, du canal cho-

ledoque, ne laiſſera couler que peu de bile & de liqueur pancréatique. Ajoutons encore que ces viſceres glanduleux étant eux-mêmes très-comprimés, ne pourront faire complettement leur fonctions, & le foie ſurtout qui a le plus à ſouffrir du corps, comme il eſt facile de s'en convaincre en reflêchiſſant ſur ſa ſituation. Ces viſceres s'engorgeront, & leurs obſtructions donneront naiſſance aux Affections vaporeuſes, ſi communes aujourd'hui (*f*), & à beaucoup d'autres maladies.

Que l'on ne penſe pas que nous exagérons les effets que la conſtruction du corps produit ſur les viſceres du bas-ventre. Nous avons remarqué plus haut d'après M. Winſlow, que cette preſſion abaiſſoit & courboit en bas les côtes inférieures. Si elle produit des effets ſi marqués ſur des parties dures, que ne doit-on pas en craindre pour les parties molles contenues dans le bas-ventre?

(*f*) Voyez le Traité des Affections vaporeuſes du Sexe, par M. Raulin, Section troiſiéme, premiere Partie.

Mauvais effets de la digestion gênée.

Tous les organes de la digestion étant pour ainsi dire étouffés sous la pression du corps, cette fonction ne pourra jamais être bien faite. Or il est de fait que le défaut de cette fonction influe sur toute l'économie animale. On ne doit plus espérer ni accroissement ni forces dans les solides, ni fluidité dans les liqueurs. Ces deux parties constitutives de notre vie sont forcées à un dépérissement prompt, & souvent irréparable.

Les fibres restent dans un état de ténuité & de délicatesse qui les rend incapables de leurs fonctions. Ceux qui ont ouvert les cadavres de jeunes Demoiselles, sont en état d'affirmer ce que nous avançons sur la délicatesse des fibres qui composent les visceres du bas-ventre.

C'est dans le temps que la matrice & ses appendices ou ligamens doivent se développer, s'accroître, & prendre assez de force pour la génération & les fatigues de la grossesse, que l'on est plus attentif à s'opposer à leur accroissement par la sévérité avec laquelle on force les

Demoiselles à mettre leurs corps. Qu'arrive-t-il de là ? C'est que non-seulement les écoulemens périodiques ont beaucoup de peine à s'établir, mais encore les fibres de la matrice n'acquierent pas assez de forces pour soutenir le poids de l'enfant ; elles cédent à la moindre secousse & au moindre effort. Ne soyons donc plus étonnés si les fausses-couches sont si fréquentes parmi les Dames élevées dans le luxe & la mollesse.

La compression des corps trouble la circulation.

Outre les vices de la digestion, il en est encore d'autres, non moins importans, que produit la pression des corps. Nous avons dit que l'estomac étoit postérieurement appuyé sur l'aorte ; il porte aussi sur la veine-cave : poussé de devant en arriére il écrase ces deux vaisseaux, & diminue leur capacité en changeant leur figure cylindrique ; leur capacité diminuée ne permettra le passage que d'une moindre quantité de sang. Celui que l'aorte auroit dû distribuer dans les parties inférieures, ne pouvant y pénétrer, se portera en plus grande abondance

dans les parties supérieures, à la tête & à la poitrine, & y causera une longue suite de maux, qui fortifiés par la longueur des temps devien-viendront incurables; des palpitations, des polypes, des maladies pulmonaires, des maux de tête, des vertiges, des anévrismes, & même tôt ou tard l'apoplexie. Celui que la veine-cave auroit dû rapporter au cœur, restera dans les veines du bas-ventre & des jambes, y produira des embarras, des obstructions, des pésanteurs, des varices, &c. Joignez à ces premiers effets qui troublent la circulation, la compression de la peau, & des muscles de la poitrine & du bas-ventre, qui écrasant les vaisseaux ferme le chemin au sang, & l'oblige de se porter dans les parties internes. Il n'est point de maladies que ce trouble ne puisse occasionner.

Elle cause des squirres, des cancers.

Jamais on n'a peut-être vu plus de filles ou de femmes attaquées de squirres ou cancers au sein, sans qu'elles y aient reçu aucun coup qui puisse y avoir dom... Si l'on

fait attention à leur maniere de vivre, à leurs habillemens & aux incommodités réelles de ces habillemens, on sera moins étonné d'en voir un aussi grand nombre, que de n'en pas voir davantage. Tout conspire à rendre leurs liqueurs épaisses & incapables de circuler dans leurs vaisseaux. L'indolence dans laquelle elles passent la plus grande partie de leur vie, amollit & relâche leurs solides, qui n'agissant plus sur les liqueurs avec assez d'efficacité, ne peuvent rompre leur viscosité naturelle. Cette raison seule suffiroit pour donner naissance aux obstructions; mais la pression du corps sur les mamelles en est une des principales causes.

Les mamelles sont des corps glanduleux entremêlés de portions de la membrane adipeuse, dont les pellicules cellulaires soutiennent un grand nombre de vaisseaux sanguins, de vaisseaux lymphatiques, de conduits séreux ou laiteux, avec une grande quantité de petites grappes glanduleuses qui en dépen-

dent (g) : l'entortillement de tous les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques au milieu d'une toile graiſſeuſe, & par conſéquent ſans action, rend la circulation lente & embarraſſée ; le moindre obſtacle peut l'arrêter. En peut-on imaginer un plus grand & plus funeſte que le corps ? Il comprime preſque toute l'étendue des mamelles, change leur figure en les élevant & les portant en haut. Leurs vaiſſeaux fortement comprimés & écraſés ne peuvent livrer un paſſage libre à leurs liqueurs. Delà il arrive que, ou le ſein ne ſe forme pas, (rien n'eſt plus rare qu'une belle gorge parmi les Dames de condition,) ou s'il ſe forme, il eſt bientôt engorgé. L'obſervation prouve qu'il eſt peu de Demoiſelles ou de Dames accoutumées à porter des corps qui n'aient quelques glandes obſtruées au ſein. Il eſt vrai que les tumeurs & les ſquirroſités ne deviennent pas ſenſibles tout d'un coup ; il faut pour cela qu'elles aient acquis une groſſeur palpable, & malheureuſement alors elles ſont plus difficiles à diſſoudre.

(g) Winſlow, Traité de la Poitrine.

Finissons ce détail des maux que produit l'usage des corps à baleine, par l'exposé qu'en fait l'illustre Académicien déjà cité. Nous nous faisons d'autant moins de scrupule de transcrire un grande partie de son Mémoire, qu'il seroit à souhaiter qu'il fût entre les mains de tout le monde, & surtout entre les mains de tous les peres & meres.

Détail des mauvais effets que produisent les corps.

» Plus je fais réflexion sur ces » compressions, ces dérangemens, » ces tortures & ces meurtrissures » (que cause l'usage des corps,) & » plus je considére en même temps » les maladies chroniques & les » infirmités lentes qu'on voit arri» ver fréquemment aux Filles de » condition, mais très-rarement aux » petites gens & aux Paysannes; » surtout en me rappellant les dif» férentes circonstances que j'ai ob» servées, après avoir examiné plu» sieurs de ces infirmes avec toute » l'attention possible; plus, dis-je, » il me paroît qu'il en faut attribuer » la premiere origine à la compres» sion que le long usage de ces » corps à baleine a causée aux dif-

» férens viſceres ; par exemple, la
» jauniſſe à la compreſſion du foie ;
» les maux d'eſtomac, les nauſées,
» les vomiſſemens, la mauvaiſe di-
» geſtion, à celle du ventricule
» & celle du duodenum ; les pâles
» couleurs à celle des glandes lym-
» phatiques; les dérangemens, l'ex-
» cès & le défaut de toutes les eſ-
» péces d'évacuations naturelles, à
» celle de leurs organes particuliers :
» enfin les obſtructions, les tu-
» meurs, les duretés, les ſquirro-
» ſités & les ſquirres même à la
» compreſſion ſucceſſive des glan-
» des lymphatiques, du pancréas,
» de l'épiploon, du foie, des ovai-
» res, & des autres parties du
» bas-ventre, par le ferrement
» de ces corps à baleine.

Et il ajoute que les douleurs occaſionnées par ces compreſſions ceſſent très-ſouvent par l'interruption de l'uſage des corps à baleine.
» J'ai même vu des douleurs ha-
» bituelles & inſupportables du
» creux de l'eſtomac, & de la région
» épigaſtrique, d'une jeune Demoi-
» ſelle, ceſſer en peu de temps par

» le seul changement de forme que
» j'avois conseillé de donner à son
» corps à baleine, sçavoir de le ren-
» dre mollet, & de le lacer par de-
» vant, en laissant un grand interval-
» le entre les deux bords.

Objections pour l'usage des corps.

Après une énumération aussi effrayante, & puisée dans l'observation, les Dames seront-elles excusables si elles persistent dans cet usage pernicieux ? Mais, nous dira-t-on, si vous rejettez absolument les corps, les enfans se laissant aller & n'étant plus soutenus, deviendront bossus & difformes ; ils auront les épaules hautes, ils seront *engoncés* : les Demoiselles auront un ventre monstrueux, & n'oseront plus se présenter.

Réponses.

Avant que de répondre à ces objections, nous prions ceux qui les font, de jetter les yeux sur les filles de la campagne, & sur une multitude d'autres qui vivent dans les Villes, & auxquelles la fortune ou la nécessité du travail ne permettent pas de mettre des corps. Combien en voit-on qui sont très-droites, bien prises dans leur taille, & même mignonnes ! Combien au

contraire en voit-on, même parmi celles qui ne quittent leur corps que pour se coucher, qui sont contrefaites, bossues, ou de taille épaisse, les hanches inégales, l'une poussant plus que l'autre! Nous pourrions encore apporter en exemple quantité de Peuples, même en Europe, qui n'ont jamais eu recours à de semblables machines, & chez lesquels le sexe est bien fait. Ces exemples prouvent sans doute que le corps n'est pas absolument nécessaire pour procurer aux Demoiselles le mérite inestimable d'une belle taille. Qu'elles aient un peu plus de confiance dans les opérations de la Nature; qu'elles s'appliquent à les entretenir dans leur uniformité & leur constance, & nous ne balançons point à les assurer d'un heureux succès.

L'homme a été créé pour avoir une situation droite; toutes les parties de son corps sont arrangées de maniere à recevoir leur accroissement dans cette direction. Il en est de son corps comme d'une plante: abandonnez-la à elle-même, elle pousse toujours dans une direction

perpendiculaire à l'horizon ; forcez-la de s'incliner, elle obéira d'abord à la violence, mais peu de temps après elle reprendra sa premiere direction.

Il est encore certain que les enfans qui se tiennent voûtés, sont plutôt ceux qui ont été habitués trop long-temps à se soutenir par le moyen d'un corps ; les muscles forcés à un repos trop long ne se sont pas fortifiés par l'exercice. Ils ne sont donc plus en état de soute[nir] l'épine dans une direction droi[te]. C'est ce que l'on remarque tous les jours dans les enfans & les grandes personnes qui viennent de quitter leurs corps : les uns & les autres se laissent aller & se voûtent aussi-tôt qu'ils n'ont plus cet appui.

Quant à la grosseur du ventre dans les Demoiselles, & que nos mœurs, trop rafinées pour être pures, regardent comme une difformité déshonorante, nous convenons qu'elle a très-souvent lieu, quand les Demoiselles accout[u]mées à avoir un corps, le quittent pendant quelque temps. Cet effet est naturel ;

la circulation eſt alors plus libre ; la nutrition n'eſt plus gênée, & les parties contenues dans le bas-ventre, qui, s'il nous eſt permis de parler ainſi, ne demandoient qu'à s'accroître, profitent de la liberté qu'elles en ont. Mais ces ventres monſtrueux ne ſe remarquent pas dans toutes celles qui ne portent plus de corps après en avoir long-temps porté. Ils ne ſe remarquent pas non plus dans toutes celles qui n'en ont jamais porté. On voit à la campagne de jeunes filles qui n'ont pas le ventre plus ſaillant que les Demoiſelles toujours enfermées dans un corps.

Quand même ce ſeroit une difformité inévitable, nous laiſſons aux perſonnes intéreſſées, à décider ſi, pour ſacrifier à un préjugé ridicule, elles doivent non-ſeulement renoncer aux avantages d'un accroiſſement ſalutaire & d'une force néceſſaire, mais encore s'expoſer à des maux ſouvent mortels.

En proſcrivant l'uſage des corps, nous n'avons eu en vue que ceux qui ſont de baleine, & ſi durs qu'il eſt

très-difficile de les faire plier, & que l'on a coutume de ferrer le plus que l'on peut avec un lacet. Ceux que portent les femmes de la campagne ne ferrant point la poitrine, & ne faisant que la soutenir, ne méritent point nos reproches. En proposer l'usage à nos Dames, ce seroit leur proposer un habillement à la vérité commode & sans danger, mais trop vil pour mériter leur approbation. Dans ces corps la poitrine est à l'aise, elle ne paroît que ce qu'elle est réellement; & par un aveuglement singulier, l'esprit pervers de notre siécle nous porte à faire peu de cas de ce qui est naturel: il faut, quelque prix qu'il en coûte, que tout soit forcé & dû à l'art.

Quel habillement on peut substituer au corps.

Que les Dames nous permettent au moins de les exhorter à ne plus se servir de ceux qui sont de mode aujourd'hui, ni pour elles ni pour leurs enfans. Des corsets de laine, de soie, de bazin, ou de telle étoffe que l'on voudra, attachés par devant avec des rubans fort larges, n'exerceroient sur la poitrine aucune pression dangereuse, & seroient

capables de la soutenir dans une situation toujours droite pour empêcher qu'en travaillant elle ne se penchent trop en devant; ce qui est très dangereux, & cause de violens maux d'estomac & de poitrine ; & pour les soutenir, nous leur conseillons de se servir de piéces faites de brins de baleine très-souples, qu'elles placeront dessous les cordons de leur corset. Ces piéces sans les gêner leur prêteront un grand appui. Revenons à l'habillement des enfans.

Nous croyons avoir prouvé jusqu'à l'évidence combien il est dangereux de se trop serrer dans ses habits.

Premiers corps des enfans.

C'est pourquoi nous conseillons de ne mettre d'abord aux enfans que des corps de corde plus mous que ceux dont on se sert aujourd'hui; & de ne les jamais serrer. A mesure que l'enfant grandira & grossira, on aura soin de lui en donner de plus grands & de plus larges. Quand il sera parvenu à l'âge de deux ans, il est à propos que le corps soit un peu plus fort, mais il doit cepen-

ṅnt être toujours assez mou & assez lâche pour ne point gêner la respiration. En un mot ce corps doit être fait pour s'accommoder à la taille, & non pas, comme on le croit communément, pour forcer la taille par sa structure & sa figure, à moins qu'il n'y ait quelque vice que l'on ait intention de réformer; & dans ce cas on doit, avant que d'employer les corps comme remedes, consulter un Médecin ou un Chirurgien; ils sont les seuls qui puissent décider s'il faut avoir recours à une telle compression, & avec combien de précautions on doit la mettre en usage.

Si l'enfant est un garçon, il faut le mettre en culotte & en habit le plutôt qu'il sera possible, & nous osons assurer d'après l'expérience, qu'il sera en état de supporter cet habillement dès l'âge de trois ans & demi, ou quatre ans au plus tard, pourvu qu'on n'ait point gêné & pour ainsi dire étouffé l'accroissement de son petit corps par les entraves du maillot, & qu'on lui ait laissé la liberté de se mouvoir & se promener dès

Autres habillemens des enfans.

qu'il a pû se soutenir sur ses jam
bes. Quand nous disons qu'il fau
mettre les enfans en habit, nou
ne parlons point des habits de drap
avec des paniers, faits plutôt pou
embarrasser & fatiguer sous leu
poids ceux qui les portent, qu
pour les couvrir. Il seroit à sou
haiter qu'on renonçât absolumen
à cette espéce d'habit, au moin
pour les enfans. Ils y sont comme
engoncés; la pesanteur de leur ha-
bit portant presque toute sur leurs
épaules les affaisse: la tête forcée
d'obéir à cet abaissement par les
muscles qui s'attachent à l'omopla-
te, à la clavicule, & à la tête, tom-
be en devant, & ce n'est qu'avec
beaucoup de peine que l'enfant peut
se tenir droit.

Une petite veste, ou bien des
habits faits sur le modele de ceux
des Hussards, & d'une étoffe ac-
commodée à la saison, avec une
petite camisole dessous son corps,
suffiroit sans doute pour le défendre
du froid, & soutenir sa taille. Il n'y a
personne qui n'approuve ces habits
légers en voyant combien ils rendent
les

les enfans plus alertes & mieux faits. Qu'on ne dise point que la posture droite qu'ils ont dans ces habits est l'effet des corps qu'ils portent dessous. Nous avons vu plusieurs enfans très-délicats se tenir parfaitement bien, quoiqu'ils n'eussent pour tout soutien qu'une petite camisole.

Il ne faut jamais serrer ni le cou avec des cols, des colliers, ni les jambes avec des jarretieres.

Les maux sans nombre que produit une constriction trop forte des parties de notre corps, a engagé M. Winslow à proscrire dans un Mémoire présenté à l'Académie en 1740, la pernicieuse habitude où l'on est de serrer le cou, les hommes avec leurs cols ou cravates, & les femmes avec leurs colliers. Pour en mieux faire sentir le danger, cet illustre Académicien rapporte l'histoire d'une Compagnie entiere de Soldats qui périt singulierement, & presque en même temps, d'une affection scorbutique occasionnée par les dérangemens que des ligatures trop fortes avoient causés dans la circulation. Leur Capitaine, pour les faire paroître plus gras, bien portans, leur avoit expressé-

ment ordonné de ſerrer leurs cols & leurs jarretieres, de maniere qu'ils avoient le viſage violet & bouffi (*h*).

Ceux qui ont quelque légere connoiſſance d'Anatomie, ſentiront aiſément la cauſe de cette bouffiſſure, & de cette couleur violette que le ſerrement du col & des colliers donne au viſage. Ces ligatures portent preſqu'immédiatement ſur les veines jugulaires, les compriment & empêchent le ſang de revenir de la tête au cœur. Tous les vaiſſeaux de la tête ſont extrêmement gonflés, & le ſang y ſéjournant cauſe des maux de tête, des étourdiſſemens, des menaces de ſyncopes, des apoplexies, des maux d'yeux, &c.

Les veines qui rapportent le ſang des extrémités inférieures ſe trouvent également comprimées par les jarretieres, les liqueurs s'arrêtent dans

(*h*) Combien voyons-nous tous les jours de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui pour avoir un viſage plus plein, le teint plus vermeil & plus animé, s'expoſent en ſerrant leurs cols ou colliers aux mêmes dangers auxquels les Soldats dont nous parlons ne s'étoient expoſés que par contrainte!

les jambes, causent des bouffissures, des engourdissemens, des varices, &c. Heureux si la stagnation ne leur fait pas prendre un caractere d'alkalicité ou d'âcreté qui portera le trouble & la corruption dans toute l'économie animale ! On sent les mêmes engourdissemens aux mains quand les poignets des chemises sont trop serrés. On doit donc avoir une attention scrupuleuse à ne jamais trop serrer, ni les cols, ni les colliers, ni les jarretieres, ni les poignets des chemises. Mais l'on doit surtout se délivrer de ces ligatures quand on se couche, & les personnes qui sont chargées de l'éducation des jeunes garçons & des jeunes demoiselles, ne sçauroient y apporter trop de soins ; elles doivent visiter les enfans quand ils sont couchés, & leur faire ôter leur collier, leur col, & déboutonner leurs chemises au col & au poignet, s'ils ne l'ont pas fait. Ces attentions ne paroîtront des minuties qu'à ceux qui ne voudront point refléchir aux incommodités que leur oubli entraîne

après soi, & dont nous avons donné une idée plus haut. Quelque large que soit le colet d'une chemise pendant le jour, il peut devenir trop étroit pendant la nuit, parce la chaleur du lit dilate & gonfle tout le corps; & si les vaisseaux éprouvent la moindre compression, le sang s'arrête, ou coule plus lentement, parce que pendant le sommeil la circulation n'est pas assez active pour forcer cet obstacle.

En se rappellant ce que nous avons dit des mauvais effets que produisent les épaulettes & les échancrures des corps, on sentira combien il est dangereux pour les hommes de porter des habits qui les serrent trop sous les aisselles, & pour les femmes des robes qui aient le même défaut.

Les maux que causent infailliblement les chaussures trop étroites, sont si cruels qu'il est étonnant comment ils n'ont pas encore déterminé les hommes & les femmes à se chausser plus à l'aise, afin de s'éviter les corps, les *oignons*, qui quelquefois les mettent dans une impuissance totale de marcher.

Il ne nous reste plus que quelques réflexions à ajoûter sur les habits, plus ou moins chauds, qu'il nous est avantageux de porter. L'exemple des Sauvages de l'Amérique Septentrionale, & des autres Nations qui habitent un Climat plus froid que le nôtre, sans être enveloppés d'habits comme nous le sommes, est une preuve évidente que notre corps pourroit s'accoutumer aux impressions immédiates de l'air, sans en ressentir aucune incommodité. Mais les loix de la pudeur, nos usages & l'habitude nous ayant fait une nécessité de nous couvrir, il est de notre intérêt de ne nous accoutumer qu'aux vêtemens indispensables. La regle qui doit nous servir de guide dans le choix des habits, est la conservation d'une transpiration uniforme, & toujours proportionnée à la quantité de matieres dont elle doit délivrer notre corps. Des habits trop minces & trop légers laissent le corps exposé au froid de l'atmosphere, qui arrête la transpiration en resserrant les pores de la peau. Des habits trop

Inconvéniens des habits trop légers.

Des habits trop pésants.

pesans & trop serrés sur le corps compriment les vaisseaux, bouchent les pores, & empêchent également cette excrétion dont la continuité est le principe de notre santé. Le juste milieu que nous devons prendre, est de ne porter des habits que dans le dessein de nous garantir des vicissitudes subites de l'air. Il seroit même très-avantageux d'accoutumer les corps dès l'enfance à n'être que légerement couverts. L'expérience prouve qu'ils en seroient plus forts, plus robustes, & beaucoup moins susceptibles des impressions funestes que causent ces vicissitudes; avantage inestimable, & qui donne tant de prééminence aux gens de la campagne sur les habitans des Villes pour la force & la bonne santé.

Les habits doivent être proportionnés à la saison.

Il est peu de personnes qui ne confondent pas la sueur avec la transpiration insensible. Que ce soit par les mêmes vaisseaux que sort la la matiere de ces deux excrétions, c'est une question que nous laissons à décider aux Physiologistes. Nous ne voulons écouter & suivre que l'ex-

périence. Or elle nous apprend que la ſueur affoiblit conſidérablement, & appéſantit le corps, au lieu que la tranſpiration inſenſible le rend plus léger & plus vigoureux: différence qui doit nous diriger dans le choix & la quantité des couvertures. On a la manie de charger les enfans de couvertures de laine ou d'autre matiere, quand ils ſont couchés ; les Gouvernantes ne ſont ſatisfaites que quand elles les voient tout en ſueur. Mais en les accablant ainſi, on écraſe les vaiſſeaux du tronc, la circulation ne s'y continue qu'avec peine. Le ſang ſe porte avec abondance à la tête ; c'eſt pourquoi on voit la ſueur couler plus ſur leur viſage, que ſur les autres parties de leur corps.

Il ne faut jamais trop couvrir les enfans.

D'ailleurs, cet état de ſueur eſt incommode à l'enfant comme aux hommes faits ; il s'agite dans ſon lit, ſe tourne & retourne de tous côtés, pour ſe procurer un peu de fraicheur. Ces agitations ſont dangereuſes, 1°. parce qu'elles arrêtent la tranſpiration, ſuivant cet aphoriſme de Sanctorius : » La trop gran-

» de agitation dans le lit met en » action tous les muscles, diminue » les forces, la digestion & la transpiration «. 2°. En se remuant, l'enfant peut se débarasser de ses couvertures, & rester nud pendant son sommeil. Or suivant le même Observateur: » La nudité du corps » empêche plus la transpiration dans » le sommeil que dans la veille, » tant à cause de l'état du repos dans » le sommeil, que parce que la cha- » leur qui occupoit les parties ex- » ternes, se retire au dedans. On ne doit donc couvrir les enfans que médiocrement, & le jour & la nuit. Heureusement ils ne sont point *frileux*; qu'on les laisse jouer & courir dans les appartemens & dans la rue, ils ne pensent pas qu'ils ont froid; l'exercice qu'ils prennent alors les empêche de s'en appercevoir, & leur est mille fois plus utile que les soins que l'on prend de les tenir chaudement auprès du feu, & chargés d'habits. Montaigne reflèchissant avec cette sagesse & ce jugement solide qui caractérisent ses Ouvrages, & les mettent tou-

jours au-dessus des productions alambiquées de la plus grande partie des Raisonneurs de nos Jours, refléchissant, dis-je, sur nos habillemens, est étonné que nous prenions tant de précautions pour couvrir toutes les autres parties de notre corps, tandis que nous laissons exposés aux injures de l'air notre visage, nos mains, & les Dames leurs bras & le haut de la poitrine. Ces parties, dira-t-on, y sont accoutumées; mais ne pourrions-nous pas aussi accoutumer les autres à être moins couvertes, & les rendre aussi insensibles au froid? La raison nous autorise à le penser, mais le préjugé ne nous permettra peut-être jamais de le tenter; & victimes de ce préjugé nous resterons toujous exposés, nous & nos enfans, à une multitude de maladies dont nous pourrions nous garantir.



ARTICLE VI.

De l'Exercice.

Le méchanisme général de notre corps est tellement dépendant du jeu & du méchanisme de chacune des parties qui le composent, que si l'une de ces machines particulieres n'exerce plus ses fonctions, le tout que forme leur assemblage & leur harmonie, est exposé à une destruction plus ou moins prompte. La liaison & la dépendance que l'Auteur suprême de la Nature a établies entre toutes les parties de ce composé merveilleux, sont si intimes, que le Prince de la Médecine nous a représenté le corps animé, & jouissant de ses fonctions, comme un cercle dans lequel on ne peut reconnoître ni commencement ni fin. En effet les instrumens destinés à la chylification tirent toute leur force des organes de la sanguification, ceux-ci des nerfs & du fluide qu'ils contiennent : & ce fluide (si nous en croyons le systê-

me le plus universellement adopté, & auquel il manque peu de chose pour être démontré ;) ce fluide tire son origine du sang, & le sang des alimens que nous prenons tous les jours. De la constance & de la régularité de fonctions aussi différentes & aussi multipliées, dépendent notre santé & notre vie. Il ne suffit pas de prendre des nourritures, il faut qu'elles soient bien digérées, changées en sang, & ce sang doit être assez travaillé pour fournir non-seulement la lymphe nourriciere de tout le corps, mais encore un fluide très-subtil qu'on appelle *fluide animal*. Chaque liqueur doit être séparée dans ses glandes, & celles que la nature rejette comme inutiles & dangereuses, doivent être poussées au dehors.

Avantage de l'exercice.

Or rien n'est plus propre à faciliter & à perfectionner toutes ces opérations, que l'exercice. Si nous jettons les yeux sur notre corps, nous y appercevrons une multitude de vaisseaux qui sont entrelassés les uns dans les autres, serpentans entre les fibres musculaires, à la

pression successive desquelles ils doivent une grande partie de leur mouvement & de leur action sur les fluides. A mesure que les muscles entrent en jeu, ils produisent des secousses réitérées sur les vaisseaux sanguins, qui se communiquent dans tout le systême artériel & veineux. Ces secousses non-seulement procurent aux fibres la force & la souplesse qui caracterisent leur bonne constitution, mais elles broient, atténuent & subtilisent les liquides contenus dans les vaisseaux, achevent la transmutation du chyle en sang, en lymphe & en fluide animal; la circulation est plus libre, les sécrétions se font mieux & plus uniformément, & la digestion en devient plus parfaite.

Sans emprunter l'exemple des deux plus fameux Peuples de l'Antiquité, les Romains & les Grecs, qui se livroient à des exercices reglés autant pour leur santé que pour se rendre plus *insensibles* aux fatigues de la guerre, ni celui des Peuples que nous appellons Sauvages& qui

ne doivent leur supériorité de force & d'agilité sur nous qu'à la liberté de se mouvoir qu'on leur accorde dès leur plus tendre enfance, & aux exercices continuels qu'exige leur maniere de vivre; quelle énorme différence ne remarquons-nous pas entre les enfans de la campagne, qui sautent & courent dès l'âge de deux ans, & nos enfans des villes, qui à peine peuvent marcher à deux ou trois! Quelle différence de force & de santé entre les filles villageoises & nos Demoiselles! Pourquoi les premieres ont-elles des couleurs si vives, un teint fleuri, une constitution à l'abri de toutes les vicissitudes des saisons, recevant avec la même indifférence la chaleur excessive du Soleil & le froid le plus âpre, ne s'appercevant ni de la pluie, ni des brouillards; tandis que les denieres traînent une vie misérable, toujours dans les langueurs, abattues par la moindre intempérie de la saison; n'ayant de couleurs qu'autant qu'elles sont violemment serrées par leurs habits & leurs colliers, toujours dangereuse-

Différence entre les enfans de la campagne & ceux des villes.

ment malades quand elles approchent de l'état de puberté ? Outre la disparité infinie qu'il y a entre la nourriture des unes & des autres, c'est que les Villageoises sont dans un exercice continuel, toujours en mouvement, soit pour jouer, soit pour travailler ; au lieu que nos Demoiselles sont condamnées à rester presque toute la journée dans un fauteuil, occupées à quelque ouvrage de l'aiguille, dès que leurs petites mains peuvent la tenir. Elles ne connoissent d'exercice que quand vient le Maître à danser, qui d'un air grave & sérieux leur fait mouvoir leur petit corps avec une contrainte plus insupportable encore que la gêne où elles étoient retenues. C'est un crime digne de la plus sévére réprimande, si profitant de l'absence de leurs surveillantes, elles courent ou sautent dans la chambre. A voir nos jeunes Demoiselles sous les yeux de leur mere ou de leur gouvernante, on les prendroit plutôt pour des prudes dont l'âge a assoupi la vivacité, que pour des enfans.

Quiconque voudra un peu réfléchir sur les mauvais effets de l'oisiveté, qui rend le corps mollet, foible, surtout dans un âge aussi tendre, conviendra aisément qu'il n'est point de coutume plus funeste pour les enfans, que de les tenir continuellement en repos. Leur âge ennemi de l'indolence & de la contrainte, est le temps de la plus grande vivacité. Malgré la délicatesse de leurs membres, la nature leur inspire cette mobilité, cette promptitude, cette souplesse que nous remarquons dans tous ceux qui ne sont point gênés, afin de se fortifier par l'exercice, & de prendre un prompt & solide accroissement. Par quel aveuglement nous opposons-nous aux loix & aux besoins de la Nature !

Mauvais effets de l'oisiveté.

Ordinairement les Demoiselles se portent beaucoup mieux dans les Couvents & dans les Pensions, que dans la maison paternelle, parce que dans ces Maisons publiques elles ont tous les jours plusieurs intervalles de récréation, pendant lesquels on leur permet de courir,

de sauter, & que d'ailleurs elles respirent toujours un air plus sain & plus pur, & y ménent une vie plus réglée. Lors même qu'elles sont dans les Classes, elles vont & viennent de temps en temps, montant & descendant des escaliers, diversifiant leurs occupations, tant celles du corps que celles de l'esprit. Dans la maison paternelle, c'est presque toujours la même occupation; elles sont presque toujours assises, ne sortent que rarement, & sont même alors obligées de marcher d'un pas grave & composé. Il n'est pas rare de voir les Demoiselles qui jouissoient d'une parfaite santé dans leur Couvent, tomber en langueur, & dépérir quelque temps après qu'elles sont rentrées dans la maison paternelle. La diversité qu'elles sont obligées de mettre dans leur maniere de vivre, en est la principale cause. Nous ne pouvons trop le répéter: rien n'est plus pernicieux que l'indolence où l'on retient les Demoiselles pendant leur enfance & même pendant leur jeunesse.

A peine l'enfant a-t-il trois ou quatre mois, qu'une Nourrice intelligente ne doit pas passer un seul jour sans l'exercer à se soutenir sur ses petits pieds. La complaisance & les soins de quelques-unes méritent les plus grands éloges ; quand l'enfant est débarrassé de ses langes, elles le placent de bout sur leurs genoux, & le soutenant mollement entre leurs mains, elles le font avancer jusqu'à leur visage. Chaque petite promenade se termine ordinairement par un baiser ; l'enfant lui-même témoigne sa joie par un tendre souris. Dès qu'il est un peu plus fort, elles le mettent à terre, & le soutiennent par le moyen d'une lisiere ou par dessous les bras : d'autres plus sages le laissent debout, & s'éloignent en étendant les bras de maniere qu'elles peuvent l'arrêter en cas qu'il chancelle. L'enfant rassuré par la vue de ces appuis fait effort de soulever ses pieds, & se précipite avec transport dans les bras de sa Nourrice ; quelque temps après on le met contre des chaises & on lui ordonne de se promener

Comment il faut apprendre à marcher aux enfans.

tout le long ou tout au tour, en s'appuyant toujours dessus.

Cette méthode d'apprendre à marcher aux enfans nous paroit beaucoup plus simple & plus salutaire que celle que l'on emploie dans quelques Provinces, en soutenant les enfans par des lisieres attachées au corps, ou par les bras, ou de les mettre dans des chariots.

Dangers des lisieres.

1°. Si on jette les yeux sur les enfans qui sont suspendus par les lisieres, on ne peut se déguiser que cela les incommode beaucoup. Leur visage est presque toujours rouge, & même violet. Leur tête & tout le corps sont courbés en devant. Les lisieres sont fortement attachées à la partie postérieure & latérale du corps; de maniere qu'elles enveloppent l'épaule, elles ont à soutenir tout le poids de l'enfant, qui ne porte presque pas à terre. Sa petite poitrine & son estomac sont donc violemment pressés par la partie antérieure du corps, la circulation y est gênée; mais plus libre dans la tête, le sang s'y amasse & en gonfle les vaisseaux. Nous

avons déjà parlé des mauvais effets qui surviennent de cette congestion du sang dans les vaisseaux de la tête.

La posture courbée de l'enfant, forcée par le corps qui tire en arriere, contraint les omoplates de s'approcher l'une de l'autre contre l'épine, éleve les épaules, & peut déranger ses vertebres. Mais cela est à craindre surtout quand on ne soutient l'enfant que par une seule lisiere, (cela arrive souvent) & que la Nourrice le laisse se soulever sur ses jambes autour d'elle. Comme son corps n'est point appuyé sur les pieds, ceux-ci ne se fortifient que très-lentement, & peuvent même se déranger & se contourner en traînant contre terre.

2°. Les chariots, soit ceux qui sont quarrés, plus évasés en bas qu'en haut, & garnis de roulettes, soit ceux qui sont oblongs & dont les bandes de traverse soutiennent une espéce de cerceau dans lequel l'enfant est enfermé, sont sujets aux mêmes inconvéniens que nous avons remarqués dans les lisieres. Le corps de l'enfant y est trop soutenu par Des chariots.

dessous les bras ; ensorte que le poids de son corps, que souvent il laisse aller par foiblesse, par ennui ou par dépit, est tout entier soutenu par les épaules, qui sont obligées de s'élever : disposition irréguliere qui peut passer en habitude pour la suite.

Meilleure maniere de leur apprendre à marcher.

La meilleure maniere d'apprendre à marcher aux enfans, est donc de les tenir par la main ou de les abandonner à eux-mêmes, ou contre des chaises ; de maniere cependant que la gouvernante soit à portée de les soutenir en cas qu'ils fassent quelque faux-pas.

Quand ils seront plus grands, on les laissera courir seuls, & toujours, s'il est possible, dans un air pur & ouvert. Rien n'est plus essentiel que d'accoutumer les enfans aux vicissitudes de l'air. Fortifiés contre les mauvais effets de ces changemens, ils seroient à l'abri de la moitié des maladies qui tourmentent les habitans des grandes Villes.

Nous n'entrerons point dans le détail des jeux que l'on doit permettre aux enfans ; ceux qui met-

tent tout le corps en mouvement, tels que la course, la paume, le volant & le balon, sont les plus avantageux. Les Anciens avoient si bien senti l'utilité qu'en retiroient les enfans, non-seulement pour le temps de l'enfance, mais encore pour l'avenir, qu'ils en avoient fait des loix expresses. Ils avoient bâti dans chaque Ville des lieux consacrés aux exercices, où toute la Jeunesse s'assembloit; les vieillards présidoient, & couronnoient ceux qui avoient remporté le prix. Le vainqueur étoit honoré & respecté non-seulement dans sa Patrie, mais aussi dans toutes les villes voisines (*i*). En remplissant ainsi le cœur des jeunes gens d'une émulation noble & toujours utile à la Patrie, ils fortifioient leurs corps, & les élevoient à cet état d'insensibilité & de vigueur infatigable qui a rendu la Nation Grecque la terreur des Rois de Perse, & les Romains

Exercices ordonnés par les Anciens.

(*i*) On peut voir les honneurs que les Villes de Gréce firent rendre à Alcibiades pour avoir remporté trois prix aux Jeux Olympiques. *Vie d'Alcibiades par Plutarque.*

les vainqueurs de toute la Terre.

Aujourd'hui négligés parmi nous.

Cette sage partie de l'éducation de la Jeunesse est entierement oubliée de nos jours. Ne pourrions-nous pas dire que nos faux principes du bon air nous ont portés jusqu'à mépriser toute sorte d'exercice corporel ? Il n'est plus permis aux jeunes gens d'apprendre à faire des armes, & à monter à cheval, que pendant quelque temps, car l'exercice du cheval trop continué, épaissit la taille, & bannit un jeune Cavalier de la classe des *jolis hommes*. Pour qu'un jeune homme soit aimable aujourd'hui & de compagnie, il faut qu'il soit aussi mignon dans sa taille qu'une jeune Demoiselle ; autrement *il ne sent point son homme de condition*. En un mot, la dépravation est portée si loin, qu'on s'embarrasse peu de la force & de la santé ; la beauté, la gentillesse, l'élégance dans la taille & les manieres, voilà tout le mérite après lequel soupirent les jeunes gens, parce que c'est en général le seul qu'on exige d'eux.

Mais le mal est encore plus grand

chez le beau Sexe ; on entend répeter tous les jours que les femmes sont d'un tempérament foible, délicat, & incapable de soutenir les mêmes travaux que les hommes. Les Ouvrages des Médecins sont remplis de preuves de la ténuité, de l'irritabilité, & de la sensibilité extraordinaire de leurs fibres, qui les rendent susceptibles d'une multitude de maladies inconnues dans les hommes, & très-difficiles à guérir. Quelle peut être la cause d'une différence si marquée entre les hommes & les femmes, puisque les uns & les autres sont composés des mêmes principes, des mêmes organes, & exercent à peu de chose près les mêmes fonctions ? Est-ce une loi constante de la Nature ? Ou ne seroit-ce pas plutôt un vice que la longue habitude auroit fait regarder comme une loi de la Nature ?

Délicatesse des [f]emmes.

Nous ne prétendons pas nier qu'il n'y ait quelque différence ent[re] la structure du corps des femmes, & celle du corps des hommes. Nous sçavons que la différence des sexes

en établit une dans la diſtribution, le calibre & le nombre des vaiſſeaux du bas-ventre. Ils ſont plus courts, plus tortueux dans les femmes ; les arteres y ſont plus groſſes, plus molles & plus multipliées ; les veines ont à proportion moins de capacité que les arteres: les fibres ſont plus ſouples, plus diſpoſées à s'étendre & à s'allonger, les os plus petits, plus tendres, plus ronds, moins creux & moins ſaillans. (*k*)

Mais ces différences ſont-elles de nature à empêcher les fibres de ſe fortifier, & à les néceſſiter à une conſtitution lâche, molle, ſans élaſticité, & ſuſceptible des moindres impreſſions? Le ſang, la lymphe, & les autres liqueurs qui coulent dans leurs vaiſſeaux, ne peuvent-elles acquérir ce degré d'élaboration, de ſolidité ; en un mot ce caractere particulier qui leur convient, & qu'elles acquierent dans les hommes? La circulation eſt à la vérité plus embarraſſée & plus lente dans les femmes,

(*k*) *Prælectiones Academicæ de menſtruis*, p. 7. not. (*a*).

à cause de la multitude & des sinuosités des vaisseaux que le sang a à parcourir dans le bas-ventre. Cet embarras est un bienfait de la Nature, qui a disposé avec sagesse les organes de la femme pour le temps auquel elle seroit en âge de concevoir ; mais ce bienfait n'exclut point l'uniformité de circulation à travers tous les vaisseaux dans un autre temps. Il est très-commun que cette uniformité manque, & c'est à ce défaut que la plupart des maladies particulieres aux femmes, doivent leur naissance. N'y auroit-il pas quelques moyens de le prévenir, ou de le corriger ? Oui sans doute.

Différence des femmes de l'Antiquité, & des Villageoises, avec nos Dames.

Il y a deux mille ans les femmes Grecques, Scythes & Germaines, étoient construites de la même maniere que celles d'aujourd'hui : les femmes de la campagne, nous entendons celles qui travaillent tous les jours & se livrent à des exercices continuels, soit dans leur maison, soit dans les champs, ont une structure absolument semblable à celle des Dames qui passent

leur vie dans l'oisiveté. Cependant la délicatesse & la sensibilité prodigieuse des fibres étoient presque inconnues dans les commencemens de la Médecine, & son histoire ne nous fournit que peu d'exemples de ces vapeurs si communes de nos jours. Les Villageoises en sont tellement exemptes, que c'est un deshonneur chez elles; bien différentes en cela de nos Dames, parmi lesquelles la délicatesse & les indispositions vaporeuses sont en quelque sorte des preuves de noblesse.

La bonté & la simplicité des alimens, & surtout les exercices, préservoient les femmes de l'Antiquité de toutes ces maladies. Fortes & robustes, elles le disputoient aux hommes en courage & en grandeur d'ame. Elles ne se marioient qu'après avoir acquis par l'exercice une santé ferme, & capable de supporter les peines de la grossesse, & les travaux de l'enfantement. Le sage Réformateur de Lacédémone avoit établi des

jeux, des exercices pour le ſexe (*l*) : les filles étoient admiſes à diſputer les prix avec les hommes (*m*). Les femmes de l'ancienne Scythie ſupportoient le fardeau des armes & les travaux de la guerre juſqu'à leur mariage, & elles n'avoient la liberté de ſe marier qu'après avoir donné dans les combats des preuves réitérées de leur valeur. Les Germaines ne faiſoient point la guerre, comme les Scythes, mais elles faiſoient aſſez d'exercice pour ſe former des tempéramens à toute épreuve, & pour ſe mettre en état de fournir une poſtérité ſaine & capable de ſoutenir avec éclat la gloire de la Nation. C'eſt par des exercices ſemblables que les femmes de la campagne ſe procurent un tempérament qui dans leur médiocrité les rend mille & mille fois plus heureuſes, que ne le ſont nos Dames au milieu de leurs richeſſes.

(*l*) Vie de Licurgue par Plutarque.

(*m*) Traité des Affections vaporeuſes, par M. Raulin, Diſcours prélimin. page xxv.

L'oiſiveté eſt la cauſe de la foibleſſe & de la délicateſſe de nos Dames.

La différence que la Nature a établie entre la conſtitution des femmes & celle des hommes, ne les porte donc pas ſi néceſſairement à la délicateſſe & à la foibleſſe, qu'elles ne puiſſent s'aſſûrer une ſanté auſſi ferme & auſſi durable, en employant les mêmes exercices. L'oiſiveté eſt la vraie cauſe de ces conſtitutions lâches, ſans force, & maladives; elle entretient & augmente la molleſſe, l'inertie des fibres, épaiſſit les humeurs qui forment des engorgemens, des obſtructions, &c. Quoique la Nature ait donné plus de force aux fibres des hommes, il eſt prouvé par l'expérience que ceux qui paſſent leur vie dans la même nonchalance, & la même molleſſe que les femmes, ſont bientôt ſujets aux mêmes incommodités. Le cheval le plus robuſte qu'on laiſſe trop long-temps oiſif dans l'écurie, perd ſa force & ſa vivacité (*n*). Si le

(*n*) *Validis curſibus quotidie aſſuetus equus quieſcat in ſtabulis; opimâ brevi pinguedine turget; ſed ſimul longè debilior fiet,*

repos produit un effet aussi funeste sur les fibres dures & élastiques de cet animal, n'en doit-il pas produire de plus sensibles sur les fibres de l'homme qui sont plus foibles, & sur celles des femmes encore plus délicates ?

On nous objectera sans doute que nos Dames ne peuvent faire les mêmes exercices & se livrer aux mêmes travaux que les femmes de la campagne ; 1°. Parce que leur condition & les égards qu'elles doivent au rang qu'elles occupent, ou leur état, les en empêchent; 2°. que quand même elles voudroient passer par-dessus toutes ces considérations, elles ne pourroient y résister.

La distinction des rangs & des conditions est un établissement sage & nécessaire pour le bonheur de la société, & nous sommes bien éloignés, en recommandant aux Dames de prendre de l'exercice, de vouloir les rabaisser, & les obliger à aller partager avec les Paysannes les travaux de la campagne. Mais

Quels exercices peuvent prendre les Dames.

solitis laboribus impar omninò. Wanswieten. Morb. fibr. debil. & cor. p. 24.

n'eſt-il pas d'autres exercices plus doux, & que les bienſéances dues à leur état leur permettent de faire ; la promenade, par exemple, ſoit à pied, ſoit en voiture, une danſe modérée, le chant, monter à cheval de temps en temps ? Quoique ces exercices ſoient moins efficaces que les travaux habituels du corps, il eſt cependant certain que, pris fréquemment & variés ſuivant la ſaiſon, ils fortifieroient beaucoup les organes, & pourroient corriger les défauts d'une premiere éducation trop molle & trop oiſive. Nous n'en voulons pour juges que les Dames elles-mêmes qui vont réguliérement tous les ans paſſer la belle ſaiſon dans leurs maiſons de campagne ; où elles varient tous les jours leurs parties de plaiſir, tantôt la promenade, tantôt la pêche, tantôt la chaſſe. Quelle différence ne remarquent-elles pas entre leur ſanté, lorſqu'elles ont quitté la ville, & celle dont elles jouiſſent lorſqu'elles y reviennent ? Elles ne peuvent, il eſt vrai, ſe procurer les mêmes avantages à la ville,

mais doivent-elles pour cela se condamner à une entiere indolence ; & ne devroient-elles pas plutôt, en prenant tous les jours quelque exercice, entretenir la force, la légereté, & la gaieté qu'elles ont rapportées de la campagne ?

La fatigue, la lassitude, qu'éprouvent quelques Dames, après avoir pris une fois de l'exerccie, les rebutent tout d'un coup. Elles sont accablées, ne peuvent se soutenir, & ne veulent plus entendre parler du moindre mouvement. Le peu de précautions qu'elles apportent ordinairement dans leur premier exercice, est la cause de cette lassitude accablante. On leur a recommandé de se promener, de prendre l'air, de se dissiper ; mais oubliant qu'elles ne doivent le faire que par degrés, afin de s'y accoutumer insensiblement, elles croient n'en pouvoir jamais faire assez dès la premiere fois, & que plus elles s'agiteront & se fatigueront, plutôt elles seront guéries, & jouiront des avantages qu'on leur promet. Il en est d'une Dame qui n'est point

Elles doivent prendre ces exercices avec précaution & par degrés.

accoutumée à prendre de l'exercice, comme d'un convalescent qui commence à marcher après une longue maladie. Il ne fait d'abord que de courtes promenades dans sa chambre, le lendemain dans la maison, & après avoir essayé & raffermi ses jambes, il va passer une ou deux heures du plus beau temps de la journée dans une promenade publique, en plein air; les jours suivans il y reste plus long-temps. Ce n'est que par de tels ménagemens qu'il se met en état de reprendre ses exercices ordinaires; & telle devroit être aussi la conduite de nos Dames, & surtout de nos jeunes Demoiselles.

Nécessité de l'exercice pour les jeunes filles.

D'où vient l'opiniâtreté des pâles couleurs & des autres maladies de langueur dans les jeunes Demoiselles, sinon de leur indolence & de leur opiniâtre oisiveté? » Lorsqu'une jeune fille est attaquée de » pâles couleurs, dit Winslow, elle » prend à la vérité de la nourriture, » mais cette nourriture ne forme » point un bon sang; elle ne four-

» nit qu'une liqueur laiteuse, source & cause de sa pâleur. Aussi j'ai vu que si on avoit l'imprudence de saigner dans ce cas, il ne sortoit de la veine qu'un sang blanc. Si la malade a un peu plus de force, les alimens sont à la vérité plus chargés, mais leur élaboration est toujours imparfaite, & les liqueurs ont une couleur jaune & verdâtre «. La raison de cette dépravation des fluides, & de cette foiblesse des solides, est le défaut d'action des solides sur les fluides. Que l'on augmente la force des fibres par des remedes martiaux, & leur action par des exercices du corps, on voit alors la bouffissure du visage s'évanouir : les joues & les levres brillent des plus vives couleurs, & tout le corps reprend sa force & son embonpoint naturel. Loin de se laisser aveugler par une tendresse peu éclairée, & de condescendre au penchant qu'ont alors les filles pour le repos, il faut les forcer à quitter leur chaise, à monter, à descendre

& à se promener, mais toujours par degrés; & nous les assurons que ces exercices, répétés tous les jours, les guériront plus sûrement & plus promptement que tous les remedes pharmaceutiques. Elles acquerront par l'exercice un tempérament robuste, & se mettront en état d'avoir dans la suite des enfans sains, forts & à l'abri d'un grand nombre d'incommodités dont ils sont redevables à la foiblesse & à la délicatesse de leurs meres.

Loix de Licurgue pour les exercices des filles Spartiates.

(*o*) » Quant à la nourriture des » enfans, que Licurgue estimoit être » la plus belle & la plus grande cho- » se que sçauroit établir ni intro- » duire un Réformateur de Loix, » commençant de loin, il regar- » da premierement aux mariages, » & à la génération des enfans.... » C'est pourquoi il voulut que les » filles endurcissent leur corps en » s'exerçant à courir, lutter, jetter » la barre, & lancer le dard; à celle » fin que le fruit qu'elles conce-

(*o*) Vie de Licurgue par Plutarque, traduction d'Amyot.

» vroient, venant à prendre racine
» forte en un corps disposé & ro-
» buste, en germât mieux; & aussi
» qu'elles s'étant renforcées par tels
» exercices, en portassent plus vi-
» goureusement & plus facilement
» les douleurs de leurs enfante-
» mens.

FIN.

De l'Imprimerie de BUTARD, rue Saint Jacques.



TABLE DES MATIERES.

A

B

C

F

G

H

L

M

N

R

S

T

V

Fin de la Table des Matieres.



APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre : *Traité de l'Education corporelle des Enfans en bas âge* ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 28 Février 1760.

Poissonnier Desperrieres.

Le Privilege de ce Livre se trouve à la fin de l'Abrégé Chronologique du Nord, in-8°, *2 vol.*, *qui se vend chez le même Libraire.*